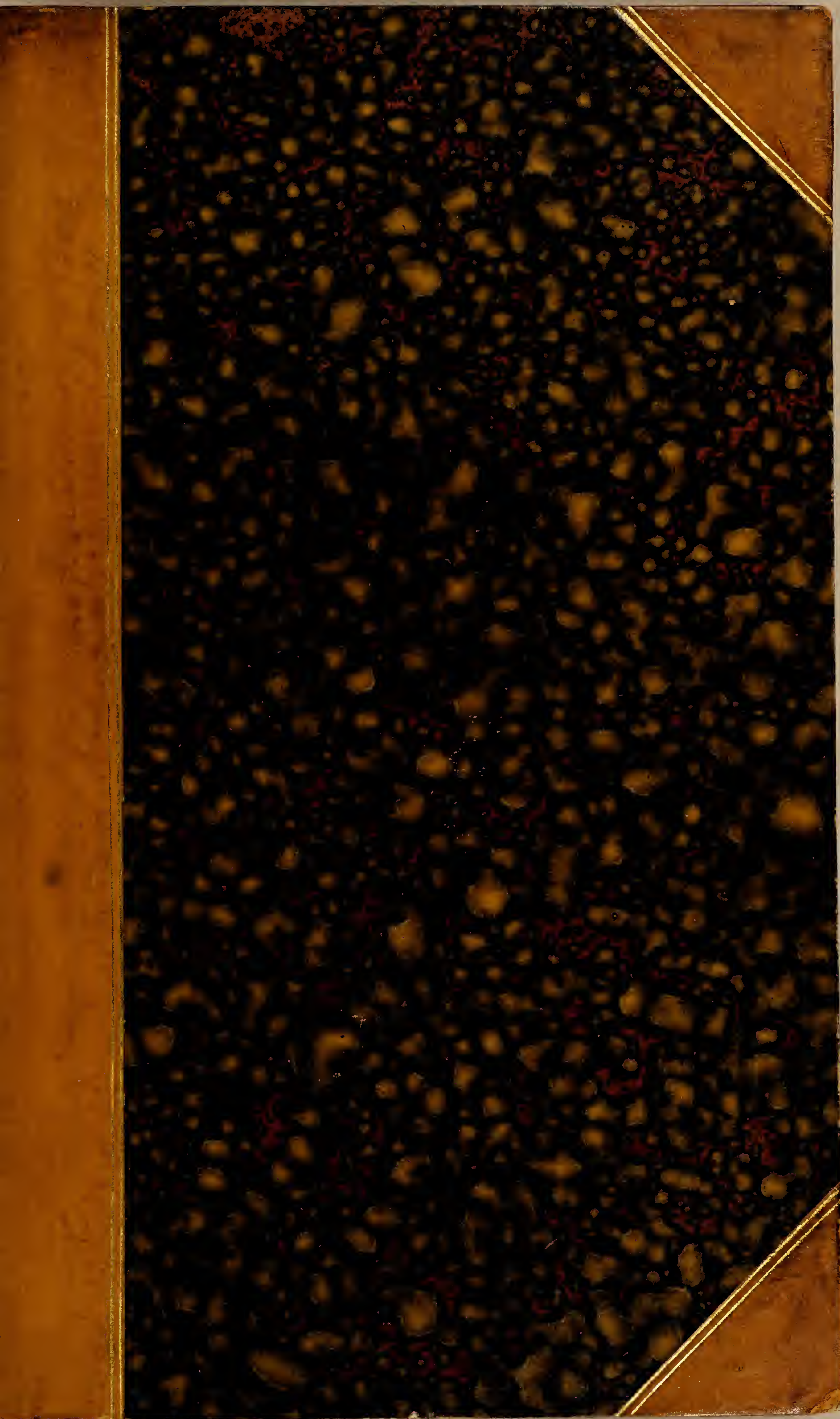
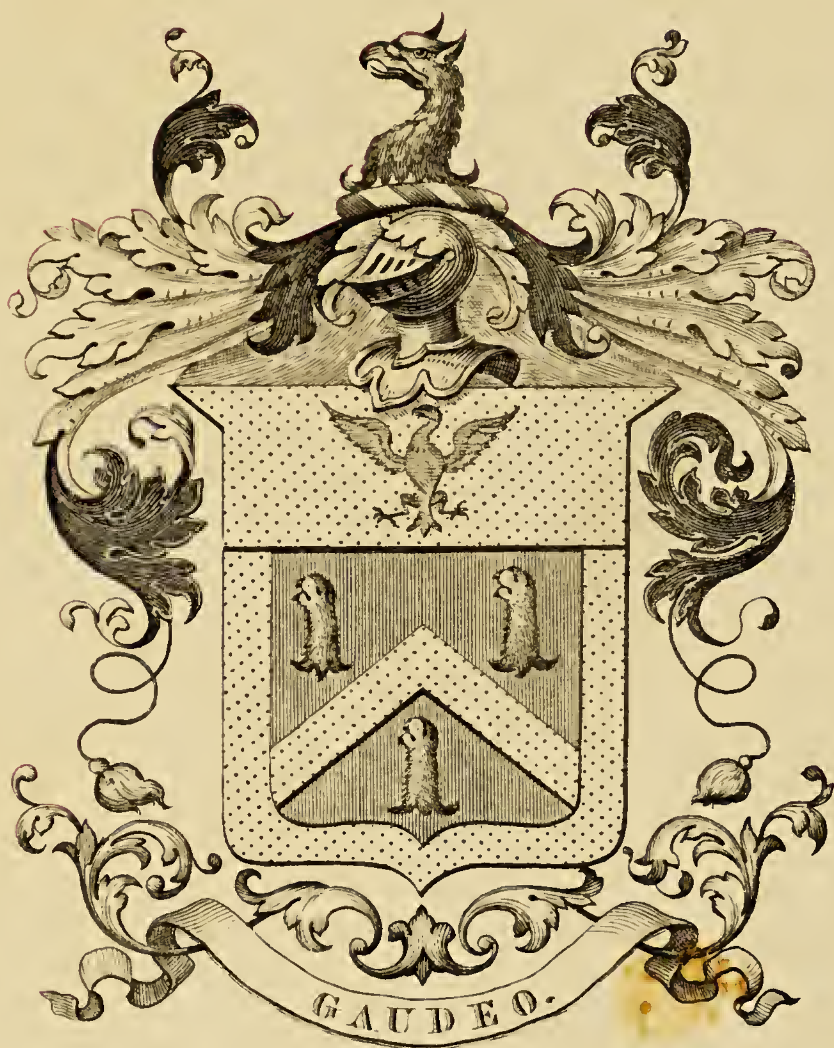
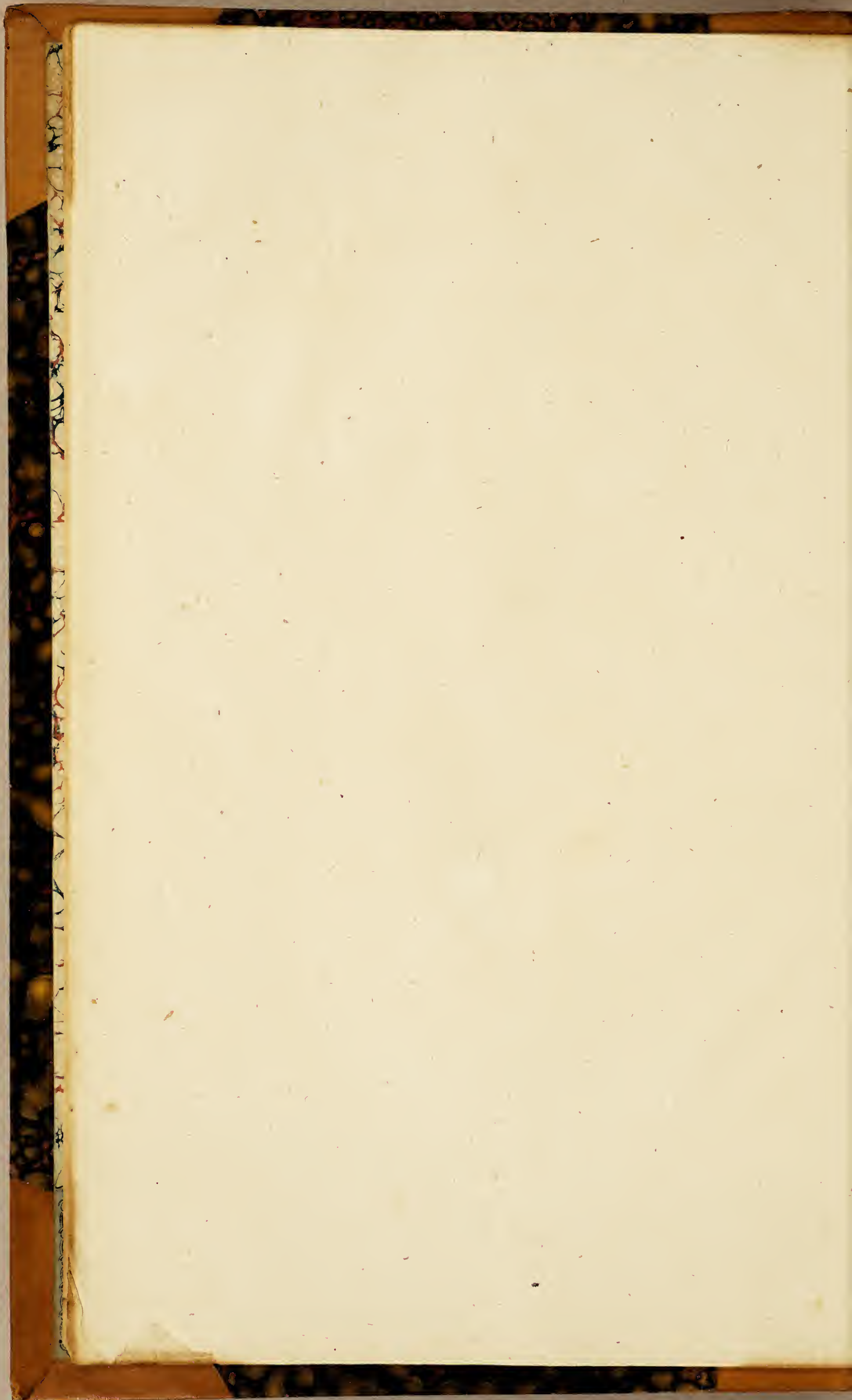



GAUDEO.





LE

POT AUX ROSES,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE ET FAMILIERE

DE

L'HONORABLE THOMAS BOOT, CORDONNIER ROYAL, AVEC SA MAJESTE' GEORGE III. ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE, ET SES MINISTRES, LES LORDS STORMONT, SANDWICH, GERMAINE ET NORTH;

SUR LES AFFAIRES PRE'SENTES DE L'EUROPE.

LONDRES.

1781.

LE POT AUX ROSES, OU CORRESPONDANCE SECRETE ET FAMILIERE, &c.



PREMIERE LETTRE DE THOMAS BOOT AU ROI.

SIRE,

C'eſt en qualité de Cordonnier de votre gracieuſe Majeſté que j'uſe de la faculté de vous faire de très humbles, très ingénues, & très libres remontrances. Ne vous fachez pas, Sire, ſi j'oſe vous dire la pure pure vérité:

Elle ne peut vous être ſuſpecte de ma part; elle coule de ma plume auſſi tranſparente qu'un criſtal, auſſi claire qu'eau de roche. Ecoutez la, Sire, & Dieu veuille qu'elle vous convertiſſe !

Vous étes né ſous une bonne étoile, ſous une conſtellation bienfaiſante, & vous en avez reçu les impreſſions à quelques égards. Fait pour être l'objet de l'amour & de l'eſtime des trois Royaumes par la bonté, la pureté, la ſainteté de vos mœurs, jamais Roi n'eut été plus chéri, ni plus digne de l'être, ſi votre aveuglement, votre ignorance, plus encore votre confiance tenace placée dans des Miniſtres dévoués à la haine publique & à l'infamie, n'éclipſoient à tous les yeux, n'effacoient de tous les cœurs votre *bonne-hommie* & vos autres vertus. Quel malheur, Sire, qu'ayant l'ame bonne comme vous l'avez, vous n'ayez avec cela l'eſprit de Charlotte! mais ignare, aveugle, têtu, comme vous étes, vous étes, chaque jour, néceſſité à des bévues, à des écarts qui font votre perte & celle de l'Empire.

Vous

Vous étes né ſujet & citoyen, comme moi, Sire. Le droit d'hérédité vous a appellé au trône, & c'eſt la nation qui, *de ſon bon plaiſir*, l'a établi & conſacré. C'eſt le choix libre du peuple Anglois qui a mis le ſceptre de la Grande-Bretagne entre les mains de vos peres, & c'eſt lui qui vous le conſerve *gracieuſement*. Sachez donc que, comme la premiere ſource de votre autorité vient de *nous*, vous ne devez en faire uſage que pour *nous*. Rapellez-vous nos droits, vos devoirs, vos ſermens, ne ſoyez point parjure.

Quand nous diſons que vous étes notre *Souverain Lord le Roi*, nous ne prétendons pas dire que vous ſoyez notre *maître*, autrement dit que nous ſoyons vos Eſclaves; nous ſavons trop bien qu'en *nous* & non en *vous*, réſide la Majeſté & ſupréme puiſſance, & que quand nous fléchiſſons le genou devant l'idole du trône, c'eſt moins pour l'honorer, que pour nous honorer nous-mêmes.

Voilà des vérités, Sire, qu'on devroit ſans ceſſe faire ſonner à vos oreilles, la nuit, le jour, le ſoir, le matin & à toute heure. On

devroit ſur-tout ne pas vous laiſſer ignorer que nos peres ayant, pendant des ſiécles, combattu pour le choix de leurs tyrans; ayant, pendant des ſiécles, verſé des torrens de ſang; ont acquis à leurs enfans, en ſe les choiſiſſant, la faculté de les abattre, de les punir, ou de les chaſſer.

Je vous dis la vérité telle qu'elle eſt, Sire: Encore un coup, ne eſt vous fâchez pas. Ma façon de penſer vous connüe: je ſuis bon homme, comme vous ſavez; je penſe bonnement, j'agis bonnement, j'écris de même. Je ſuis, Sire, amoureux fou de votre perſonne. J'ai pour votre Majeſté la paſſion la plus forte. Votre honneur, votre gloire, vos intérêts véritables, & ceux de votre Royale & Electorale Famille, ſont l'unique objet de ma penſée; vous voir regner en grand Roi; vous comporter en digne Monarque de la très grande Grande-Bretagne, eſt le but de tous mes deſirs; vous voir riche, puiſſant, heureux, formidable à l'univers, eſt ma ſeule ambition.

C'eſt d'après ce principe & l'affection tendre que je vous porte, que je vous parle, Sire,

Encore une fois, ne vous choquez donc pas ſi je vous fais, en ami, ces petites remontrances. Elles ſont pour votre bien; Elles partent du fond du cœur; ſouffrez que je pourſuive.

J'ai donc dit, ou voulu dire, Sire, que vous n'étes pas notre *maître*, mais que nous ſommes le votre, & que nous ne vous avons mis ſur le trône que pour procurer le bien public. De nous, & de notre *gracieux* plaiſir, vous tenez votre dignité & la Couronne. Vous étes *King* Anglois, & non *King* Eſpagnol, ou *King* François. Il s'en faut bien que vous puiſſiez vous meſurer à leur aune! A vous défendu de dire comme diſent d'autres de vos confrères " que „ vous ne tenez votre Couronne que de Dieu „ & de votre épée." L'épée eſt bien le fondement de l'autorité des deſpotes Aſiatiques & Européens, mais non des Rois de la Grande-Bretagne, qui, par nos conſtitutions, ſont toujours réputés *élus*. Nous ne préſentons point, nous Anglois, comme le reſte des autres individus de l'eſpéce humaine, un encens impur aux idoles du deſpotiſme. Nous ſommes n peuple *libre*, un peuple de *Souverains*, un peuple cent millions de fois plus jaloux de ſa

liberté & de ſes *loix*, que des Rois qui ont l'*honneur* de le commander.

Comprenez, Sire, que nous ne ſommes ni Turcs, ni Chinois, ni Ruſſes. A vous vraiment défendu de prendre la vigne de Naboth, d'envoyer le cordon, ou de faire paſſer par les oubliettes, comme font, tous les jours, les deſpotes de l'univers.

Nous ne ſommes point de ce nombreux troupeau de bêtes à qui leurs maîtres mettent un mors à la bouche, une ſelle ſur le dos, montent deſſus, & les font marcher, troter, galoper à leur volonté, *Et par terre & par mer, & par monts & par vaux ;*

C'eſt-à-dire, ſi vous l'entendez mieux, Sire, que nous ne vous regardons point comme tenant de la race de ces Rois qui croyent que le reſte des hommes eſt à leur égard ce que les chevaux, les ânes & autres bêtes de de charge ſont à l'égard des hommes, c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice, & qu'ils donnent des commodités.

Quand le Peuple Anglois, Sire, met ſa couronne ſur la tête d'un Roi, c'eſt à la façon d'un maître de bergerie qui met la houlette entre les mains d'un berger pour paître ſon troupeau. Lorſque celui-ci s'endort au pied d'un hêtre, ou d'un ormeau, & que le loup rapace enleve un tendre mouton, ou un foible agneau, alors au maître de la bergerie permis de chaſſer à coups de trique le pâtre indolent, ou lâche, qui néglige le ſoin du troupeau qui lui eſt confié, & ne s'occupe point de ſa garde.

Vous devez ſavoir, Sire, que nous ne ſommes point vos ſujets, mais que vous étes le *notre;* que nous ne ſommes point faits pour *vous*, mais vous bien pour *nous;* que vous vous devez tout entier à nous; que vous devez être chargé de tous nos beſoins; Enfin que vous étes l'homme du peuple. L'autorité que vous avez n'eſt point la *votre*, mais bien la *notre:* plûtôt votre autorité eſt celle de nos loix: il faut que vous leur obéïſſiez auſſi bien que le dernier goujat des trois Royaumes. A proprement parler, nous ne vous conſtituons notre Roi, que pour les défendre & les faire regner. Diſons mieux: votre unique ſoin doit être de

veiller & de travailler pour les maintenir. Si vous vous connoiffiez, Sire; fi vous faviez ce que vous étes dans le fait & dans le droit; vous conviendriez que vous devez être l'homme le moins libre, & le moins tranquille de vos *prétendus* Royaumes. Difons plus: vous conviendriez que vous étes un *Efclave* fait pour facrifier fans ceffe fon repos & fa liberté pour la liberté & félicité publique.

Voilà, Sire, ce que Bute eut dû vous inculquer de bonne heure; ce qu'il eut dû même fourrer dans votre tête à grands coups de marteau. Nous favons bien que ce miferable Bute vous a gâté l'efprit, empoifonné le cœur, vous a préparé d'avance à ce funefte gouvernement qui ternira à jamais votre mémoire. Il eut mieux fait, Dieu me pardonne, & nous lui aurions de l'obligation, de vous avoir plûtôt donné l'éducation d'un enfant de meûnier, ou de vous avoir appris à faire une bonne paire de fouliers, comme je fais, que de vous avoir foufflé aux oreilles les *réveries*, les *foirées* & les *matinées* du defpote de la Pruffe, qui ne vous conviennent nullement, à vous, Sire, lorfque vous humez l'air pur que nous

humons ſur cette terre de liberté. Que dans vos bicoques & cahutes de Hanovre, vous uſiez de votre puiſſance en Sultan de Conſtantinople, ou de Maroc, à vous permis tout-là-bas. Mais ici, nos Sultans ſont nos *Eſclaves*: nous ſommes leurs *maîtres*. S'ils ne font pas leur devoir ; s'ils nous déplaiſent ; nous leur envoyons le fatal *cordon*. L'affaire faite, on n'en parle pas plus, qu'on ne parle des veilles claques, vieilles ſavates qui ſe trouvent dans ma boutique. Si nous célébrons par après l'anniverſaire de leur funeſte trépas, ce n'eſt que pour rapeller à leurs ſucceſſeurs qu'autant leur en pend à l'oreille, s'ils marchent ſur les traces de leurs prédéceſſeurs.

Votre Majeſté, Sire, regardera peut-être comme dur & auſtère ce que j'ai l'honneur de lui dire, mais c'eſt pourtant la vérité.

Depuis deux ſiécles nous avons eu ſix révolutions. Prenez bien garde, Sire, qu'en ne vous conduiſant que d'après les conſeils perfides de ce méchant, & bête brute Bute, & de ſa damnable ſéquelle, la ſeptieme n'arrive en vous : de quoi vraiment, moi perſonnelle-

ment, je ſerois très fâché, car je perdrois votre Royale pratique; & le cas venant que vous fuſſiez, renvoyé en Hanovre, Dieu me damne! ſi j'y courois vous prendre meſure de ſouliers à vous, ni à perſonne de *votre* famille. Je crois, par ma foi, qué ſi votre femme Charlotte portoit culotte, & vous, Sire, cotillons, c'eſt-à-dire, ſi vous m'entendez, ſi vous étiez notre Reine, & elle notre Roi, les choſes n'iroient pas ſi bêtement, ni ſi pitoyablement en Angleterre.

Oui, Sire, à Strelitz, Charlotte, faut croire, n'a pas eu des Bute pour gouvernantes, car elle a plus de ſens commun que votre Majeſté; & je parie bien que ſi les payſans, Savoyards, porteurs d'eau, Galfatres Mecklenbourgeois, venoient lui faire des remontrances pareilles à celles que vous font chaque jour les Graces, les Seigneuries & les honorables des trois Royaumes, ſans compter les Gazettes, je penſe vraiment qu'elle leur feroit plus de raiſon, qu'elle ſeroit moins têtue, moins opiniatre que vous, Sire. Votre Majeſté, ſi elle me permet de le dire, a vraiment la tête d'un mulet. Les Bute, les North & toute

l'infernale phalange vous donnent une pâture ſi friande, que duſſies-vous, je crois, perdre tout ce que vous avez vaillant au monde, qui n'eſt pas grand' choſe, & duſſiez-vous enſuite, comme les Stuart, aller demander l'aumone au Roi François & au Pape, vous aimeriez mieux le ſacrifier, que de livrer toute la maudite engeance, maudite canaille qui vous entoure, à la vindicte publique.

Reprocher à Bute de ne vous avoir donné aucune connoiſſance ni de l'Etat, ni du peuple, ni de vous-même, eſt le moindre des crimes à lui imputer. Mais vous avoir fait un ſyſtême de chercher à changer la conſtitution, à anéantir le droit & l'état de la nation, & toujours vous boucher l'oreille au cri & à la réclamation de vos maîtres, voilà qui eſt cent fois plus criminel.

Permettez, Sire, qu'avec tout le reſpect & la vénération que je vous dois, toute la candeur & franchiſe dont je ſuis capable, je vous rapelle votre origine, puiſque perſonne ne ſe met en peine de vous la rapeller, peut-être cela vous fera-t-il rentrer un inſtant en vous-

même. Vous étez, vous le ſavez bien, un de ces petits Principiaux de Germanie que la miſère oblige de ſe louer, ou de ſe vendre aux riches Puiſſances; du nom & de la race de cet Antoine Brunswick que la Czarine a envoyé planter des choux en Sybérie avec toute la famille; un homme dont nous avons fait la fortune aux pères, & beaucoup d'honneur en les payant pour porter la couronne de la Majeſtueuſe Grande-Bretagne. Voilà ce que vous étes, Sire: y-a-t'il donc là de quoi s'enfler ſi fort, & de faire comme font ces nouveaux parvenus qui affectent des airs de Seigneur, parce qu'ils ont ramaſſé des écus au ſervice de leurs Maîtres, ſouvent en les piliant, volant, & les réduiſant à la fin eux-mêmes à la béſace?

La plus grande ſotiſe que la nations Angloiſe ait jamais faite, eſt de s'être choiſi un Roi dans une Cour médiocre, dans une maiſon telle que la votre, Sire, la quelle, quelqu'un a dit être ſi *roturière que le trône même de la grande & majeſtueuſe* Grande-Bretagne *n'a pû l'anoblir.* Nous euſſions mieux fait de reprendre à nos gages les enfans de Jaques II. ce Chévalier de la Vierge, même ce bêta de Prétendant: il eut

été à la meſſe dans ſa chapelle ; il eut bû ſa bouteille à ſon aiſe, & ne lui fut peût-être pas tombé en tête de troubler l'Etat par des projets d'ambition ; mais il eſt mort ſans lignée, n'en parlons plus. Pourtant, ſi ſon frère au bonnet rouge étoit plus capable de progéniture, & vouloit échanger une calotte pour une couronne ; ferions nous donc tant mal de le prendre chez nous ? Je vous le demande, Sire ?

On ne doit pas vous cacher qu'on apperçoit clairement dans les Hanover & dans vous ſurtout, Sire, une tendance ſenſible à une autorité illimitée & deſpotique. Vos pères ont commencé à ourdir la toile ; & vous la pourſuivez. George I. ſi je ne me trompe, jetta un coup d'œil ſur l'Angleterre, & entrevit de loin les fers du deſpotiſme ; George II. fit un pas de plus, il chercha à les faire porter à la Nation. Vous Sire, vous George III. vous cherchez, à ce que je vois, à ſi bien l'enchaîner, que de ſa vie elle ne ſe puiſſe dépêtrer. Serez-vous aſſez fin pour réuſſir ? C'eſt ce que je ne ſais pas. Mais, Sire, n'oubliez de vos jours que Charles I. périt ſur un échafaud.

Encore un coup, Sire, ne vous fâchez pas: je parle, comme St. Paul, la bouche ouverte. L'amour ardent que je vous porte, m'engage à vous ouvrir mon cœur & à ne rien vous cacher. Vous ne trouverez pas mauvais, je penſe, que je continue à vous parler avec la même franchiſe.

On vous diſſimule la nature de l'autorité Monarchique Angloiſe : on étouffe la voix reſpectable de la nation déja depuis trop longtems vouée à un honteux & dangereux mépris, & on vous préſente ſous les couleurs les plus traîtreſſes les attraits ſéducteurs du deſpotiſme: on vous fait illuſion; on vous ſéduit; on vous tend des piéges par les faux points de vue qu'on vous préſente; on vous entraîne invinciblement avec la nation dans un labyrinthe inextricable, peut-être dans un abyme profond; Eh! Sire, vous ne vous en appercevez pas!

O bon Sire! ô pauvre George! Quelles vipères tu rechauffes en ton ſein! Quels monſtres, uels Miniſtres ſiégent dans ton conſeil! ils t'aviliſſent, te deshonorent & deshonorent

la

la nation: ils écrafent le peuple, le pillent, le volent, lui préparent des chaînes & des impots: t'expofent toi & les tiens à tous les dangers imaginables, en te trompant fur tes devoirs, fur tes droits & fur ceux de la nation. Eft-il poffible que tu ne puiffes t'arracher à la féduction, & que tu boives à grands traits le poifon funefte?

Il y a, à préfent, trente-fix heures & un quart, montre en main, qu'un Shérif d'un gros bourg vous a préfenté, Sire, au Palais de Charlotte, Bute, Stormont & Compagnie préfens, une adreffe comme on vous en préfente tant. Avez-vous pris la peine de la lire? Crainte que vous n'y ayez pas jetté les yeux, je vais vous en citer quelques traits à la volée. Prêtez attention, Sire, peut-être vous comprendrez!...

" Sous le regne des quatre Princes de la funefte maifon Stuart, il a été fait par ces Monarques, foibles comme vous, ambitieux comme vous, de tentatives fréquentes pour renverfer nos loix, abolir les Parlemens, & s'attribuer par la force une autorité fans frein, un pouvoir fans bornes.

“ Leurs ſucceſſeurs inſtruits par les revers répétés, & la perte finale de cette famille, paroiſſent avoir adopté, à l'époque de la révolution, un ſyſtême d'attaque plus doux, mais non moins dangereux. Depuis ce tems, aux uſurpations violentes, aux hoſtilités contre le Parlement, la politique dominante à été de ſubſtituer les arts de la ſéduction, & en introduiſant dans les aſſemblées nationales une dépendance corrompue, d'émanciper virtuellement la couronne & de la ſouſtraire à toute eſpéce de reſtrainte.

“ Depuis que nous avons appellé les Hanover au trône, à très peu d'exceptions & de très courts intervales près, la corruption a été ouvertement le principe de notre gouvernement. Il y a long-tems que la partie ſage & vertueuſe de la nation a entrevû la tendance de ce funeſte ſyſtême, & qu'elle en gémit. Mais auſſi long-tems que la reſtauration de la lignée Stuart a été un événement à peu près probable, le retour du deſpotisme démaſqué étoit un danger imminent contre le quel l'imprudence n'enviſagea de reméde que dans le parti qu'elle prit de fomenter l'influence de la Cour.

" Dans les derniers tems, dans ces jours de ſuccès où la vanité & la proſpérité nationales étoient portées à leur comble, arrêter le torrent de la corruption eut été une tentative vaine & infructueuſe. Mais aujourd'hui que, par la ſotiſe & l'infatuation inexpreſſibles de vos conſeils, ce preſtige ceſſe; aujourd'hui que nos provinces de l'Amérique ſont, ſans eſpérance de retour, démembrées de l'Empire; aujourd'hui que nos propriétés, notre liberté plus chère que la vie, ſont expoſées à toutes ſortes de dangers; que nos anciens ennemis, nos irréconciliables rivaux, aidés par l'allié qui étoit jadis notre ami, encouragés par preſque toutes les Puiſſances de l'Europe, inſultent hautement & bravent orgueilleuſement ce malheureux pays; où courbés ſous le faix énorme des dettes publiques, la ſubſtance nationale s'évapore rapidement & à vüe d'œil; aujourd'hui que notre population diminue; que notre agriculture, notre induſtrie, notre commerce, notre navigation, ces quatre alimens ſi néceſſaires à notre proſpérité & même à notre exiſtence, ſont réduits à rien & preſque étouffés; que nous voyons le déſordre, la confuſion, la corruption, la

misère, la désolation, en un mot toutes les calamités prêtes à fondre sur nous & consommer notre ruine; aujourd'hui où nous appercevons clairement les chaînes du despotisme le plus accablant se préparer de tous côtés, & s'avancer à grands pas... Il est évident, Sire, que le systême de corruption est parvenu à son dernier dégré de maturité, & que la crise de notre constitution viciée, ou bien une dissolution politique sera l'effet inévitable de notre néglicence & le résultat assuré du systême odieux que vous ont perfidement, traitreusement, *Jésuitiquement* suggéré les ames damnées de votre Conseil."

Quel tableau, Sire que celui de notre situation actuelle! Quel est le vrai Anglois qui peut l'examiner sans frémir?

Considérez avec moi la Grande-Bretagne dans son vrai point de vüe. Ce n'est plus cettte fière & noble Puissance, qui, n'a guère la première sur toutes les mers, se croyoit en état de balancer seule par ses forces navales toute la marine de l'univers; d'être le levier du monde; de préparer les révolutions;

de promener ſur ſes flottes le deſtin des nations. Mais une Puiſſance qui dans ce moment ſe trouve préciſément marquée pour la chaſſe, détournée par le limier du troupeau qui l'abandonne, comme vous l'a dit confidemment, n'a guère long-tems, votre ami Lord Shelburne; une Puiſſance, qui, à cette heure, *danſe la danſe de mort;* une Puiſſance dont l'Empire eſt reſſerré, la ſuprématie éclipſée; dont les flottes ne ſont plus dominatrices des mers; dont les armês ne ſont pas invincibles ſur terre; une Puiſſance écraſée ſous le fardeau d'une dette immenſe; environnée, preſſée de légions d'ennemis; ſans un ſeul ami, un ſeul allié; une Puiſſance dont l'honneur des conſeils eſt flétri, ainſi que celui de ſes armes; une Puiſſance enfin a la deſtruction de la quelle, vos Miniſtres, Sire, ont appellé & provoqué l'anathême & la vengeance de toutes les nations.

Il y a long-tems qu'on les accuſe d'être mal intentionnés pour la patrie; de ſe réjoüir dans le fond du cœur des déſaſtres publics; de ne chercher qu'à entraîner la ruine de la Gran-de-Betagne; d'être non ſulement des organes ineptes d'un Roi qu'ils ſubjuguent, mais des

traîtres qui vendent ce même prince, après l'avoir aveuglé, & ne profitent de sa confiance & de sa foiblesse, que pour s'enrichir, en le précipitant lui & ses peuples dans des dangers que l'infamie ne peut que rendre encore plus douloureux.

Il y a long-tems aussi, Sire, qu'on dit que le Parlement & vous, avez de beaucoup outrepassé votre pouvoir depuis la malheureuse contestation de l'Amérique, que le Parlement sur-tout composé des représentans du peuple Anglois jouoit la farce odieuse des valets maîtres, & sacrifioit l'intérêt de ses commétans à votre ambition, Sire, & à celle de vos Ministres; que dans le cas d'un pareil abus, le peuple avoit droit de retirer un pouvoir aussi mal administré, parce qu'à lui seul appartient la décision d'une guerre comme celle de l'Amérique, & de tout autre événement qui intéresse l'Empire, en sa qualité de législateur suprême & de premier fondateur de la constitution Angloise. Mais il faut, Sire, que la sotise & l'aveuglement de la nation soient à leur comble, pour, dans la plus extrême détresse, donner tête baissée dans les

piéges que lui tend l'avidité, l'orgueil, l'impéritie de ses administrateurs.

Quelle farce se joüe à cette heure à nos dépens dans le monde! Quels Acteurs! & votre Majesté y fait le premier rôle, Sire!

Deshonorés par une guerre intestine; humiliés par des défaites honteuses; méprisés par nos ennemis; délaissés par nos alliés; honnis par toute l'Europe à qui nous servons de Spectacle; affoiblis, ruinés, accablés sous le poids des dettes publiques, nous n'entrevoyons de ressource que dans une révolution qui écrasera à jamais la nation, la discréditera pour toujours aux yeux de l'univers, & accélerera peut-être la dissolution entiere de l'Empire.

On diroit, Sire, qu'il entre dans les plans de vos perfides & inconsidérés Ministres de ternir votre gloire & celle de la nation, en lui attirant sur les bras une guerre presque universelle; en lui fesant perdre des batailles, prendre ses flottes; & l'entraînant invinciblement dans la cruelle nécessité de faire à

jamais une paix honteuſe. Le cri eſt univerſel contre eux : qu'on les livre aux loix : qu'on ſéviſſe contr'eux en toute rigueur : que leur tête ſoit le prix de leur perfidie, de leur trahiſon, de leurs coucuſſions.

Depuis plus de quatre ans, ils bercent traîtreuſement la nation du plus chimérique & plus abſurde eſpoir ſur la réduction de l'Amérique, & en fomentant la révolte & le trouble, la jettent dans un labyrinthe, une détreſſe, une miſère inexprimables. Téméraires & criminels qu'ils ſont, au moment où la raiſon, la prudence, la force des événemens, & par deſſus tout, le ſoin de notre propre ſureté, de notre exiſtence même, nous obligent, ſous peine d'en être victimes, à garder la modération la plus ſtricte, ils vont nous montrer ouvertement ſous un autre aſpect ; ils vont rompre perfidement en viſière avec nos plus chers & plus anciens aliiés. Quelle témérité criminelle ! quelle imprudence puniſſable !

Que vous, Sire, ou plûtôt vos perfides Miniſtres prennent ſur eux de redreſſer à coups

de canon les prétendus griefs de la Grande-Bretagne; que par l'abus le plus inconcevable de la faine raifon, ou plûtôt par un efprit de colère & de vindicte perfonelle, ils s'efforcent à rendre toutes les Puiffances ennemies de l'Angleterre; une pareille conduite doit être envifagée comme un des plus grands abus du pouvoir, comme la fubverfion totale des loix conftitutives, & l'ufurpation la plus dangereufe pour la liberté & propriété Britanniques.

O de grace, réfléchiffez férieufement une fois, Sire, fur la conduite de ces lâches complaifans, mercenaires valets, vils efcaves, fabricateurs de tous les maux que nous fouffrons, devenus, au vû & fû de la nation indignée, les fléaux de la patrie, les deftructeurs de leurs concitoyens, les coopérateurs perfides de l'affreux defpotifme fous le quel ils cherchent baffement à nous courber, contraints de dévorer en fecret tout ce que l'opinion publique a d'amer, tout ce que le jugement national & étranger a de flétriffant; ils vous raviffent l'amour du peuple, vous expofent à tous les dangers; j'ajoûte: vous aviliffent, vous deshonorent aux yeux de toutes les nations!

Je vous l'ai dit, Sire, je vous le repette: vous feriez digne de l'amour & de l'eftime des trois Royaumes, fi vous n'étiez, ni fi aveugle, ni fi têtu, & fi, au lieu de laiffer le timon de l'Etat entre les mains de gens traîtres, ignares, ambitieux & avides, vous le confiez à des perfonnes qui méritent à jufte titre l'hommage de la plus faine partie de la nation, par leur intégrité, leur défintéreffement, leurs lumières. Ce n'eft par des North & des Butes, mais des Richmond, des Rockingham qu'il vous faut, Sire.

Toutes les mains, tous les pieds, tous les bras, tout le corps des Bretons, & leur cœur, & leur ame & leur bourfe, tout eft au fervice de leur *King*, lorfqu'il a le bon fens, la fageffe, le patriotifme qu'on requiert en lui, & qu'il convient qu'il ait ponr conferver la dignité & la fuprêmatie de l'Empire. Mais, lorfque toutes fes vues, & tous fes plans, comme les votres, Sire, ou plûtot ceux de la corruption de vos Miniftres, ne tendent qu'à l'ufurpation, la fubverfion des conftitutions, des droits de tous les ordres, des droits effentiels de la nation, de fes vœux, de fes

loix fondamentales: alors le cri d'autant de millions de voix qu'il y a d'ames dans la Grande-Bretagne ſe fait entendre: cri puiſſant! c'eſt la voix du tonnerre. Le *King* a beau chercher à l'étouffer, il faut qu'il ait l'oreille bien dure s'il n'en eſt pas frappé!

Je finis, Sire, cette lettre déja trop longue pour que vous ayez aſſez de patience & de courage pour la lire tout au long, d'une fois, en vous aſſurant de rechef que j'ai pour votre perſonne l'affection la plus tendre, que je brûle de zéle pour votre ſervice, & que je prens le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Tous les jours, je fais des vœux au ciel pour qu'il touche, qu'il remüe votre cœur, qu'il éclaire, qu'il illumine votre eſprit, ſur-tout pour qu'il vous inſpire la ſalutaire penſée de chaſſer loin de vos yeux tous ces traîtres de Miniſtres, corrompus, gâtés, & qui ne valent ſeulement pas la peine que le Diable les emporte.

Que Dieu, que la nation leur pardonne: mais il eſt tems & très tems, Sire, de les ôter de place, ſi vous voulez élever un autel

à votre gloire, satisfaire, tranquiliser les esprits, calmer l'effervescence du peuple, regagner enfin dans les cœurs la confiance qu'il est naturel de placer en vous, en vous considérant comme le gardien né de la liberté & félicité publiques!

Craignez les regrets, craignez les remors, Sire : redoutez sur-tout la malédiction de la nation : qu'elle ne vous accompagne pas dans la tombe!

De votre gracieuse Majesté,

Sire,

Le très humble Serviteur
THOMAS BOOT Cordonnier-Royal.

P. S. Je souhaite de tout mon cœur que votre Majesté fasse son profit de ce que j'ai pris l'ingénüe & franche liberté de lui dire. Si je n'ai pas tout-à-fait le malheur de lui plaire, & si elle veut gracieusement entretenir une correspondance familière avec moi, j'aurai l'honneur de lui faire part de tems en

tems de mes petites lumières & de mes foibles conſeils. En récompenſe, je ne demande autre choſe, ſi non que, ma femme ſe trouvant groſſe de ſon premier enfant & prête à accoucher à toute heure, il plaiſe à votre Majeſté, Sire, lorſqu'il ſera venu au monde, de le tenir au batême avec votre digne femme, l'aimable Charlotte. Cette faveur ajoûtée à celle que vous m'avez faite d'être votre Cordonnier Royal, ne pourra que me porter enſuite, en qualité de votre compère, à épouſer vos intérêts auſſi chaudement que le plus chaud tenant de votre Miniſtère. Vous me devez cela, Sire. Il y a cinq ans que je vous fais crédit, & dix que je travaille pour vous. Cette grace me ſera cent fois plus précieuſe que ſi votre Majeſté me feſoit Duc & Marquis, & Lord Chancelier, & Lord Tréſorier & Lord de l'Amirauté.

Adieu, Sire, DIEU SAUVE LE ROI & ſa fabrique!

SECONDE LETTRE

Du ROI A THOMAS BOOT.

Ami Boot, tu me dis dans ta lettre des chofes choquantes, auftères, féches, dures à l'oreille; des chofes capables, fi j'avois de la bile, de me donner la jauniffe, de me mettre en furieufe colère contre toi, fi je ne connoiffois à fond ton ingénuité, ta franchife, & ne favois vraiment que tu parles de l'abondance du cœur. Non obftant, je ne me fâcherai pas, puifque tu m'en pries: mais, une autre fois pourtant, ne fois ni fi tranfparent, ni fi clair: on ne dit pas des fotifes fi ouvertement aux gens.

Après tout, que je fois né fous une bonne ou mauvaife étoile, qu'eft-ce que cela te fait? Que je fois têtu, opiniâtre, ça ne regarde perfonne, chacun a fa tête dans le monde:

Que je n'aye pas autant de génie que toi, ça peut être: Qu'à ma *bonne-hommie* il manque, comme tu dis, l'efprit de Charlotte, à la bonne heure: elle l'a excellent à la vérité, & tel que je le fouhaiterois à tout Anglois & Angloife de l'Angleterre.

Que je fois foumis aux loix comme toi, fujet aux loix comme toi, c'eft ce qu'un tas d'impertinens barachent tous les jours dans des comités & fur les traiteaux Parlementaires, & viennent enfuite me baracher en face: mais jamais aucun de ces baracheurs ne me l'a fi impertinemment baraché comme tu me le baraches. Jamais perfonne n'a eu l'effrontrie de dire, comme tu dis, que le *Souverain Lord George* III. ait des maîtres, qu'il foit leur valet, tu dis plus: leur efclave. Je fais comme toi que, du bon plaifir du peuple Anglois, mon grand grand père a été appellé au trône: mais en vertu de cet appel, j'ai droit par ma naiffance à la Couronne, & on ne peut me l'ôter. Tu dis que les Anglois ont la faculté de punir, d'abattre, ou de chaffen le *Souverain Lord le Roi*, c'étoit bon autre fois, & du tems des imbéciles Stuart: mais

aujourd'hui c'eſt toute autre choſe. Tu dis que je ſuis *King* Anglois, je le ſais bien, puiſque c'eſt mon pays: va, ſi j'étois *King* de tout autre endroit, je t'aſſure que je donnerois de bons coups d'eſcourgées à ces faquins de l'Oppoſition qui ne criaillent ſi fort, ſans ceſſe, contre moi & mon adminiſtration, que parce que je n'ai pas, chaque jour un Marquiſat, ou cent mille livres Sterling à leur donner. Tu te mets en frais inutilement pour me prouver ce que je ſuis & ce que je ne ſuis pas: je ſais comme toi que je ne ſuis, ni Roi de Pruſſe, ni Sultan, ni Czar; mais le tems eſt un grand maître qui apprendra toutes choſes.

Tu dis que Lord Bute m'a empoiſonné, gâté; tu te trompes: j'ai de grandes & de très grandes obligations à cette homme; ce que tu dis de lui me déplait infiniment: je l'aime de tout mon cœur; c'eſt la plus belle ame, le plus brave, le meilleur citoyen des trois Royaumes.

Tu te déchaînes comme un enragé ſur mes Miniſtres & mon Conſeil: mais tu ne connois

pas

pas comme moi le rare mérite & les talens ſupérieurs des perſonnages à qui je donne ma confiance. Ce ſont tous, chacun des Phénomenes en leur genre, des miroirs de fidélité, de ſageſſe, de prudence, de déſintèreſſement. Bute, par exemple, de qui tu dis tant de mal, eſt la candeur, la probité, la ſimplicité même. Stormont eſt à la fois le plus ſage Miniſtre, le plus grand politique, l'homme le plus verſé dans les intérêts des Cours qu'on puiſſe trouver. Sandwich eſt la perſonne la plus capable qni exiſte pour mener la marine de la Grande-Bretagne, & fraper de grands coups ſur celle de nos ennemis. Germaine, ah! Ami, le grand perſonnage! Si les troupes Britanniques ont honteuſement mordu la pouſſière en Amérique, je ſuis bien ſur que ce n'eſt pas ſa faute, mais bien celle de ce lâche Burgoyne qui a mis lâchement les armes bas, parce qu'il n'a pas de cœur. Pour North cet incomparable, ce génie profond, ce ſavant calculateur, c'eſt bien le *nec plus ultra* de tous les gens à trouver pour être placés avec gloire à la tête d'une tréſorerie. C'eſt bien, mon ami, le Gibraltar de la Finance, comme Sandwich l'eſt de la Marine, Ger-

maine de la Guerre, & Stormont de la Politique. Ah ! les grands hommes, tous tant qu'ils ſont ; ceux qui en diſent du mal, ont bien tort ! & toi, Thomas, je vois bien que tu n'es que l'écho des pamphlets, des mauvaiſes langues & d'un tas d'impertinens, gens mal famés, qui voudroient les voir porter la tête à l'échafaut. Mais l'échafaut n'eſt point pour de ſi braves Miniſtres, qui me ſont ſi attachés, qui ont des intentions ſi pures & qui ſont toujours de ſi bon accord. Ils font de leur mieux pour mon ſervice & l'établiſſement de ma famille, je leur ſerai dévoué juſqu'à la mort.

Raſſure toi, Mon ami, la bouſſole de l'Etat ne peut être entre de meilleures mains que celles à qui je l'ai confiée. Mes Miniſtres ſont des Phœnix de capacité, de lumières. Heureuſe la Grande-Brétagne d'être gouvernée par eux & par moi ! ah ! que nous ſaurons bien terraſſer, pulvériſer nos nombreux ennemis, & remplir l'univers de la terreur Britannique ! nous gémiſſons en ce moment des déſaſtres, des malheurs, de la décadence & même de l'anéantiſſement total qui ſemble menacer l'Empire, mais ce n'eſt qu'un nuage paſſage

qui nous fait craindre & qui se dissipera demain. Avec l'aide de Dieu & l'assistance des bons conseils de mes dignes Ministres, j'espère bien retirer la Grande-Bretagne de l'humiliation & l'opprobre où une nuée d'ennemis ligués ensemble veulent méchament la plonger. Je me flatte d'avance du succès, comme aussi de faire grandement repentir ceux de nos plus acharnés qui cherchent à nous porter le coup de grace. Je me propose bien de les mener comme de petits garçons le foüet à la main. Ils préparent des verges, mais c'est pour eux.

Un autre fois, Ami Thomas, je reviendrai aux divers textes de ta prolixe lettre. En attendant, crois que j'ai les meilleures dispositions pour la Patrie; que mon cœur naturellement droit & sensible brûle du plus pur zéle pour les vrais intérêts de l'Etat; qu'en qualité de premier Citoyen d'une nation libre, je ne m'intèresse qu'à sa dignité, sa félicité, sa gloire; & que loin de chercher à lui forger des fers, & à élever sur les débris de la liberté un trône au despotisme & à la tyrannie, personne n'a plus d'horreur que moi pour une autorité sans bornes, pareille à celle qu'exercent en Russie & & en Turquie les Czars & les Sultans.

Avant de finir, je dois te dire que nous venons de conclure un Traité en bonne règle avec la Cour de Vienne, & que nous tenons l'Empereur dans notre manche. Nous lui promettons un subside d'un million Sterling par année: & lui, de son côté, nous promet d'attaquer la France par les parties les plus sensibles, par l'Alsace, la Lorraine, par exemple. Il nous promet en sus de retirer les barrières des Pays-Bas des mains des Mynheers, & de nous prêter vingt-mille hommes de ses troupes, qui joints à cinquante mille Hanovriens, j'enverrai fondre à l'improviste sur ce chenil de Hollande. Je veux jetter ce morceau de terre dans la mer.

Je dois t'aviser de plus que cette impudente *neutralité armée* dont toutes nos Gazettes ont tant parlé, s'en va en fumée: j'ai toujours bien dit que c'étoit de la crême foüettée. Je n'en ai jamais eu peur, au moins! & à l'heure qu'il est, je la crains moins que jamais. J'ai reçu Dimanche une lettre très belle de la Czarine dans la quelle elle me fait mille complimens, mille politesses, & promet de m'envoyer des pelleteries superbes, & une pelisse charmante pour l'hiver prochain.

Le Roi de Dannemark a invité mon fils l'Evêque d'Ofnabruck à aller paffer les premiers jours du Printems à fa cour. Le Roi de Suéde fur un fimple petit billet que je lui ai écrit de ma main, a frappé de l'épée & décoré du cordon d'un de mes ordres le Chevalier Wroughthon mon Miniftre chez lui. Par tout, mon ami, égards, amitié, politeffes pour moi.

Autre chofe : l'Efpagnole, la vieille Doüarière de Portugal eft paffée dans l'autre monde. C'eft elle qui a cherché a dénouer le fil de l'alliance étroite qui eft entre nous & la Majefté Fidèle, à fon grand avantage. La Cour de Lisbonne n'étant plus foufflée par celle du Pardo, rentrera dans nos rets, il n'y a pas de doute.

La Hollande tremble de peur : le Juif Pinto, l'un des Efpions de Lord Stormont, à la Haye, mande dans fa dernière dépêche que les Mynheers font dans des tranfes affreufes, & prêts à nous offrir, tant que durera la guerre avec la France, trente tonnes d'or par mois, fi nous voulons les laiffer en paix.

Voilà, mon ami, le fruit de la fageffe, des grands talens & de la politique profonde de mes

Miniſtres. Conviens donc avec moi qu'on courreroit tout le monde, & qu'on ne trouveroit pas des hommes du même acabit. Ah! les incomparables! North ſera Marquis, & Stormont Duc, bien ſur, au premier jour.

Excuſe, cher ami Boot, ſi je n'ai pas mis plus d'ordre à ma lettre. Le tems me preſſe: je vais te quiter. Les malles étrangères arrivent en ce moment: Lord Stormont m'aviſe que ſes Eſpions qui lui coûtent trois mille trois cent livres Sterling par ſemaine, ont fait de ſurprenantes découvertes outre mer. Indépendamment de ce qu'il va ſe tenir un Conſeil Extraordinaire, & que je dois vîte m'y rendre, j'ai deux garnitures de boutons à finir, l'une pour le Gouverneur Elliot qui tient ferme comme un roc à Gibraltar; & l'autre pour l'ambaſſadeur Yorke qui a réſidé trente ans en Hollande, & qui y a fait des merveilles. Avant ſon départ de la Haye, il a conclu & terminé avec le Stadhouder Guillaume d'Orange, un double mariage; l'un de mon fils Galles avec la fille de Guillaume; l'autre du fils ainé de Guillaume avec ma fille ainée Charlotte; c'eſt un aſſez bon parti: d'ailleurs, quand on a quatorze Enfans nés au monde, on les place où on peut &

comme on peut. Encore un coup, excuse moi, mon ami, une autre fois, je t'en écrirai plus au long. Adieu, Thomas à revoir.

A propos, aye soin, je t'en prie, de tenir prêtes, pour le premier jour, les douze-douzaines de paires de scarpins que je t'ai commandées pour mon fils l'Evêque d'Osnabruck. Ne crains rien pour ton argent : crédit est bon chez moi. Quand j'aurai touché le premier quartier de ma liste civile, je te payerai les cinq années de fournitures que tu m'as faites.

Tu es heureux au prix de moi, Ami Thomas : tu n'as que ton petit ménage & ta femme, & moi, j'ai deux ménages, deux femmes, quatorze Enfans. Le premier ménage, comme tu sais, va assez mal, à cause que la premiere de mes deux femmes est une dévergondée qui me casse la tête, qui fait enrager tout le monde & qu'il n'est pas possible de mettre à la raison. La seconde est des plus braves, des plus gentilles, elle fait tout ce que je veux, elle est l'objet de mes amours. Toi, l'ami, tu as seulement une femme qui est douce comme un agneau; elle t'aime, & tu l'aimes aussi parce qu'elle le

mérite ; tu es tranquille & heureux auprès de ton petit foyer ; tu travailles à ton métier de Cordonnier ; tu as de bonnes pratiques ; tu gagnes de l'argent à pleines mains ; on ne te caſſe pas continuellement la tête comme à moi ; tu es cent fois plus fortuné que je ne le ſuis, moi qui ai plus de revenu que toi, & en ſus ma fabrique qui va encore, à préſent, aſſez bien, mais qui, je crains, tombera bientôt, ſi la paix ne ſe fait, parce que tous les débouchés me vont être fermés pour l'étranger. Mais, patience ! c'eſt une morte ſaiſon, qui, peut-être, ne durera pas.

Adieu donc, l'Ami, &, ſi tu le deſires ſi fort, je tiendrai ton enfant ſur les fonds de batême avec mon épouſe Charlotte ; & puisque ta femme, comme tu dis, eſt prête d'accoucher, fais moi avertir de l'heure & moment, je me rendrai à l'inſtant chez toi. Encore une fois, adieu, bon jour, bon ſoir, bonne ſanté, Ami Thomas.

TROISIÉME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD STORMONT.

Bravò! bravò! Victoire, victoire, & quatre pages de victoires, My Lord! Vous avez déniché Sir Joseph Yorke de la Haye; vous avez, en grand homme que vous étes, ouvert la tranchée avec l'ingrate & perfide Hollande, & votre Seigneurie s'apprête tout de bon à faire bravement la guerre à tout le genre humain. Que de lauriers n'allez-vous pas ajouter à ceux dont vous vous étes déja couvert, My Lord! Négotiateur éprouvé, politique consommé, Ministre universellement vénéré, la toute récente levée de bouclier que vient de faire votre Seigneurie, va mettre le sceau à sa réputation.

O grand Stormont! tu auras la gloire d'a-

voir ſauvé l'honneur du Roi, de la Patrie: d'avoir arraché la Grande-Bretagne à l'opprobre & à l'infamie!

Admirez, admirez, Anglois, le ſage Miniſtre que le génie d'Albion a ſuſcité pour notre ſalut en ces jours de détreſſe & d'alarmes! O mes Compatriotes, enflez vos voix, faites retentir les airs de vos applaudiſſemens! Après que les troupes Britanniques onc honteuſement mordu la pouſſière, & ont été ignominieuſement captives au delà de l'Atlantique; au moment où le canon ennemi qu'on annonçoit auſſi fort que le tonnerre paroiſſoit ébranler les fondemens de l'Angleterre; au plus fort de la honte & du danger, apparoit Sormont pour faire avorter les deſſeins tyranniques & envieux des ennemis du non Breton, & procurer à la Grande-Bretagne la vengeance düe à la Reine de la mer & à la Souveraine de la terre. Oui, à lui étoit réſervé d'abattre la tête de l'hydre formidable, & d'élever la grandeur de l'Angleterre ſur les ruines de tous les Trônes & Empires du monde!

Oui, My Lord, l'univers eſt un champ trop

étroit pour l'étendüe de vos talens. Vous ſoutiendrez, bien aſſuré, les aſſauts de toutes les Puiſſances de l'Europe qu'on verra tour-à-tour venir échoüer contre les rochers de votre politique. Tous vos projets ſont bien conçus: ils portent l'empreinte de ce vaſte génie qui vous caractériſe. Le rappel ſubit de l'Ambaſſadeur du Roi à la Haye eſt le plus grand coup de politique poſſible. L'Europe ſpectatrice d'un événement ſi imprévu, ne peut qu'admirer cette audace que donne la force & la ſupériorité du génie. La génération préſente & future ne fera point difficulté, My Lord, d'aſſimiler votre Miniſtère à celui du grand Ximenès, du grand Richelieu, du grand Chatham, enfin à tout ce que l'univers a produit de plus grand dans le globe politique.

Que nos ennemis roulent des pierres ſur nos têtes, ils en feront les premiers écraſés. Que l'orage gronde; que les flots mugiſſent; que les vents, les tempêtes & tous les Diables ſe déchaînent avec fureur, notre vaiſſeau y réſiſtera, & c'eſt avec une certitude aſſurée, My Lord, que je goûte d'avance la joye du

tryomphe que remportera finalement, ſous la conduite de votre Seigneurie, la Grande-Bretagne.

C'eſt à votre gloire que je confeſſe, My Lord, que vous étes un génie rare, admirable, unique en vos opérations : que vous valez, vous ſeul, quatre Suffolck. Bon Dieu ! Si vous aviez dans le Miniſtère trois *partners* de votre force ; ſi un Lord George Germaine, par exemple, avoit votre tête, & un Comte Sandwich votre expérience ; ah ! que nous ferions bien une autre figure dans le monde ! C'eſt avec raiſon que je vous compare, My Lord, au ſecond tome de Chatham : mais Dieu veüille que comme lui vous ne portiez pas ſi tôt de béquilles !

Oui, My Lord, ceci n'eſt pas dit pour rire : mais, ſi depuis déja quatre ans paſſés, le timon de l'Empire eût été mis en vos mains ; ſi vous euſſiez été le limonier en chef ; ah ! que vous euſſiez bien mieux mêné la broüette ! Votre Seigneurie eût déployé toute la boutique de ſa politique ; elle eût dérouté tous les cabinets ; formé des alliances par ci, des al-

liances par là ; cette impertinente Neutralité armée n'eût jamais vû le jour; à l'heure qu'il eſt, les rébelles goujats de l'Amérique ſeroient réduits au devoir, & François & Eſpagnols battus à plate couture, pouſſés, repouſſés juſqu'à leurs derniers rétranchemens : la Grande-Bretagne eut tryomphé, mais de la bonne façon.

Au lieu de ce, My Lord, en votre abſence, & pendant que votre Seigneurie s'amuſoit à battre le pavé de Paris, ce bêta de Germaine, & ce crâne de Sandwich ont gâté la beſogne ; nous ont laiſſé tailler des croupières de tous côtés ; & par ma foi, ſi votre Seigneurie n'étoit arrivée à point, c'en étoit fait ! nous périſſions.

L'heureux jour, My Lord, où il tomba à la tête de Lord Bute de vous faire aſſeoir ſur le banc Miniſtèriel ! la naſſelle de l'Etat étoit ſans pilote: elle cingloit en pleine mer au milieu de la tempête : quelle main plus capable que la votre d'en prendre le gouvernail & de la conduire heureuſement au port ! Vraiment, My Lord, je puis bien croire que

votre nom retentira dans la poſtérité la plus reculée, & que les races futures, en apprenant les hauts faits de votre politique, & les grands coups que vous aurez frapés pendant le regne de votre glorieux Miniſtère, ne pourront guère s'empêcher de dire de vous, comme de cet autre : „ *Siluit terra in* „ *conſpectù ejus*, la terre ſe tût en ſa pré„ ſence."

Vous voyez par ce petit mot de latin, My Lord, que je n'ai pas oublié tout-à-fait le petit bout que nous avons appris enſemble à l'Univerſité de Cambridge. J'étois votre maître là: & aujourd'hui, bon Dieu! que les cartes ont changé! vous étes le mien: je ſuis votre ſerviteur, je vous fais des ſouliers, des botes, & votre Seigneurie d'un coup de pouce donne le branle à l'univers. Que le contraſte eſt grand!

Après ce court préambule, & ce petit grain d'encens que vous méritez bien, My Lord, je vais donc entamer une correſpondance avec votre Seigneurie, puiſque vous m'en avez tant de fois, & ſi inſtament prié. Votre Seigneurie tient pour principe de politique *qu'il eſt tou-*

jours à propos pour un Miniſtre d'Etat de voir & d'entendre par autant d'yeux & d'oreilles que poſſible: vous avez raiſon, My Lord. Conſéquement donc, autant par devoir, que par l'amitié & l'entier dévouement que je vous ai juré pour la vie, j'entrepens une tâche au deſſus, peut-être, de la portée de mon petit génie, mais non du zéle qui m'anime. —— Je commence.

Que ces criards, ces chiens d'*aboïeurs* de l'Oppoſition qui glapiſſent ſans ceſſe contre nos ſages Miniſtres, & qui, n'a guère diſoient de vous, My Lord, que vous aviez, la berlüe, que la tête vous tournoit, que vous n'étiez habile que pour donner à gauche, mettre la nation au cri, & l'envoyer à l'hôpital, qu'ils ſe taiſent, qu'ils ne ſoufflent plus le mot, qu'ils aillent ſe cacher les calomniateurs, les impoſteurs, les mal faiſans!

Moi, Politicomane dans toute la force du terme, homme d'eſprit, grand genie, comme vous, My Lord, je penſe qu'entre deux maux, il faut toujours choiſir le moindre : comme

vous, je crois que la guerre eſt un grand malheur, mais qu'il ſeroit bien plus grand encore, ſi la nation Britannique étoit aſſez lâche pour avaler, comme une pillule, les traitemens honteux qu'on cherche à lui faire eſſuyer de toutes parts. *La Réputation d'une nation en fait la force*, comme vous dites fort bien : &, comme vous, je ſuis perſuadé que nous devons afronter le danger qui nous menace avec un courage mâle, & une intrépidité à toute épreuve. *Il vaut mieux avoir un ennemi déclaré de plus, qu'un ennemi ſecret de moins*, comme vous dites encore excellemment bien. Comme vous, je ne doute nullement, My Lord, que nous ne ſoyons en état de faire face à un ennemi de plus ou de moins. L'eſſentiel, comme le penſe ingénieuſement votre Seigneurie, eſt de les connoître tous. Un coup de main, ou deux, ou trois, ou quatre, vigoureuſement frapés; *frapés aux parties ſenſibles*, pourront ramener les nombreux ennemis que nous avons ſur le corps à une appréciation plus vrai de leurs intérêts, & leur apprendre à qui ils ont à faire, & avec qui ils oſent inconſidérément ſe meſurer.

C'eſt

C'eſt de ſi vrais & de ſi juſtes principes qui vous ont fait lever hardiment, My Lord, l'étendart de la guerre contre l'inique & perfide Hollande, & qui vous font encore braver hautement cette ligue inſenſée, conçûe par l'intrigue & l'envie, enfantée par le délire & la ſotiſe. C'eſt une ſi ſaine politique que la votre, qui arme nos bras, qui aide notre foibleſſe, qui nous inſpire ce courage avec lequel nous défions fièrement la multitude de nos antagoniſtes. Votre Seigneurie a admirablement bien conçu qu'il ſeroit déshonorant & infame pour des Bretons de ſe laiſſer effrayer par leur nombre, ou intimider par leurs efforts. Elle a parfaitement bien ſenti que la nation Britannique préféreroit de s'enſevelir vivante dans le gouffre, plûtôt que de lâcher ignominieuſement le pied.

Noble My Lord, quelle ame eſt la votre! les coups que vous frappés, & ceux que vous frapperez encore, faut croire, rameneront bien ſurement la foule de nos ennemis à la raiſon. Déja les Bataves rentrent dans l'uſage de leur ſens. Ils ſont à vos pieds: baiſent vos genoux: ſupplient votre Seigneurie d'arrêter ſon courroux: lui crient: *miſéricorde!*

Quel engourdiſſement! quel engotiement ne leur avez-vous point cauſé, My Lord! Oh! vous l'aviez bien dit! . . A la vérité, vous n'avez point précipité leur St. Euſtache dans l'abyme, comme vous le vouliez faire d'abord, mais, vous l'avez ſoumis glorieuſement aux armes du Roi. C'eſt pour le coup, que vous allez écraſer l'indépendance Américaine, que vous l'allez faire rentrer dans le néant d'où elle n'eut jamais dû ſortir. C'eſt pour le coup, que vous allez rouer, piler, froiſſer, pulvériſer, exterminer *nos implacables ennemis*, *nos éternels rivaux*, & que vous allez rudement donner de la verge au cû de ces Neutres impudens qui ont voulu ſotement nous faire peur.

Approchez Richmond, approchez Rockingham & vous auſſi Monſieur Shelburne, & dites-nous ſi, de votre vie, vous euſſiez pû faire, ce qu'a fait preſque en un clin d'œil l'Auguſte Stormont! Ah! vive ſa Seigneurie! Anglois, criez avec moi: *Huza! Huza!*

Crainte de bleſſer votre modeſtie, My Lord, j'arrête les nombreux torrens qui coulent de ma plume, & qui ſurement ne tariroient pas d'ici à demain, ſi je voulois leur laiſſer leur

libre cours. Je l'ai dit: le génie d'Albion a suscité le votre. Nous allions tous périr, si vous, My Lord, notre défenseur, notre vengeur, eussiez tardé plus long-tems à paroître.

Vous le disiez bien que, lorsque votre Seigneurie sonneroit une fois la grosse cloche, qu'elle donneroit le mot de l'ordre à Sir Joseph, les *pleutres* Hollandois trembleroient de tous leurs membres. En effet, Sir Joseph n'étoit pas à un demi mille de la Haye, que toute la Hollande étoit en deuil: on voyoit, sur toutes les faces Bataves comme un crépe funèbre. Une douleur sombre, mais poignante, mais profonde, affectoit tous les cœurs. Depuis le dernier portefaix jusqu'au premier Bourgmestre, tous étoient en allarme & dans les transes. Tous paroissoient redouter la tempête formée sur leurs têtes, & qu'ils sentoient bien être incapables de pouvoir conjurer. Oui, My Lord, jamais on ne vit nulle part, pareille affliction, pareille consternation. Ce fatal jour de Noël sera surement bien écrit en bonnes & grosses lettres sur le Calendrier noir de la République. Le regard de ces hommes qui, la veille, paroissoit furieux contre tout

ce qui étoit Anglois, étoit des plus timides; leur bouche qui à la nouvelle de la priſe du plus petit navire que nous leur eſcamotions joliment, pour lui éviter la peine d'aller plus loin; leur bouche, dis-je, qui n'étoit contre nous que blaſphêmes, qui lançoit des éclairs & des tonnerres à faire grincer les dents & dreſſer les cheveux de la tête; leur bouche, oui leur bouche, My Lord, vous crie, à cette heure, comme je vous l'ai déja dit, *Miſéricorde!*

O admirable! Cent fois admirable My Lord! que votre Seigneurie a bien ſçu faire baiſſer les yeux & le caquet à ces hommes de beure & de fromage! Voilà ce que c'eſt que d'être grand homme, prophéte, ſorcier, grand politique, d'avoir de la dextérité & de ſavoir la déployer à propos. J'ai toujours bien dit, comme je vous l'ai dit, que le navire de l'Etat ne pouvoit être mieux mené dans ces conjonctures critiques que par les mains de votre Seigneurie. Vous étez, *Dieu me damne*, le meilleur pilote-cotier des trois Royaumes: votre pareil n'eſt même pas à trouver à Boſton, ni en Canada! jugez un peu! —— Non, My

Lord, jamais perſonne n'a ſi bien apprécié que moi cette prudence & cette habileté conſommées qui font le fond de votre tête. Ah! que *l'ingrate* & *perfide* Hollande, comme vous l'appellez, My Lord, voudroit bien à l'heure qu'il eſt ſe dépêtrer de vos ſerrez! Si quelques tonnes d'or pouvoient faire plaiſir à votre Seigneurie, ainſi qu'à vos Confrères, pour la laiſſer ſpectatrice tranquille des combats du monde, & la laiſſer ramaſſer à ſon aiſe tous les *picaillons* de l'univers, ah! qu'elle vous les bailleroit bien volontiers! Oui, ma foi, ſi par l'entremiſe & la protection de votre Seigneurie, ſon antiqué chère ſœur la Grand Bretagne vouloit encore lui donner une petite place dans ſon cœur, & arrêter les brigandages multipliés de ſes voleurs & forbans, je parie ma tête à couper, veux même être étranglé, pendu, ſi elle ne fait les plus grands ſacrifices en or, argent, toile des Indes, porcelaine de la Chine, canelle, girofle, muſcade, poivre, tabac, thé, ſucre & caffé; — encore par deſſus le marché, ſi elle ne ſe laiſſe pas donner cent coups d'eſcourgées, cent coups d'étrivières ſur le cû, ſi tel eſt le bon plaiſir de votre Seigneurie.

Les Hollandois ſots, mais malins, My Lord, ſavent au parfait ce qu'ils ont à redouter de notre courroux & de notre vengeance. Voyez comme ils ſe ſont laiſſés patiemment piller, voler, foüetter; &, tout récemment, comme ils ſe ſont encore laiſſés *Chrétiennement* mettre à la porte de leurs maiſons à St. Euſtache. Comme ils trembloient, My Lord, lorſque Sir Joſeph leur remettoit vos Mémoires Diplomatiques! je dirai en paſſant, & comme par parentéſe, qu'ils ſont ſupérieurement bien frappés & bien dignes d'un Miniſtre de la Grande-Grande-Bretagne! on voit bien clairement, My Lord, par ces petits morceaux de Rhétorique achevée, que votre Seigneurie n'a pas mal profité pendant ſon ſéjour à Paris, des leçons de l'Académie Françoiſe d'où partent chaque jour tant de chefs-d'œuvre d'éloquence. Si à l'aide de ces piéces tonnantes & du dernier ſublime, les Bataves n'ont pas à l'heure même obtempéré à vos ordres, ce n'eſt pas leur faute, mais bien la votre. Votre Seigneurie a été trop vîte en beſogne: *Elle a trop tôt ſonné la groſſe cloche:* falloit encore attendre trois jours, Sir Joſeph vous le dira, & vous euſſiez vu, My Lord, ce que

vous n'avez pas vu, c'eſt-à-dire que les Mynheers, pieds-plats qu'ils ſont, vous euſſent livré à St. Jamais, vifs ou morts les chefs de *l'infernale & éffrénée cabale Amſterdamoiſe:* au moins, à l'heure qu'il eſt, les Van der Capellen, les Berkel, les Neufvilles, tous bâtards de la France, traîneroient la broüette à Berg-op-zoom, ou à Bréda. On ne doute pas encore, My Lord, qu'ils ne la traînent un jour, ſi votre Seigneurie l'exige abſolument, & ſi ça peut appaiſer ſa colère & faire tomber ſon courroux.

Je vous le répette, My Lord, les Mynheers ſont prets à ſe ſoumettre à tout ce que votre Seigneurie exigera d'eux. Ils ne ſont pas à s'appercevoir qu'ils ſont les dupes de la France, qui, dans des vues baſſes qu'il eſt aiſé de comprendre, a joué vis-à-vis des habitans de la République, ainſi que vis-à-vis les Inſurgens de l'Amérique, *le rôle de Satan ou du Serpent dans le Paradis.* Les bons Mynheers, les vieux, ceux de l'antique roche, ſur-tout, ont gémi amérement, lorſqu'ils ont vu de certains audacieux, pouſſés par leur ambition, & gagnés par les *Louis* François, s'aviſer d'en-

tamer une négotiation clandeſtine & ſourde avec les ſujets révoltés de l'Angleterre leur ancienne Alliée & Sœur en Religion. Ils ont déploré dans la componction de leur cœur, de voir qu'une affaire auſſi infame, auſſi déshonnorante pour des gens auſſi recommendables, de tout tems, pour la bonne foi & la ſincérité, les ait mis en guerre ouverte avec nous. Ils ſe ſont rappellé, en frappant fortement leur poitrine, combien de fois nous les avons ſauvés des dangers les plus preſſans, arrachés de l'abyme où l'on vouloit tyranniquement les plonger. C'eſt, enfin, en pleurant à chaudes larmes, qu'ils ont renouvellé le tems au quel, protégés par leur Allié naturel, ils ont preſcrit des bornes au deſpotiſme & à l'eſclavage dont ce Tyran le fier Louis XIV. les menaçoit autrefois (*).

Une preuve frappante, My Lord, que les Mynheers, ſentent à merveille que nous ſommes leurs amis, alliés & frères nés: que de nous ſeulement dépend leur exiſtence, leur Re-

(*) Voyez une feüille incendiaire: *Diſcours à la Nation* Hollandoiſe *en général, & à la ville* d'Amſterdam *en particulier*. 1780. *Page* 5. Note de l'Editeur.

ligion, leur liberté, leur profpérité; & qu'ils faifiront avidemment toutes les voyes praticables, poffibles, pour renoüer avec nous: c'eft qu'ils fe laiffent tondre comme des moutons, qu'ils fe contentent de bêler, comme les brebis: c'eft encore, que ce n'eft qu'à contre-cœur, malgre eux, avec toute la répugnance imaginable, & parce que la France & les perfides fuppots de cette Puiffance, leur pouffoient l'épée aux reins, leur mettoient le couteau fous la gorge, & qu'ils ne pouvoient plus reculer vraiment, qu'ils fe font laiffés entraîner à l'adhéfion du plan phantaftique de la ridicule & bête Neutralité armée. Ils voyent bien clairement à préfent la fotife & l'imprudence d'une fi fole démarche. Ah! qu'ils voudroient bien de tout leur cœur pouvoir revenir fur leurs pas, retirer leur épingle du jeu, au facrifice même de quelques trentaine de millions de *Guldes*. Ils connoiffent à cette heure l'infuffifance & la nullité de cette ligue Mofcovienne, foudoyée des Piftoles de Verfailles, *pour*, comme on à très bien dit, *faire peur aux Corneilles*. Je vous dirai plus au long, une autre fois, My Lord, ce que je penfe perfonnellement de cette équipée, ou plûtôt de cette cacade Ruffe.

Je vais, un inſtant, vous détailler comment s'eſt fait ce *pendart* de Traité Amſterdamois avec les *roüés* de Boſton. Peu de perſonnes ſavent, & Sir Joſeph a ſurement ignoré & ignore encore comment le fait s'eſt paſſé. Le voici.

Votre Seigneurie a connu ſans doute à fond, pendant ſon Ambaſſade à Paris l'antique Menin du Dauphin, le nommé Paul-François Quelen, dit La Vauguyon, par les femmes. Son Père, vrai cagot, par conſéquent vrai imbécille, étoit, comme vous ſavez, Gouverneur du Roi actuel. Il eſt mort le pauvre homme, & n'a emporté avec lui que les regrets des enfans d'Ignace (*). Son fils, ce Sr. Paul dont je vous parle, a été éduqué par un des Coriphées de la ſociété. Auſſi, en poſſède-t-il au ſupréme dégré le génie, la malice, l'aſtuce & toutes les rubriques. Il n'en diffère ſeulement, qu'en ce qu'il affecte, en ſa figu-

(*) Ce La Vauguyon, père, a paſſé, en ſon tems, pour l'un des plus fameux fanatiques du parti Jéſuitique. S'il n'a pas, ouvertement, autant cabalé que l'Archévêque Beaumont, c'eſt qu'il n'avoit, ni ſon front ni ſon audace, & qu'il étoit encore cent fois plus bête. *Note de l'Auteur.*

re rebondie, une hauteur & une morgue indicibles, bien éloignées vraiment de la modestie apparente & du patelinage reconnu des disciples de Jesus.

Eh! bien, My Lord, c'est ce même Paul, qui, mû par un Sr. Marchand, expulsé du Noviciat pour quelques petites peccadilles Jésuitiques, & entré au service du père du susdit Paul, pour lui faire la lecture pieüse de la vie de la bienheureuse *Marie Alacoque;* . . c'est lui même qui a filé & tissé cet animal de Traité, qui, avec raison & justice a excité une rupture entre nous & les Mynheers.

Nommé, tout neuf, Ambassadeur à la Haye, par la faveur de Mademoiselle de Pons, sa femme, très digne & aimable personne, favorite de Madame, (belle Sœur du Roi) ou plûtôt de sa Cousine la Comtesse de Maurepas; ce Paul en question, soufflé par son Ex-Jésuite Marchand, a voulu signaler l'ouverture de sa carrière Diplomatique par de grands coups, & a débuté par nous porter une botte secrete. Il a voulu imiter son confrère Vergennes dans les grands coups que cet hom-

me a frappés, en fon tems, tant en Turquie, en Suéde, qu'ailleurs. Mais, My Lord, Paul Quelen n'a pas la caboche fi capace que Charles Gravier *. Ce dernier qui eft vraiment le Stormont François, le fecond Tome, ne vous en déplaife, de votre Seigneurie, a blanchi trente ans fous le harnois; le premier, c'eft-à-dire, Paul, a été dix ans valet de pied des Enfans de France, a porté des talons rouges, fait des courbettes, &c. fachant donc, parce qu'on lui avoit dit, que notre Chevalier Yorke, après une réfidence de 27 *ans* avoit, à jufte titre, acquis tout le crédit imaginable fur l'efprit du Stadhouder, fur celui du Duc Louis de Brunswick, [le mentor du Stadhouder] & généralement fur les efprits des hauts Mynheers & des hautes *Vrouwes*; lui Paul, gros malin qu'il eft, & frère Marchand, grand forcier, ont tourné d'un autre côté leurs batteries. Ils ont dirigé leurs machines vers les *Kopmans* de la grande Cité, gens altiers, bourrus, entichés au poffible de leurs tonnes, ne refpirant que pour la fraude, la contrebande, par conféquent pour l'or & l'argent. Paul les a pris par l'hameçon du lucre, & les

(*) Nom propre du Comte de Vergennes. *Note de l'Editeur.*

a tiré dans ſes filets. Ces *Kopmans*, qui ſont vraiment les matadors de tous les *Kopmans* des ſept Provinces, ont ſonné le tocſin, fait tintamare, bacanal, tapage. On les a laiſſés ſe demener dans les rets de Paul, & de ſon ſouffleur Marchand; . . . mais, fachés, piqués, de voir qu'on ne tenoit compte de leur *charivari*, ils ont noblement imaginé de rompre en viſière avec leurs frères & confrères, & ſe ſont ſuperbement portés à ces actes inouis de Souveraineté, *introuvables* dans les annales de la République, & qui lui ont mérité l'animadverſion de la Grande-Bretagne, CURATRICE & PROTECTRICE née des Provinces des Pays-Bas. C'eſt à ce Paul, My Lord, & à ſon frère Marchand, que votre Seigneurie doit attribuer le plan de cet inſolite Traité dont les conſéquences ſont devenües & deviendront pour des millions de ſiécles ſi fatales aux Bataves.

Pour vous dérider le front, My Lord, & vous faire connoître la malice Jéſuitique, je vais vous rapporter une anecdote que vous jugerez bien digne de l'aſtuce infernale des diſciples d'Ignace. Le trait eſt certain: n'en doutez pas.

C'eſt dans le Caffé François d'Amſterdam, j'entens le nouveau, car le vieux n'eſt fréquenté que par des Juifs & des Anglois ; oui, c'eſt dans ce *Coffée-houſe* que ſe ſont faites les premières entrevües de Paul, de ſon Jéſuite & du roüé Député de Boſton, avec le Penſionnaire Berkel, le Marchand Jean de Neufville, Capellen & Compagnie ; —— &, c'eſt dans un des lieux les plus honnêtes, dans ce que nous appellons ici un *Brothel*, & ce qu'on appelle en Hollande un *Muſico*, qu'ont été dreſſés les articles du fanatique Traité. Les Capellen, les Neufville & les Berkel étoient déguiſés en matelots, feignant d'arriver des Indes, & contrefeſant l'ivrogne ; le roüé & pendart Américain étoit habillé à la *Françoiſe* : habit de bouracan, veſte blanche, culotte noire, une badine à la main, & un crapaud à ſa perruque ; — Paul avoit un habit plat, un air plat, les cheveux plats à la *Jéſuite* ; à ſon air niais, on eût dit qu'il ne pouvoit dire deux : on l'eut aiſément pris pour ſon père dont tout le mérite en ſon vivant, étoit d'écrire à la Vierge & de ſervir la meſſe aux Capucins (*). L'Ex-

(*) Voyez les mémoires du tems. *Note de l'Editeur.*

Jéſuite Marchand reſſembloit à un Fiacre: les moucheurs de chandelles du *Muſico* avoient meilleure mine que lui..... Voilà, My Lord, comme a éte fait & conclu ce Diabolique Traité. Jamais l'Enfer, comme vous avez bien dit, l'autre jour, n'en a machiné un pareil. Il en eut fallu bien moins vraiment, My Lord, pour aigrir votre bile & attirer aux Mynheers le juſte reſſentiment de votre Seigneurie. Mais les eſprits de travers, les mauvais ſujets de l'Oppoſition ſurtout, trouvent mauvais que vous ayez fait gronder la foudre pour ce qu'ils appellent une *peccadille nationale*: ils regardent comme le comble de la plus haute imprudence de ce que V. S. a laiſſé entrevoir un ſi furieux penchant à la vengeance, pour un procédé, diſent-ils, de ſi peu d'importance. Eh! Quel mal, ajoutent-ils, ont fait aux Anglois des lettres écrites par un Marchand du *Zuiderzée* à un agent du Congrès! Le projet d'un traité de commerce à former entre l'Amérique Angloiſe & la Hollande, qui ne pouvoit ſe conſommer ſans le concours des Etats-Généraux, ni s'effectuer qu'après l'indépendance bien reconnue, bien affermie des *inſurgens*, étoit-il capable d'empêcher les armées & les

flottes Britanniques de battre, de remettre les Américains ſous le joug de la mère patrie? Ce ne ſont certainement pas des ouvertures éventuelles, des propoſitions préparatoires, qu'on ne doit réaliſer qu'après, & en conſéquence de l'événement qui influent ſur le ſuccès, qui décident du ſort d'une querelle, dont ſa déciſion dépend des canons & des fuſils. S'il n'y avoit pas de grandeur à s'occuper de ces détails mercantilles, pendant que l'Amérique n'eſt pas encore libre, il y avoit au moins beaucoup de petiteſſe à s'en plaindre, pendant qu'elle n'eſt plus eſclave.

Que le Marchand & le Penſionnaire d'Amſterdam ſoient répréhenſibles aux yeux de la confédération Batavique pour avoir autoriſé, ſans l'aveu, ſans la participation de leurs Coaſſociés, une négotiation clandeſtine, cela n'eſt pas incompréhenſible : c'eſt aux Etats de Hollande à apprécier leur conduite, à les réprimander ou punir, ſi elle eſt jugée inégale, ou inconſtitutionelle.... Voilà, My Lord, comme raiſonnent vos antagoniſtes, tous les ennemis de votre gloire & du ſuccès proſpère de vos ſublimes Négotiations. Les plumes

venales vous taxent de mauvaise foi, My Lord; il y a plus : elle disent que vous avez agi comme un Sot, en éventant la mine. Indépendamment, soutient-on, des autres motifs qui devoient engager votre Seigneurie à dissimuler des affronts réels, si vraiment nous en avions reçus, la politique exigeoit de votre part, dans cette conjoncture, un silence absolu sur cette infidélité prétendue de nos alliés.

Si réellement, ajoûte-t-on, la négotiation Amsterdamoise pouvoit être envisagée par l'Angleterre comme une trahison de la part de ses voisins, elle auroit pu en tirer un meilleur parti en dissimulant, qu'en faisant un si furieux tapage. Dès que la conclusion du Traité que ces liaisons clandestines préparoient, pouvoit lui paroître allarmante, dangereuse; ne devoit elle pas bénir le hazard heureux qui lui a découvert un complot, dont, sans lui, elle n'auroit pu avoir que des soupçons ou des indices? il lui assuroit les moyens de dissiper cette espèce de conjuration, & d'en éluder l'effet. En ensevelissant dans un profond secret, les piéces qui en constatent l'éxi-

ſience, on pouvoit travailler efficacement en Hollande, à déconcerter les conjurateurs, & à prévenir leurs mauvais deſſeins. Ces renſeignemens précieux, en apprenant ce qu'on avoit à craindre ou à eſpèrer, à diſtinguer les amis des mal intentionnés, fourniſſoient des lumières ſur la conduite qu'on devoit tenir pour augmenter ſon parti, & affoiblir le parti cóntraire.

Mais cette découverte une fois rendue publique, n'eſt plus qu'une mine éventée qui devient inutile, pour ne pas dire nuiſible. En ſonnant le tocſin, comme vous avez fait My Lord, pour des paperaſſes de peu de conſéquence, votre Seigneurie s'eſt ôtée la poſſibilité d'en faire uſage. Vous avez forcé le parti qu'elles intéreſſent à les juſtifier, & celui qu'elles choquent à reſter muet.

D'ailleurs, en faiſant un bruit épouvantable pour ſi peu de choſe, en ſonnant la groſſe cloche, ſelon vos expreſſions, My Lord, vous avez ruiné ſans reſſource le parti de l'Angleterre en Hollande. Votre Seigneurie a fait connoître que la Grande-Bretagne cher-

choit à allumer le flambeau de la discorde dans le sein d'un pays allié, qu'elle avoit un intérêt pressant de ménager, & qu'elle feignoit de vouloir conserver. Elle a réduit ses partisans à la nécessité d'abandonner ses intérêts, & ses adversaires à l'obligation de les y contraindre. Les uns ne peuvent plus défendre sa cause sans honte, ni les autres le souffrir sans indignation. Après l'éclat scandaleux qu'a fait V. S. qui oseroit encore, dit-on, My Lord, pancher pour la Grande-Bretagne? la moindre disposition à l'excuser seroit une lâcheté, & le zèle pour la servir une trahison (*).

On finit par dire, My Lord, que la tête a tourné à votre Seigneurie dans cette occasion; que rien n'égale la mal adresse que vous avez montrée dans cette conjoncture délicate, que les bévues d'un côté, & la fermentation de l'autre qu'elle a occasionnée en Hollande.

Quoiqu'en disent les détracteurs de votre

(*) Lisez, My Lord; on plûtôt ne lisez pas le nouveau *Journal Politique, Civil & Litteraire*, car V. S. auroit, je pense, un grand creve-cœur.

mérite, My Lord, la voix publique eſt en faveur de Votre Seigneurie, & la plus ſaine partie de l'univers ne peut s'empêcher de reconnoître en vous le plus grand homme d'Etat qui exiſte dans tous les cabinets. Qu'on ne nous parle pas d'un Maurepas; ce n'eſt qu'une vieille cervelle farcie de bons mots, de quolibets & de calembours; —— Qu'on ne nous parle pas non plus du *gobe-mouche* (*) de Vergennes, c'eſt un homme puſillanime & foible, qui ne fait que de l'eau claire; — Qu'on ne mette pas non plus en parallelle avec votre méritante perſonne un cagot de Kaunitz, un hipocondre de Panin, un pituiteux Scheffer, un *Robinocrate* de la Floride-blanche: ce ſont My Lord, tous petits garçons qui devroient aller apprendre leur A. B. C. à votre école. Le Roi de Pruſſe même qu'on fait paſſer pour la fleur des politiques du ſiécle devroit venir prendre des leçons de votre Seigneurie. Les Gazetiers ſalariés de la France qui vous déchirent à belles dents, qui ſe jet-

(*) Rien de plus injuſte que cette épithete, tirée d'une Satyre, intitulée: *Les étonnemens des Chartreux*; M. de Vergennes eſt ſurement le meilleur Miniſtre qui exiſte. Note de l'Editeur.

tent ſur votre perſonne comme les corbeaux ſe précipitent ſur les corps morts pour les dévorer, reconnoîtront un jour, (ils le reconnoiſſent déja, mais ils ſont payez pour ne le pas dire) que votre Seigneurie poſſéde au ſuprême dégré les talens rares d'un adminiſtrateur d'un grand Empire. Ils voyent à leur grand creve-cœur, My Lord, que vous tenez ſi bien en bride toutes les Puiſſances du monde, qu'aucune n'oſe broncher. Ils voyent que la Czarine qui s'étoit donnée les airs de propoſer faſtueuſement cet imbécille & virulent ſyſtême de *Neutralité*, & qui, comme un ſecond Phaëton prétendoit, non mener le char du Soleil, mais celui de tout l'univers, ils voyent, dis-je, comme elle ſe tient toute coite, depuis que votre Seigneurie lui à montré les dents. Ils ſavent encore que le petit Marquis de Brandebourg, qui voudroit bien avoir ſur mer, autant d'influence qu'il en a ſur terre, ayant eu l'audace d'écrire, l'an paſſé, à Sa Majeſté, au ſujet de quelques petits navires que nous lui avions ſaiſis, " que le " Roi de la Grande Bretagne auroit la bon- " té de payer les frais cauſés aux propriétai- " res de tel & tel vaiſſeau, ſuivant le comp-

" te qu'il plaisoit au dit Marquis de lui en-
" voyer ; au défaut de quoi, il menaçoit Sa
" Majesté de tirer sur elle une lettre à vüe
" sur l'Electorat de Hanovre." Tous ces gens savent, dit-je encore, comment Fréderic a rabattu de son caquet, & baissé le ton, lorsque votre Seigneurie a commencé à lui parler. Comme vous avez aussi bellement relancé, My Lord, ce Rodomont de Comte de Welderen qui, en partant, vous menaçoit, vous & la Grande Bretagne, de son courroux & de celui de sa République qu'il annoncoit comme allant devenir notre plus plus mortelle, plus implacable, & plus acharnée ennemie. Enfin, incomparable My Lord, comme votre Seigneurie en impose hautement à la France, à l'Espagne, à l'Amérique, à tout l'univers, dans un tems où toutes les Puissances ne semblent s'occuper qu'a nous forger des fers, nous abymer, nous détruire.

En bravant, comme vous faites, tous les dangers, My Lord, & en défiant hardiment toute l'Europe, presque entierement liguée pour nous humilier, vous présentez dans le peuple *Breton* un spectacle que n'offroient pas la

Majesté, la grandeur & la fortune du peuple *Romain* dans les conjectures les plus allarmantes de son histoire. Rome incendiée par les *Gaulois*, prête à l'être par Annibal, ne montra pas plus de résolution, de courage, d'héroisme que la Grande-Bretagne n'en fait paroître aujourd'hui. Nos ennemis sont forcés d'en convenir à leur honte, & c'est ce qui fait leur désespoir & votre gloire, My Lord.

Je suis obligé de m'interrompre. Le Chevalier Yorke qui est sur son départ, me mande à l'instant pour prendre mesure de ses bottes de Campagne, de ses souliers d'entrée, de ses escarpins de bal, pour lui & toute sa maison. Dieu veuille, My Lord, qu'il fasse de bonnes affaires à Vienne, & qu'il justifie dignement le choix honorable que votre Seigneurie a fait de sa personne. Sir Joseph que je connois parfaitement, est un homme du plus grand mérite, justement estimé & respecté dans toute l'Europe. Le Roi d'Angleterre, comme dit Martin Sherlock, est bien représenté dans toutes les Cours; mais il n'a certainement aucun Représentant qui lui ait fait plus d'honneur que cet Ambassadeur. Son mérite

ſeul me commande ſon Eloge, dit Sherlock, & à MOI (*), c'eſt la reconnoiſſance qui me le dicte.

Ne vous en déplaiſe, My Lord, ſi Sir Joſeph ne vaut pas plus que votre Seigneurie, il en vaut toujours autant. Votre fulminante éloquence, ou plutôt celle du fulminant *Fraſer*, ce petit vil Commiſſaire de Dunkerque votre Secrétaire, l'a un peu mis en diſcrédit dans le monde; mais on ne l'en aime & reſpecte pas moins. Je vous le dis amicalement, My Lord, vos brulots *diplomatiques* ſont terribles. Ne vous fachez pas, s'il vous plait, ou ſi vous vous fachez, vous aurez deux peines: car je dis la vérité tout cru, comme elle me vient à la bouche.

Quand j'aurai pris meſure de mes ſouliers & de mes bottes, je vous parlerai plus amplement, My Lord; — adieu l'ami, *Vale, care Condiſcipule!*

(*) Je ſaiſis de même ici avec plaiſir l'occaſion de faire à M. le Chevalier Yorke mes ſincères remercimens, & de l'aſſurer de ma reconnoiſſance éternelle. *Note de l'Editeur.*



QUATRIÉME LETTRE

DE THOMAS BOOT AU LORD STORMONT.

Je quitte à l'inſtant Sir Joſeph & mon tire-pied, My Lord; ſoudain je reprens la plu-& le fil de l'hiſtoire. Il s'agit de vous dire ici ſuccintement ce que je penſe du ſyſtême politique, des vues, des intérêts des diverſes Puiſſances; & l'idée que j'ai de leurs richeſſes, tréſors, armées, forces de terre & de mer; de la grandeur, petiteſſe, eſprit, ignorance de chaque Empereur, Roi, Monarque, Potentat, & généralement de tous ces petits petits Princes, ſi petits, ſi petits, qu'il faudroit bien le microſcope d'Hervey pour les voir. Cette Epitre, je penſe, paroitra bien digne à vos yeux de tenir place dans les premières poches de votre porte-feuille.

Parlons d'abord, My Lord, de cette Ruſſie, de cet Empire hyperboréen ſi étendu & ſi vaste que le ſoleil ſe leve & ſe couche dans ſes Etats; Gouvernement ambitieux, pauvre, très peu politique ; qui ayant la moitié du monde ſous ſa domination, porte encore ſes regards ſur l'autre, & dont chaque victoire eſt pour lui un dégré vers ſa chûte ; dont le trône a été, n'a guère, renverſé; dont une femme a pris la Couronne du tambour, du matelot, du Charpentier *Pierre*, & l'a miſe ſans façon ſur ſa tête. Cette femme, comme on dit, eſt une maîtreſſe-femme: elle joue le petit *Solon*, le petit *Licurgue*, la petite *Sémiramis*. Elle nous aimoit autrefois, elle ne nous aime plus aujourd'hui: elle étoit jadis notre très humble ſervante, & à cette heure elle veut que nous ſoyons ſes très humbles ſerviteurs. Ils ne faut pas ça, My Lord! Catherine s'eſt vendue à la France pour des colifichets, des brinborions: elle a envoyé dans les Dunes une flotille payée des beaux deniers des François. Catherine tout bel eſprit qu'elle eſt, ne connoit pas cet axiome fameux de ce ſage Grec: *Reſpice finem.* Votre Seigneurie eut bien fait vraiment de le lui ap-

prendre. Elle a fait une grande ſotiſe en ne feſant pas prendre ou détruire, l'an paſſé, ces galères Moſcoviennes, & fourer Palibin & Borriſſow à la Tour. Ce coup hardi eut été applaudi de toute l'Europe; & un nouveau fleuron de laurier ou de myrte eut été ajouté à la Couronne de votre Seigneurie.

Je penſe moi, My Lord, que vous étiez brouillé alors avec votre beau genie. Le bon Monſieur Joly de St. Valier vous diſoit pourtant bien: 1°. que V. S. anéantiroit dans un inſtant la *Stulte* ligue qui s'étoit formée dans le Nord, ſous prétexte de la Neutralité, & ſous les auſpices des Puiſſances ennemies. Vous deviez bien préſumer, My Lord, comme vous le diſoit ce Monſieur, que la Czarine qui eſt le chef de cette ligue, & très peu riche, ayant perdu la meilleure partie de ſes forces; les autres Puiſſances auroient été fort peu diſpoſées à hazarder les leurs; & que ſi elles l'euſſent fait, il eut été très aiſé à V. S. de les détruire. La choſe eut été d'autant plus facile qu'il eſt impoſſible, comme vous ajoutoit ce Monſieur Joly, qu'il y ait jamais une grande harmonie entr'elles. 2°. Votre Sei-

gneurie eut entravé la Hollande. 3°. Elle eut oté à la Czarine les moyens de former par la ſuite une pareille flotille; car M. Joly croyoit, qu'outre la perte de ſes navires, il lui ſeroit impoſſible de trouver un nombre ſuffiſant de matelots expérimentés, encore moins de *roubles*, pour former de pareilles galères. 4°. Votre Seigneurie eut ôté à nos ennemis des ſecours puiſſans dont ils ne peuvent ſe paſſer. 5°. Débarraſſés de cette inquiétude panique, nous euſſions pu faire agir librement nos flottes contre nos ennemis, & frapper de grands coups. 6°. Enfin, votre politique, My Lord, eut brouillé à l'aiſe la France, l'Eſpagne & l'Amérique avec les Puiſſances de la ſâte ligue du Nord qui n'euſſent pas manqué, comme remarque fort bien M. Joly, d'attribuer cet échec, à ce que la France n'a fait l'année dernière aucun mouvement pour contenir la flotte Britannique, & qui l'euſſent accuſée d'avoir ainſi ſacrifié ſes alliés, ce qui, croit le même Monſieur, les eut éloignées de faire dans la ſuite aucun mouvement en ſa faveur. D'après ce qu'expoſoit à V. S. M. Joly de St. Valier, My Lord, la deſtruction des Ruſſes devoit vous paroitre un coup déciſif,

que vous n'euſſiez ſurement pas du manquer, qui certainement eut ſauvé l'Angleterre, & arrêté pour toujours l'effort dangereux des Puiſſances Neutres. L'Angleterre pouvoit regarder l'arrivée de la flotille Moſcovienne dans les Dunes, comme un de ces heureux hazards, qui ſaiſis à propos changent tout-à-coup la face des affaires. Eſt-il poſſible que V. S. n'eſt pas apperçu le bon ſens, la pénétration, les vues vaſtes & profondes de ce M. Lieutenant-Colonel Joly de St. Valier, & que vous l'ayez renvoyé comme un *peteux*, avec 150 liv. Sterling, ſeulement? Vraiment, My Lord, cet homme valoit bien votre Fraſer, votre Cumberland, votre Jéſuite d'Irlande! Après tout pourtant, votre Seigneurie peut avoir eu ſes raiſons pour avoir tenu une conduite oppoſée. Il ne m'appartient pas, My Lord, de pénétrer tout-à-fait dans la profondeur des Myſtères de votre inacceſſible politique. Surement que votre Seigneurie a penſé comme penſe ce ſublime politicien qui dit " que les " Moſcovites, après s'être montrés, quelques " mois, ſur les mers, retourneront dans leurs " glaces, où ils ſeront bien aiſes de retrouver leurs vaches."

Qu'eſt aujourd'hui la Pruſſe ? My Lord, Fréderic, jadis grand, victorieux, intrépide, n'eſt plus, comme a dit l'honorable M. Nathaniel Wraxall, ce grand Prince, ce grand Général qu'on admirait en lui, il y a quelques années : ſuccombant ſous le poids des années & des infirmités, il a vu ſa réputation décliner : livré aujourd'hui à l'eſprit d'avarice & de rapacité, devenu capricieux, bourru, il a perdu ſa popularité : il ne vit plus comme il faiſoit, au milieu de ſon peuple : il s'en eſt éloigné, & s'eſt enfermé comme un *Chartreux* dans les ſombres appartemens de Poſtdam : à peine ſes ſoldats l'apperçoivent-ils : il eſt devenu méfiant, jaloux de ſon héritier, arbitraire & tyrannique dans les ordres qu'il donne : en un mot, on ne trouve plus en lui le héros qui combattoit à Liſſa, Rosbach, &c. &c. Non, ce n'eſt plus ce grand Roi, ce grand guerrier, ce grand politique, qui, de ſon *Sans-Souci*, dans ſes vieilles bottes, gouvernoit l'Europe : mais un Prince qui ayant perdu ſa réputation a fini par aliéner entiérement ſes troupes qui s'en plaignent preſque univerſellement, le blâment & comme Monarque & comme Général, l'accuſent

de ne les avoir pas conduites dans la dernière guerre avec l'Empereur, comme elles étoient accoutumées de l'être autrefois, & de les avoir traitées avec une févérité auffi peu méritée qu'inutile. La Pruffe, My Lord, qui a étonné un inftant l'univers, va éprouver le fort de toutes les grandeurs humaines; cette domination qui lui donne l'Empire, eft, comme l'a dit un Auteur, à la veille de defcendre dans le tombeau avec fon antique Héros, & de s'enfevelir dans le même caveau.

Qu'eft la Suede? Un Royaume gouverné par un Prince que l'argent de la France a porté au trône, & rendu abfolu en 1772; une Monarchie qui n'a ni foû, ni maille, ni crédit, ni forces. La Suede moderne comme l'a juftement remarqué l'honorable M. Wraxall, n'eft plus cette Puiffance qui fous Charles XII. faifait marcher des armées en Saxe, en Bohème, & portoit la terreur aux portes de Vienne & de Verfailles. Elle s'eft donnée en fpectacle à l'Europe par une révolution inoüie; à l'aide des piftoles de Verfailles, Guftave s'eft élancé fur le Trône, & s'eft enfoncé la Couronne fur la tête qu'il ne portoit qu'à de-

mi. On l'a vu passer dans un jour d'un pouvoir suborné à une autorité absolüe. Mais la nation, actuellement esclave, peut à tout moment redevenir libre & récupérer ses droits, & son Roi rentrer sans sa première sphère.

Qu'est le Danemark ? Ecoutez encore l'honorable Nathaniel, My Lord ; il vous dira : que c'est une nation de voleurs & de pirates ; un Prince Idiot qui a fait d'une intrigue d'amourettes une affaire d'Etat ; qui a employé le bourreau ; qui a fait descendre une Reine du Trône, à son éternelle honte ; un Gouvernement, un Ministère & une Regence incapables & foibles ; une partie de l'Empire à peine contenue, une armée impuissante, une marine trop foible pour pouvoir nous faire du mal ; une Puissance enfin que nous pouvons écraser en un instant.

Qu'est le Portugal ? un Etat aussi pauvre qu'un Etat rempli d'or & qui n'a que de l'or doit l'être ; gouverné par une Princesse bigote, sans génie, ni malice, qu'on amuse avec des *Indulgences* & des *Agnus Dei*.

Qu'eſt la Pologne ? un Empire mutilé, ſans forces, ni nerfs : ayant pour chef un phantôme de Roi, plus heureux cent fois lorſqu'il repoſoit ſous les courtines de Petersbourg, qu'il ne l'eſt aujourd'hui qu'il porte le ſceptre des Polacres.

Qu'eſt la Sardaigne ? un Royaume de nom, un pays de marmotes. — Naples ? une Monarchie ſans puiſſance militaire, ni maritime, ni commerçante ; régie par un Roi dont tout le mérite eſt de galoper à *Portici*, à *Caſerta*, à *Nitica*.

Qu'eſt Rome, Veniſe, la Toſcane, Gènes, Milan, Modène ? Des ſquelettes de Gouvernement qui n'ont que la peau & les os. Des images de Princes, des Puiſſances de fiction. Des Républiques qui ne figurent que ſur la carte ; des peuples qui n'aiment que le joug ; incapables de tout.

Qu'eſt la Hollande ? un Pays, comme on a dit, de *Canaux*, de *Canards*, des *Canailles*, habité par des *magots*, d'automates ambulans, avares, injuſtes, durs, ſans Religion, ſans preſ-

que aucun ſentiment humain, l'objet du mépris univerſel, dont le ſeul Dieu adoré eſt Plutus. Une marine foible, une milice peu nombreuſe, fournie d'hommes, *la lie de la terre*, par les Démoniaques manœuvres des *Zielen-Verkoopers*; (*) des Amiraux, des Généraux, ſans expérience ni valeur; une politique étroite, guidée par un intérêt ſervile; des établiſſemens ſans défenſe, prêts à ouvrir leurs portes au premier gros de flibuſtiers qui voudra les attaquer. Une Puiſſance qui ſe forge à elle-même des fers plus peſans que ceux dont elle étoit chargée ſous le ſceptre d'airain de Philippe II. ſe précipitant par une funeſte fermentation devant les horreurs qui doivent la flétrir.

Qu'eſt la France? une Empire à reſſources à la vérité, grand corps politique, fort, vigoureux & bien conſtitué; mais des campagnes dé-

(*) *Ziel-Verkooper* revient à vendeur de chair humaine. La plus vile ruſe, la ſupercherie la plus condamnable guident cette eſpèce de monſtres qui ne s'enrichiſſent qu'en raiſon du nombre de malheureux qu'ils ont fait. On ne doit pas rougir de dire qu'ils ſont protégés par les Magiſtrats.

ſertes, des Provinces pauvres, un peuple gémiſſant ſous le poid des malheurs publics, des charges, taxes & impôts multipliés qui l'accablent, mourant de faim, (*) gouverné par un Prince ſans tête, des Miniſtres ſans grandes vues, ſans principes réfléchis, feſant beaucoup de bruit & peu de beſogne; un Empire engagé avec des dettes énormes dans une guerre déſaſtreuſe, dans une alliance ruineuſe, & qui doit trouver ſon humiliation & l'accroiſſement de ſes malheurs dans la révolution qu'elle a inconſidérément projetté d'opérer.

Qu'eſt l'Eſpagne ? L'image de la pauvreté & de la miſère ? Un Etat fertile, mais inculte; des Grandeſſes dans l'opulence & des peuples dans l'indigence, ſans bas, ni ſabots aux pieds; Gouverné par un Prince foible, moitié imbécille, uniquement occuppé de la chaſſe, & laiſſant le timon de l'Empire entre les mains de Miniſtres préſomptueux & ignares; entraîné par les intrigues de la France dans une

(*) Il y a dix ans qu'on comptoit dans la Marche & le Limouſin plus de quatre mille perſonnes mortes de famine.

guerre où il ne peut que perdre, & qu'il ne pourra terminer qu'aux dépens de grands trésors.

Qu'eſt l'Amérique ? un vaſte tombeau ; des contrées dépeuplées & déſertes ; des Colons Indigens, trahis, vendus, eſclaves de petits tyrans ; livrés à toutes les horreurs de la guerre, forgeant eux mêmes dans leurs foyers les chaînes du plus dur deſpotiſme ; courbés déja ſous le faix des dettes publiques. Ravagée par ſes ennemis, ruinée par ſes défenſeurs, & ſes nouveaux maîtres, cette terre fortunée ſe voit à cette heure couverte du ſang de ſes habitans.

Tel eſt en raccourci, My Lord, le tableau que j'ai cru eſſentiel de tracer à votre Seigueurie pour ſon inſtruction. Parlons un peu à préſent de la Maiſon d'Autriche, cette Puiſſance qui nous doit tout ce qu'elle eſt, & qui a autant d'intérêt à nous ménager que nous pouvons en avoir à la fortifier dans nos intérêts. Ecoutons encore un inſtant, My Lord, l'éloquent Nathaniel M. Wraxall. Cet honorable, le ſeul peut-être des Bretons, qui, dans la

plus forte des crifes , n'a pas non plus que votre Seigneurie défefpéré du falut de l'Empire.

Il a dit à la face des trois Royaumes, “ que le genie tutelaire de la Grande Bretagne, avoit rappellé dans fon fein une grande Princeffe dont le cœur étoit le foyer de toutes les vertus & de toutes les grandes qualités, mais qui fur le déclin de fa carrière étoit devenue à peu près inutile à fes Etats: fon grand âge, beaucoup de dévotion, plus que tout encore trois Archiducheffes , fes chères filles, mariées à des Prinfeffes de la maifon de Bourbon, tout concouroit à la rendre pacifique : fa mort a changé tout-à-coup le fyftême du Cabinet de Vienne: —— Jofeph II. héritier de fes vertus & de fes vaftes Domaines , ayant de plus les vertus particulières de fon fexe, plein de feu , d'activité , d'ambition, de courage, dévoré par la foif de la gloire , connoiffant parfaitement , non feulement les peuples qui lui font foumis, mais une grande partie de l'Europe, particulierement la France , voifin inquiet qu'il ne voit point fans jaloufie ; ayant une prédilection marquée & connue pour l'An-

gleterre : s'occupant ſans relâche des moyens d'illuſtrer ſon nom, & d'ajouter à la proſpérité de ſes Etats, en les feſant participer aux richeſſes du commerce : aux quels on ſait qu'il a déja ouvert quelques canaux : ſupérieur aux préjugés réligieux, à l'influence qui dérive des connexions de famille : adoré de ſes ſujets qui révérent en lui la juſtice du Monarque & les talens du Général : Joſeph enfin qui dans la courte guere de 1778 a eu un aſcendant ſi marqué ſur la Pruſſe : *qui dans ce moment-ci a ſur pied 3 à 4 cent mille hommes des plus belles & des meilleures troupes qui exiſtent ſur terre*, troupes qui n'ont, poſé les armes qu'avec un regret marqué & qui n'ont pas diſſimulé dans le tems combien leur coûtoit le ſacrifice que faiſoit leur Prince aux diſpoſitions pacifiques de feüe Marie-Thérèſe ; tel eſt l'allié puiſſant dont la Grande-Bretagne doit à l'inſtant même rechercher l'amitié : nous y avons des droits, nous avons ſoutenu les prétentions de ſon ayeul à la Couronne d'Eſpagne ; nous avons affermi le trône chancelant de ſa mère : voilà du moins des réminiſcences qui conduiſent à des ouvertures. —

Mais, direz-vous peutêtre, My Lord, qu'elles feront ces ouvertures ? Que propoferons nous à l'Empereur pour l'engager à nous affifter ? L'honorable M. Nathaniel vous l'apprend :

Premierement, *pour le mettre en état d'entrer en Campagne, la Chambre, commencera avant tout pour voter en fa faveur un million* Sterling : (c'eft peu de chofe) *en fecond lieu, on ouvrira le port d'*Anvers *qui fera déclaré libre :* (rien n'eft plus facile) *troifiémement, comme on fait qu'il defire quelques établiffements dans l'Inde, on lui offrira* Malacca, Ceylan, Cochin, Negapatam.

L'avance d'un million Sterling eft indifpenfable, il eft notoire que l'Empereur a befoin d'argent : fi l'on objecte la detreffe nationale, fi l'on dit que dans les circonftances préfentes on n'eft pas en état de facrifier un million à l'acquifition d'un allié fi puiffant, au nom de Dieu, My Lord, dès l'inftant même, tombons à genoux, & demandons la paix comme le fit Louis XIV. en 1709. à Gertruydenberg.

Ouvrir le port d'Anvers, & *le rendre libre, c'est à la fois obliger un allié précieux, & nuire à un ennemi : si le port* d'Anvers *est rétabli dans son ancienne splendeur*, Amsterdam est ruiné. *La situation de l'*Escaut *est infiniment supérieure à celle du Texel, & bien plus favorable au commerce ; je sais que les Hollandois ont pris beaucoup de peine & dépensé beaucoup d'argent pour gêner la navigation de l'*Escaut, *que non seulement ils y ont même construit des ouvrages en maçonnerie : c'est de l'argent qu'il en coûtera pour supprimer ces obstacles. à l'égard des Etablissemens qu'il est convenable d'offrir à l'Empereur dans l'Inde, il sera singulierement sensible à cette attention, si l'on peut en juger par l'application avec la quelle il s'est attaché à s'en procurer, en s'emparant des îles de* Nicobar. *Un quatriéme moyen de l'interesser seroit de diminuer les droits sur les dentelles de* Flandres *& sur d'autres articles exportés des Pays-Bas* Autrichiens.

Si par ces moyens, My Lord, on reussissoit, comme dit l'honorable à l'obtenir l'alliance de l'Autriche, les avantages qui en résulteroient pour nous se présentent d'eux-mêmes en foule. Quelle diversion en notre faveur, si com-

me le fit en 1744, le Prince Charles de Lorraine, l'Empereur ſe portoit ſur le Rhin pour redemander comme ſon patrimoine, le Duché de Lorraine, & l'Alſace comme dépendante de l'Empire; *le Roi de* Pruſſe *n'eſt pas en état de porter ſur le Rhin une armée de 50 mille hommes: l'armée Impériale s'y recruteroit avec facilité, & tous ſes mouvemens ſeroient ſi rapides que dès le* 1er Juin *prochain on la verroit aux portes de* Strasbourg; *il faudroit alors que la* France *portat une armée de 50 mille homme à 50 mille de ſes frontières: qu'elle s'occupat de ſes troupes de terre.* Adieu ſa Marine ſi vantée. Ses Finances épuiſées par le Bureau de la guerre ne ſeroient plus verſées dans la caiſſe du Bureau de la Marine: on ne verroit plus les chariots chargés d'eſpèces prendre la route de Breſt & de Toulon: l'Eſpagne & la Hollande ſe reſſentiroient du même coup: leur marine tomberoit en décadence: nous aurions rempli notre objet! un noble Lord a récemment dit & répété en Parlement le mot célébre: *delenda eſt Carthago*, il faut détruire la marine de France: on a demandé comment on s'y prendroit pour effectuer cette deſtruction; l'honnorable vient de répondre à cette queſtion: formez une alliance

avec l'Empereur, & la marine de la maiſon de Bourbon eſt détruite.

Quel grand homme! quel profond politique que ce Monſieur Wraxall, My Lord! La Nation lui doit une ſuperbe ſtatue; & à ſa mort, il merite bien d'être enterré à Wesminſter avec le grand Chatham & votre grand Seigneurie.

l'Amérique, la France, l'Eſpagne, la Hollande s'étant ouvertement déclarées nos ennemis; les Puiſſances neutres ayant formé une ligue dont l'objet, s'il eut été bien ſuivi, étoit viſiblement de fournir à leur gré des armes & des munitions à nos ennemis déclarés; les têtes foibles qui compoſent notre foible oppoſition, ſe ſont plaintes de ce que nous n'avions pas un ſeul allié à oppoſer cet univers conjuré; bien des gens bien ou mal intentionnés avoient la foibleſſe de les croire & de ſe livrer au découragement, lorſque ſortant des nuages comme un aſtre brillant, M. Wraxall, comme on a dit, a rendu la lumière à cet hémiſphère obſcurci: a montré du bout du doigt dans le lointain un torrent de gloire à venir, qui échappoit à l'infirmité de ma vüe & de la vo-

tre, My Lord; a enfin préfenté à tous nos yeux étonnés un allié plus puiffant à lui feul que le refte de l'univers enfemble, l'Empereur d'Allemagne! pour échauffer encore l'éclat qui l'environne, avec quel déluge de folide éloquence, avec quel favant pinceau n'a-t-il pas diftribué les ombres fur tous les objets politiques qu'il a d'abord paffés en revue dans fon profond difcours?

Tout ce qu'on peut raifonnablement reprocher à M. Wraxall, My Lord, c'eft un peu plus de générofité. Pourquoi ne pas donner annuellement un million à l'Empereur? La conquête ou l'anéantiffement de la France, de l'Efpagne, de la Hollande: l'Amérique à rentrer dans l'allegeance, tous les projets de la Neutralité armée déconcertés; tout cela, My Lord, ne vaut-il pas bien le million annuel? & fi effectivement l'Empereur a confié à l'honnorable M. Nathaniel Wraxall qu'il avoit befoin d'argent, pourquoi ne pas lui en compter deux pour la premiere année?

Si M. Wraxall eft le plus grand, il n'eft pourtant pas le feul fpéculateur dont fe glori-

ſient nos trois Royaumes : & *moi auſſi je ſuis peintre*, oſerai-je lui dire humblement. Voici, My Lord quelques-unes de mes eſquiſſes : Votre Seigneurie, ou M. Wraxall peut en réclamer l'idée.

Si en ouvrant des ports à tous les Princes, qui dans les diverſes parties de l'univers, ſeroient bien aiſes de devenir de grandes Puiſſances maritimes, nous pouvons nous aſſurer leur alliance, pourquoi ſe borner à un ſeul ? Pourquoi ne pas ouvrir, par exemple, une douzaine de ports à l'Empereur du Monomotapa ? Il eſt clair, comme on l'aſſure, que nous pourrions lui confier les clefs de l'Inde ; donnons lui gracieuſement un million, My Lord, il va mettre en campagne 100 mille Negres dont la couleur ſeule jettera la terreur parmi nos ennemis; il s'arrangera des îles de Madagaſcar, de Maurice , de Bourbon, & de quelques autres bagatelles ſemblables ; nous lui enverrons à cet effet Sir Hughes Palliſer avec 30 vaiſſeaux de ligne ſeulement: car il n'a beſoin que de vaisſeaux: ou aura ſoin de mettre à bord grande proviſion de petits miroirs , de coutellerie commune & joujous, ce que l'on peut ſe pro-

curer par contrât : cette affaire arrangée ; pourquoi négligerions nous ensuite l'Empereur d'Etiopie ; on sait qu'il convoite la possession de quelques ports sur la mer rouge : Sir Hughes, chemin faisant, lui en ouvriroit une vingtaine : alors l'Egypte est comprise, & de l'Ethiopie si célébre par des arbres immenses & antiques, nous tirerions tout le bois de construction, dont nous aurions besoin pour quatre marines, comme celle que nous avons à présent & que nous ne manquerions pas de quadrupler ; on sait que le tout arrive commodément per le *Nil ;* nous formerions un dépôt à Alexandrie, & de là nous dominerions enfin sur la Méditerranée.

Eh ! Pourquoi encore, My Lord, ne ferions-nous pas un bel & bon traité d'amitié avec l'Empereur des Tartares ? Donnons lui le port de *Canton :* les Chinois ne souffleront pas : ouvrons-lui en quelques-uns sur les mers du Nord, le plus près possible de la nouvelle *Zemble :* delà, si nous lui donnons un million, il tiendra les Russes en respect.

Restent les Hottentots, qui gémissent depuis

longtems ſous le joug Hollandois: rendons leur la liberté & laiſſons les faire; vous verrez leurs Tirans rapidement chaſſés du Cap-de-bonne-Eſpérance ; & , c'eſt alors, que pour le coup nous pourrons dire nous en ſommes venus à nos fins.

Après l'expérimenté & ſcientifique Sir Joſeph Yorke, & votre profonde & impénétrable Seigneurie , My Lord , perſonne de plus propre que le grand M. Wraxall à faire trembler les nombreux ennemis de l'Angleterre; à allumer une nouvelle guerre partout le monde ; à renverſer enfin tout le ſyſtême de la politique Européenne. Pourquoi votre Seigneurie n'en fait elle pas tout de ſuite un Miniſtre Plénipotentiaire , un Ambaſſadeur extraordinaire ? Pourquoi? pourquoi ? ... je m'arrête : ... je m'arrête... Je reviens à mon ſujet.

Les Turcs, anciens & conſtans alliés de François, ſont des maudits mécréans qu'il faut extirper de deſſus la face de la terre. En conſéquence, (M. Wraxall ne l'a pas penſé) nous devons abandonner au ſucceſſeur des Céſars , à Joſeph l'Empereur , l'héritage des Ottomans.

Cette libéralité, My Lord, servira à punir comme il faut l'ingrate Russie, que Voltaire par complaisance pour Catherine, avoit, il y a déja dix ans, invitée à conquerir l'ancienne Grece, à la délivrer de l'esclavage d'une nation barbare, & à y rétablir la langue & les beaux arts des Praxitele & des Démosthène.

Pour achever d'humilier les Successeurs ou *Successisses* de Pierre-le Grand, le charpantier, le tambour, on ne feroit pas mal d'envoyer des émissaires auprès des hordes ambulantes de la Tartarie. Leur habileté déjà bien connue à soulever dans l'Amérique, & dans les Indes, les Sauvages, ou les barbares contre des Chrétiens, leur viendroit fort à propos, & leur donneroit les plus grandes esperances de succès. Ils pourroient même leur porter des casse-têtes, les iustruire à enlever des chevelures sanglantes & à boire le sang de leurs ennemis. De si grands avantages, un Empire aussi brillant que celui de la Russie, & sur tout l'alliance de nous, Anglois, ne manqueroient pas de flatter le *Kan* des Tartares. Puisque tous les peuples policés semblent être d'accord pour rejetter l'alliance Britannique, celle des Sauvages & des Bar-

bares n'eſt donc point à mépriſer. —— Un grand homme a prédit que les Hordes de la Tartarie renverſeroient l'ouvrage de Pierre I, & ſe placeroient ſur ſon trône, avec autant de facilité qu'elles avoient uſurpé celui des Dinaſties Chinoiſes. (ça pourra arriver ſans miracle) Les Régences d'Afrique également ſuſpectes, ſurtout depuis la derniere affaire de notre Conſul à Tanger ne méritent pas moins d'être châtiées. Nous pourrions à l'aiſe, My Lord, d'après un plan à donner par l'honnorable M. Wraxall, nous emparer de ce nid de pirates... Et, puiſque ſemblable à l'Alexandre de la Suede, M. Nathaniel ne conquier des Royaumes que pour les autres, il ne faut pas oublier de donner ces vaſtes contrées à notre allié fidele & conſtant, le Portugal.

Nous pouſſerons plus loin la généroſité: nous offrirons la Hollande elle-même, & les ſix autres Provinces de l'union Belgique à quelque Prince qui voudra s'aſſocier à l'Empereur en notre faveur, ou à l'Empereur lui-même. Joſeph qui aime tant à voyager ſera encore plus flatté d'une acquiſition, qu'il pourra aiſément viſiter, qui arrondira ſi bien ſes domaines des

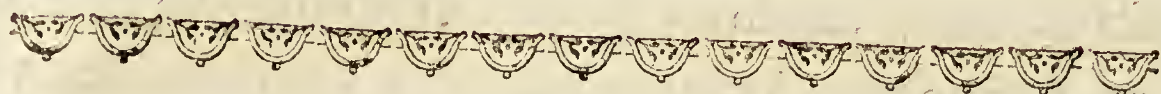
Pays-

Pays-Bas, & lui aſſurera irrévocablement la poſſeſſion des Molucques dont l'honorable M. Nathaniel-William Wraxall la généreuſement gratifié.

L'on pourroit aller plus loin, My Lord : il y a bien d'autres choſes à faire aux quelles V. S. & l'honorable M. Wraxall n'ont jamais ſongé : je vous les détaillerai une autre fois. Le tems me preſſe : ma femme eſt en travail d'enfant : elle va bientôt accoucher. George LE ROI m'a promis d'être Parein, & ſa femme Charlotte Mareine. Je vais tout préparer pour le batême. — Adieu, My Lord, je ſuis & ſerai toute ma vie votre ami, &

Humble Serviteur

THOMAS BOOT.



CINQUIÉME LETTRE

Du Lord STORMONT à THOMAS BOOT.

Je ne pourrai que te tracer ici quelques lignes, cher ami. Je ſuis ſi embarraſſé, ſi affairé, que je ne puis que courir au plus preſſé. Ainſi donc ne te faches pas, ſi je ne te réponds que très ſuccinctement. J'aurois plaiſir à m'entretenir avec toi, mais les affaires d'Etat vont avant tout.

Je ne te croyois pas ſi profond, *Maſter* Thomas: tu voles dans les régions les plus hautes de la politique: tu diſcutes à merveilles les intérêts des Souverains: tu peſes juſte leurs forces, leur puiſſance. Je croirois à t'entendre que tu as dans ta poche la clef de tous les Cabinets. Ah! Que n'ai-je plûtôt connu tes lumières, ta capacité, ton grand génie? il y a dix ans paſſés que je t'euſſe pris pour mon premier Conſeiller d'Ambaſſade. Tu m'euſſes-

été d'un merveilleux fecours, à Paris furtout, où j'ai tant travaillé, tant fué, & où Franklin & Conforts m'ont donné tant de fil à retordre.

Je n'ai pourtant pas à me plaindre, cher Thomas ; grace à mes travaux & à ma follicitude pour l'Etat, auffi à la haute faveur juftement méritée de mon Oncle Mansfield, je fuis devenu l'un des Principaux Miniftres du Roi. Je fers fa Majefté ; je fers la Patrie ; je fais de mon mieux : jamais, j'efpere, l'on n'aura le plus petit reproche à me faire.

Tu m'affimiles, ami Thomas, au fecond Tome de feu Lord Chatham : ah ! que n'en fuis-je le cent & uniéme ! je me croirois bien heureux, deuffai-je, même, à mon âge, porter fes béquilles, & expirer, comme ce grand homme, à la porte de Weftminfter !

Je fuis, comme je te l'ai dit tant de fois, amoureux fou de la patrie. La tête m'en tourne ; oui, la tête m'en tourne. Les rigueurs, les clameurs des aboïeurs de l'Oppofition contre moi & mes dignes Confrères, ne font qu'augmenter ma

vive paſſion pour elle. Son honneur, ſa gloire, ſa proſpérité, ſes droits, ſes intérêts véritables ont toujours été l'unique objet de ma penſée; la voir rétablie dans ſon ancienne ſplendeur, la voir riche & fortunée, le but de tous mes deſirs ; & le bonheur de pouvoir contribuer plus qu'un autre à une révolution ſi néceſſaire, ma ſeule ambition. C'eſt d'après ce principe que mes ennemis doivent juger ma conduite & la ſuivre, cher ami.

Dès qu'il m'a été permis de porter les yeux ſur les rênes du Gouvernement, combien de fois n'ai-je pas intérieurement gémi des déſordres, des déſartres, de la décadence, & même de la ruine totale qui menaçoit l'Etat? Quelle ſecrette indignation n'ai-je pas conçue dans mon ame, en voyant la Grande-Bretagne, notre chère patrie, n'a guère ſi fortunée, ſi glorieuſe, ſi floriſſante, tombée dans l'humiliation & l'opprobre, devenue l'objet de la haine & du reſſentiment de l'univers entier? Mon ſein, cher ami, étoit devenu la proye de mille petits ſerpents qui s'entre-diſputoient l'avantage de le déchirer.

Je me ſuis toujours bien promis de chercher quelque moyen d'opérer ſon heureuſe délivrance, & de faire retomber ſur ſes perſécuteurs, ſur nos ennemis & nos rivaux, tous les maux dont ils étoient cauſe. Mille fois j'ai fatigué le Ciel par des vœux importuns, afin d'en obtenir le bonheur d'être choiſi pour le libérateur de notre patrie, & pour l'inſtrument de ſes vengeances.

Voilà, cher ami, quelle a été mon ambition, noble comme moi dans ſes principes, vaſte dans ſes projets, féconde en reſſources, ardente à ſaiſir tous les moyens qui devoient m'approcher du trône, au pied du quel je ſuis maintenant aſſis.

Si mon heureuſe étoile, ami Boot, m'eut élevé, il y a un luſtre, au poſte que j'occupe; ah! comme tu dis fort bien, que j'euſſe bien autrement mêné les affaires! J'euſſe fait ramper la Hollande à mes pieds: j'euſſe humillié la France: abaiſſé, atterré l'Eſpagne: fait demander pardon à l'Amérique: tenu en reſpect dans leurs glaces les Puiſſances du Nord: tout l'univers eut tremblé... Tu vois encore com-

me les choſes à trois quarts déſeſpérées, lors de mon apparition au Conſeil, je les ai rétablies au point de pouvoir eſpérer ſur nos ENNEMIS & nos RIVAUX le plus glorieux tryomphe. Ce n'eſt encore rien: laiſſe faire, l'ami, & tu verras beau jeu.

Voici comme je penſe : je connois la France ſur le bout des doigts; ainſi je raiſonne : ainſi ai-je toujours raiſonné avec un grand politique de mes amis: (*) —— „ Cette Puiſſance s'eſt miſe par un traité inconſidéré dans les fers du Congrès. L'Europe qui a toujours les yeux fixés ſur ſon audace & ſon ambition, a vu du premier coup d'œil un grand deſſein, & nulles démarches concertées ; a vu dans ſes arſenaux & dans ſes ports des préparatifs immenſes, & nulle exécution ; a vu des flottes menaçantes, & cet appareil rendu preſque inutile; la témérité & la valeur dans les particuliers, la moleſſe & l'irréſolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté, la force & le pouvoir impoſant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre, la lenteur & la foibleſſe qui tiennent aux caractères & aux vues.

(*) C'eſt le célébre Abbé Raynal.

C'eſt par cette contradiction frappante entre les projets & les démarches des François, entre les moyens & l'eſprit qui les employe, que le génie Anglois, un moment étonné a repris ſa vigueur; & juſqu'à préſent, c'eſt, comme a dit mon ami, un problême à réſoudre pour l'Europe, ſi la France, en ſe déclarant pour les Rébelles de l'Amérique, n'a pas ellemême relevé les forces Britanniques.

Ah! ami Boot, que j'aî admirablement bien ſaiſi, pendant mon ſéjour à Paris, l'eſprit des *French dog:* que j'ai dans une bien fine balance peſé leur puiſſance & leurs reſſources! Je n'ai jamais déſeſpéré de ma vie que nous ne puiſſions les battre à platte couture, & les réduire avec le tems à nous demander la paix à mains jointes.

J'ai finement détaché Cumberland à la Cour du Pardo pour lui tâter le pous: j'ai vu ſon aveuglement, ſes incertitutes, ſes lenteurs; & je ſuis preſque ſur de ſon infidelité vis-à-vis de la Cour de Verſailles: je ſais de bonne part qu'elle n'eſt pas à ſe repentir d'avoir épouſé ſa querelle, & par conſéquent celle des Américains.

Pour la Hollande contre qui j'ai fait hautement une levée de bouclier: tu vois, l'ami, ſon indolence, ſa foibleſſe, ſa nullité. Les Hollandois ſont nos amis, depuis un ſiécle ; ils ſavent que nous tenons dans nos coffres leurs tréſors ; que d'un coup de griffe nous pouvons les reduire ſur la paille, je parle des hauts & Puiſſans Seigneurs de la République qui tiennent dans leurs mains le timon de l'Etat. Nous avons pour intimes le Prince Stadhouder, le Duc de Wolfenbuttel: tous deux nous ont juré fidélité juſqu'à la mort. Nous tomberons à *corps perdu* ſur les Hollandois : ils feront ſemblant de ſe revenger, mais ils ſe laiſſeront prendre comme des ſouris dans la trappe. Nous chargerons nos Canons avec des morceaux de verre, de bouteille & de porcelaine, & ils tireront ſur nous avec de la poudre blanche. C'eſt un accord fait, mon ami : tu as vu, avant la déclaration des hoſtilités, l'Amiral Hollandois Byland rendre les armes au Commodore Fielding, au premier coup de piſtolet tiré : tu as vu un autre Byland, parent du premier, baiſſer humblement pavillon à St. Euſtache, à la première réquiſition de l'Amiral Rodney ; il en ira toujours de même, ſois-en

ſur, ami Thomas. Nous avons plus d'amis dans la République que les *French-Dog* n'en pourront jamais avoir.

Quand au ſot Syſtême de Neutralité-Armée formé par la politique hyperboréenne, c'eſt un rève actuellement diſſipé. Je ſavois bien que je parviendrois à enchaîner de chaines d'or le Cabinet Moscovite, ſoufflé d'abord, comme tu dis fort bien, ami Boot, par les *Louis* de Verſailles. La Czarine a voulu ſe donner un ton. Elle avoit contre nous un peu d'humeur. Mon prédéceſſeur Suffolck l'avoit un peu fâchée : je lui ai fait entendre raiſon ; je l'ai racommodée avec nous. Elle a vu de ſes yeux que de tous les frais énormes que devoient néceſſairement occaſionner les armemens de ſon plan, elle n'en retireroit au plus qu'un écaille. Elle à dit: *j'ai fait une fauſſe combinaiſon*, & elle s'eſt tüe. Si elle eut pouſſé plus loin, je lui euſſe bellement fait mordre les pouces, ainſi qu'à ſes autres Confédérés, Ami Boot.

Nous avons à cette heure un Allié puiſſant. Marie-Thérèſe a bien fait de mourir. Son

fils Joseph eſt tout à nous. C'eſt un jeune homme plein de feu ; qui ne reſpire que pour la gloire, qui couve dans ſon cœur un reſſentiment mortel contre la France. Je le connois de longue main : il eſt capable de grandes choſes : il eſt actif, entreprenant ; & c'eſt ce qu'il nous faut. J'ai conſeillé au Roi de lui envoyer ſon frère ainé le Duc de Gloceſter pour le complimenter aux Pays-Bas, & l'inviter à faire un tour chez nous. Il l'a promis. Pendant ſon ſéjour nous traiterons de grandes affaires, & je te donne ma parole, ami Boot, que je ferai ſi bien que nous conclurerons enſemble une alliance indiſſoluble. Il y a un million *Sterling* tout prêt pour lui pour une paire de gants. Nous ne laiſſerons pas l'Empereur s'en retourner à Vienne, les poches vuides, je t'en aſſure. Nous avons tout l'intéret poſſible de le bien ſoigner ; car, ſans lui, nous pourrions nous dire ſeuls contre tous dans le monde. Ce n'eſt pas que, ſeuls, nous ne puiſſions faire face à l'univers entier ; mais un ami n'eſt jamais de trop dans la vie. L'an prochain, je te proteſte, on verra beau jeu. L'Amérique réduite ; l'Eſpagne aux abois ; la Hollande à feu & à ſang ; la France à nos pieds ; la

Grande-Bretagne tryomphante & glorieuſe ; voila, ami Boot, ce que j'eſpère, ce que j'attends, ce que je crois.

Adieu, Thomas; je n'ai pas fermé l'œil depuis trois jours: il y en a huit que je n'ai pas couché avec My Ladi. Elle tempête fort contre la guerre, contre les Américains, contre les François, contre tout le monde. Adieu, Boot, adieu, une autre fois je t'entretiendrai plus au long.

SIXIÉME LETTRE

De THOMAS BOOT au Lord SANDWICH.

Je ne puis, en commençant cette Lettre, que vous féliciter, My Lord; que féliciter la Grande-Bretagne ſur la bonne contenance, qu'à l'aide de votre politique conſommée, de vos travaux aſſidus, nous faiſons vis-à-vis de toutes les Puiſſances du monde. Tous contre nous, ſeuls contre tous, nous tenons hardiment tête à l'univers entier. Graces immortelles ſoient rendues à votre Seigneurie, My Lord! entraînés, plongés dans une guerre malheureuſe; l'Empire Britannique injuſtement, perfidement provoqué, attaqué, aſſaſſiné par des ennemis cruels & atroces, une ligue ſe préſentant ſous l'aſpect le plus formidable, pour arracher de nos mains le ſceptre des mers; tous les maux de la boëte à Pandore prêts à fondre ſur nous, conjurés, diſſipés par la ſageſſe de

votre Seigneurie, ah! My Lord, quelle louange! quelle gloire pour vous! Anglois, faites entendre vos voix, redoublez vos ſons juſqu'à ce que l'écho ait pouſſé juſqu'aux nues le nom du grand, de l'immortel Sandwich! Vils reptiles, qui diſtillez ſur ſa perſonne le venin de l'aſpic, rentrez dans le néant tout à l'heure!

Dans l'inſtant de la plus forte criſe; dans un moment où tous les reſſorts de l'Etat ſont forcés; où tous les muſcles du corps politique éprouvent à la fois une tenſion violente, ſont en quelque manière ſortis de leur place; contribuer encore à la défenſe, à la ſplendeur même de la patrie; quelle ſcience, quel genie & quel art ne faut-il pas avoir pour cela! perſonne de juſte & de raiſonnable parmi tous les graves & ſenſés perſonnages Anglois, ne vous en conteſte le mérite, My Lord. Depuis ſept ans, vous tenez captifs dans vos ſerres les rebelles Inſurgens de l'Amérique; depuis quatre, vous enchainez la France; depuis trois, vous battez l'Eſpagne; vous avez réduit en poudre la ligue du Nord; vous avez fait mettre culotte bas au Lion Belgique;

vous lui avez bellement peigné sa crinière; .. à cette heure, vous faites trembler tout le monde. . . . Quel miraculeux miracle, My Lord! . . . On appelloit le fameux Duc de Choiseul, d'après un bon mot de la Czarine regnante, le *souffleur des Cabinets*, *le cocher de l'Europe*, *le boute-feu de l'univers*. . . Ah! puisse aller à tous les Diables, My Lord, ce cruel ennemi de l'Angleterre, auteur de tous nos maux! Et votre Seigneurie puisse-t-elle éprouver, à présent & toujours, toutes les bénédictions du Ciel pour son zéle & ses talens à défendre les intérêts & à conserver l'honneur de l'Empire contre ses forcenés ennemis! Vous méritez bien autrement que ce Dog, My Lord, un bon tribut d'éloges.

C'est ce *rogue*, oui ce *rogue* de Choiseul, My Lord, c'est lui qui est la première cause de la malheureuse révolution de l'Amérique, de la guerre funeste qui nous afflige, de toutes les calamités grandes qui nous poignent. Vous ne savez peut-être pas comment cet infernal génie s'y est pris pour nous porter des coups; je vais vous le dire: un peu de patience, My Lord. Je l'ai connu au parfait: je

lui ai fait des ſouliers, des eſcarpins & des mules à Paris. C'eſt un bien vilain Monſieur, mais farçi d'eſprit & de malice.

Que je vous raconte en raccouçi ſon histoire: elle pourra diſtraire, égayer votre Seigneurie, lorſqu'elle reçoit de mauvaiſes nouvelles dans ces Bureaux; la voici.

Pour commençer, faut vous dire, My Lord, que ce Choiſeul étoit un pauvre *Gentleman*, mais de bonne maiſon, alliée, dit-on, à la famille Lorraine. Une de ſes proches parentes (*) encore vivante a été pendant 40 ans maîtreſſe du feu Prince Charles à Bruxelles. Brillant de jeuneſſe & de ſanté, orné des graces du langage & de l'eſprit, mais repouſſant par ſa dégoutante figure, ce *rogue* ſembloit s'exercer déja dans les cercles à l'art d'intriguer qu'il a poſſédé depuis ſi éminemment, & développé ſi bien dans les objets les plus importans de la politique. Il appliquoit cet art, non ſeulement aux circonſtances délicates où il falloit commencer par l'aſtuce & la ruſe

(*) Madame de Choiſeul-Meuſe.

une féduction amoureufe, à la quelle ne prêtoit pas fon exterieur rébutant, mais, comme par un preffentiment fecret, fe fentant né pour travailler plus en grand, il s'en faifoit une occupation devenue bientôt un jeu pour lui.

Un jour, My Lord, il parla de brouiller douze femmes entr'elles & il reuffit. On voulut diminuer fa gloire: on trouva que la chofe n'étoit pas difficile, & croyant lui propofer une Négotiation impoffible, on lui dit que le chef-d'œuvre du genie feroit de les raccommoder. Il accepta le défi & gagna de même (*).

C'eft ce même *rogue*, My Lord, qui parvenu depuis au Miniftère par le crédit de la Marquife de Pompadour, & trouvant la France plongée dans une guerre malheureufe dont elle ne pouvoit fe tirer par la force des armes, tâcha d'oppofer le génie de la politique au

(*) Voyez le défunt *Cours de politique* à l'ufage des Dames Allemandes & autres, par l'Abbé Jacobi, Chanoine de Duffeldorf.

au génie de la victoire alienée, & par son pacte de famille fit partager adroitement à l'Espagne & les pertes de son Souverain & une honte qui, autrement, auroit réjailli toute entière sur elle. Mais ce coup d'adresse n'eut été rien, si dès lors méditant une vengeance lente & combinée, il n'eut aussi préparé les moyens de l'exécuter. C'est dans cet esprit que cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels, tandis que sa patrie réparoit dans une paix profonde ses forces épuisées, il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes; il excitoit les tracasseries entre les Colonies & l'Empire; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un Ennemi formidable dans la personne de Hider-Ali-Kan; & du même coup d'œil embrassant tout le Nord, il attachoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance; il enchaînoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette union; il amusoit l'Impératrice de Russie, occupée à calmer un Royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement; il allumoit la guerre entr'elle & le Grand-Seigneur, persuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre, placée dans l'alternative cruelle de perdre son commerce du

Levant ou celui avec la Ruſſie. Enfin, My Lord, étant parvenu par une chaîne de combinaiſons éloignées à voir cette Puiſſance rivale ſe dégarnir de la meilleure partie de ſa marine pour ſécourir ſon alliée, il alloit de concert avec l'Eſpagne, faire éclater leurs communs projets de reſſentiment, lorſqu'une femme (*), plus adroite que lui, le renverſa avec ſes deſſeins.

A la culbute que cette *Whore* fit faire à ce *Rogue*, My Lord, le ſyſtême des Cours changea prodigieuſement. Ce n'étoit plus le Conſeil de Verſailles qui gouvernoit le Conſeil de Madrid ; c'étoit celui-ci qui vouloit acquerir de l'aſcendant ſur le premier. L'Eſpagne impatiente de combattre & de ſe refaire de ſes pertes, ſe plaignoit de l'eſprit de paix qui dirigeoit le dernier Miniſtre des affaires étrangères ſous le feu Roi (†), & qui ſemble être le même ſous le regne actuel.

Au reſte, l'impulſion donnée par le Duc de Choiſeul à toute l'Europe étoit ſi forte, que l'ébranlement en ſubſiſte encore. Il eſt vrai

(*) Madame Du Barri.
(†) Le Duc d'Aiguillon.

que ſes intentions & ſes vues vaſtes n'ont pas été remplies; il en a réſulté des effets bien oppoſés à ſa politique: les troubles de la Pologne en ont occaſionné le démembrement; la guerre déclarée par les Turcs à la Ruſſie, n'a fait qu'accroître la gloire & la puiſſance de cette derniere: les efforts pour nous chaſſer de l'Inde ont tourné à notre avantage & nous y ont plus ſolidement affermis; & graces à vos profondes vues, à vos brillans talens, à votre prévoyance, à votre activité étonnantes, il n'eſt pas à douter, My Lord, que votre Seigneurie ne faſſe rentrer ſous le ſceptre d'Albion l'ingrate Amérique, ne porte le fer & la flamme chez nos ennemis, ne faſſe gronder ſur leurs têtes le tonnerre, & ne les écraſe de ſa foudre.

Pardonnez cette diſgreſſion au rapport de ce *rogue* de Choiſeul, My Lord, je l'ai crue néceſſaire pour faire briller davantage au grand jour la ſageſſe de vos projets, & diſſiper cette nuée ténébreuſe de corbeaux qui croaſſent ſans ceſſe au tour de vous, & dont l'unique objet eſt d'obſcurcir la gloire de votre Seigneurie. Oh! que vous paroiſſez grand à mes yeux, My Lord! quel courage! quelle intrépidité!

quelle audace, j'admire, moi, en votre personne ! Inférieurs en instrumens de guerre, & être superieurs à nos ennemis; provoqués, assaillis, pour ainsi dire, par toutes les Puissances de la terre, & faire face à tout l'univers; quelle belle chose ! Que vos actions étonnent grandement nos petites ames ! Ah ! si vos confrères Stormont, North, Germaine, avoient la même trempe d'ame de votre Seigneurie, My Lord; s'ils avoient votre capacité, vos lumières; oh ! qu'il y a longtems que nous eussions vomi la terreur, foudroyé les rivages des deux mondes ! mais, grand My Lord ! vous étes le seul tenant du conseil du Roi qui voyez clair; qui ayez des yeux & de la tête.

Si vos Confrères eussent eu le sens commun; s'ils eussent eu seulement quelques petits grains du génie de votre Seigneurie, ils eussent compris, comme l'a dit un certain French Abbot (*), que le même délire qui les entrainoit, malgré votre sage conseil à l'attaque des Colonies révoltées, les réduisoit à la nécessité de déclarer à l'instant la guerre à la France.

(*) L'Abbé Raynal.

Alors regnoit dans le Conseil de Versailles la pusillanimité qu'inspire toujours un nouveau règne; alors ses finances étoient dans la confusion, où les avoient plongées vingt ans de folie. Alors le délabrement de sa marine remplissoit d'inquiètude toute la France. Elle nous eut passé, sans bouche ouvrir, bien des croquignoles que nous eussions pu lui donner à notre aise. La France n'eut osé se revenger. Nous-eut-elle déclaré la guerre? point du tout.

A la tête de son Cabinet étoit, comme est aujourd'hui, un vieillard (†) presque octogénaire, nullement inquiet, remuant, ni ambitieux; homme aimable, & véritable Epicurien, ne cherchant qu'à jouir; surement, ce n'eut pas été lui qui eut soufflé le feu de la discorde. Il avoit beaucoup d'égards, comme toujours, aux avis de sa femme, & celle-ci étoit dirigée, comme elle l'est encore, par un certain Abbé de Veri. Or, My Lord, pensez-vous qu'un sage, une femme & un Abbé soient fort redoutables pour nous?

(†) Le Comte de Maurepas.

Le Comte de Vergennes étoit trop bon politique quoiqu'il ait fouvent donné à gauche, pour ne pas adopter le fyftême du vieux mentor du Roi. Il eut confeillé à négocier & non à batailler. S'il eut été fage, comme on le prétend, il fe fut attaché à tirer le meilleur parti poffible de notre défunion, en traitant alternativement avec nous & avec les Rebelles, ou même à la fois ; mais il n'eut pas opiné pour une rupture qu'il n'eut été bien fur que nous étions hors d'état de réfifter, ou dans l'impoffibilité d'une réconciliation, & avant qu'il eut vu cela, les Américains fe feroient infailliblement foumis.

L'homme le plus à redouter pour nous dans le Confeil du Roi, étoit peut-être le Comte de St. Germain, s'il eut été plus jeune & plus ancré dans la confiance du Monarque; mais il commençoit à s'attirer de facheufes affaires fur les bras par le bouleverfement progreffif qu'il faifoit dans le militaire. Il étoit lui-même dans la néceffité de defirer la continuation de la paix au dehors, afin de pouvoir tenir tête aux ennemis qu'il fe faifoit, & appaifer les troubles du dedans, afin d'avoir le tems non

ſeulement d'exécuter ſon plan à loiſir, mais de le maintenir & de le conſolider. Comptez, My Lord, qu'on ne lui eut pas donné carte blanche, que même on ne lui auroit pas laiſſé entamer ſes opérations, ſi l'on eut eu quelques projets hoſtiles.

M. De Sartine étoit dans le même cas. Il rouloit de grands deſſeins dans ſa tête; tranchant du petit Colbert, il vouloit refondre la marine, ou plûtôt la créer à ſa guiſe ſur un nouveau plan. Comme il étoit tout neuf dans le miniſtère dont il étoit chargé, il étoit trop adroit pour vouloir ſe commettre dans des opérations de guerre, où la moindre faute lui eut coûté fort cher, eut trahi ſon ineptie, fait jetter les hauts cris contre lui, & eut obligé le Roi de le renvoyer. Cet homme étoit trop timide pour ſe haſarder à nous provoquer.

Vous ne penſez pas non plus, My Lord, que M. Turgot opinat dans le Conſeil pour nous attaquer. Outre que c'étoit une eſpèce de Quaker, ennemi de toute effuſion de ſang, regardant la guerre comme un état contre na-

ture, c'eſt que dépoſitaire & diſpenſateur du fiſc public, de ce nerf de toutes les opérations militaires, il ſentoit mieux que perſonne la difficulté & peut-être l'impoſſibilité, de ſubvenir à des dépenſes extraordinaires, comme celles qu'eut entrainées une rupture avec nous. D'ailleurs, occupé lui-même à réaliſer les ſpéculations du bien public dont il avoit la tête remplie, à combiner les reviremens, les bouleverſemens qu'il vouloit tenter dans les finances, il en eut été abſolument détourné, & ne ſe fut plus occupé, au contraire, qu'à preſſurer la nation pour ſubvenir à des beſoins urgens, prêts à renaître ſans ceſſe & toujours plus preſſés & plus forts.

Reſtoient dans le Conſeil, le ſurnumeraire Miniſtre d'Etat Bertin, & le valeureux Maréchal de Soubiſe. Quand même ces deux Miniſtres de la vieille Cour n'euſſent pas contracté l'apathie & l'indolence; le premier d'un caractère doux & tranquille, chargé de détails qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que dans la tranquillité d'une paix profonde; il devoit la deſirer, & prêcher pour la paix. Le ſecond avoit trop bien appris à ſes dépens à Rosbach

qu'il n'étoit pas propre à la guerre, pour ſouhaiter qu'elle renaquit.

Reſtoit enfin l'Ambaſſadeur d'Eſpagne (*), plein d'un génie bouillant, ne reſpirant que la vengeance & la guerre. Sans doute ſes inſinuations auroient pu faire beaucoup d'effet, ſuivant l'influence de la Cour de Madrid ſur celle de Verſailles; mais cette influence étoit heureuſement bien diminuée, ou preſque nulle, depuis l'expulſion du Duc de Choiſeul. On ſait qu'on a remué dans le tems ciel & terre pour ramener ce redoutable ennemi de la Grande-Bretagne; mais on a ſçu auſſi que c'étoit le ſeul point ſur le quel Louis XVI. s'eſt montré inflexible; qu'il ne peut ſans indignation entendre prononcer le nom d'un homme contre le quel on lui a donné les inſinuations les plus ſiniſtres (†).

Peut-on réſiſter, My Lord, à cette foule

(*) Le Comte d'Aranda.

(†) On prétend que le feu Duc de la Vauguyon a dit à ſon Royal éleve, que le Duc de Choiſeul étoit l'auteur de la mort du feu Dauphin.

de probabilités pour la continuation de la paix, tirées du caractère des perſonnages intéreſſés à la choſe, ou ayant voix pour en décider ? Ajoutons quelque choſe de plus ; c'eſt que parmi tous les Princes de la Cour de Verſailles, on ne voyoit que le Comte d'Artois qui la deſiroit, excité par ce tempérament de feu qui le dévore. *Monſieur*, pour qui le Roi a une ſorte de vénération, eſt d'un flegme & d'un bon ſens trop oppoſé à l'impétuoſité des guerriers. Le Duc d'Orléans étoit dans la dévotion, & tout occuppé de ſa Marquiſe de Monteſſon; le Prince de Conti ſe mouroit; le Comte de la Marche avoit paſſé l'âge de ſe diſtinguer dans les champs de Mars; il n'a rien fait de brave de ſa vie; tous ſes exploits ſont des exploits de C. le Prince de Condé, ainſi que ſon fils, le Duc de Bourbon, étoient ſans conſiſtance: il n'y avoit que le Duc de Chartres qui ſembloit vouloir ſuivre le metier des armes ; encore falloit-il plûtôt attribuer ſes petites campagnes de mer, à ſon deſir de voyager, à ſon inquiétude naturelle, qui ne lui permet pas de reſter en place, à l'eſpoir de ſuccéder à ſon bênet de beau père, le Duc de Penthièvre, plus qu'à un goût d'héroïſ-

me véritable, à un amour invincible de la gloire.

Enfin, My Lord, pour faire la guerre, il ne ſuffit pas, comme vous ſavez, qu'un Roi ou ſes Miniſtres en ayent le deſir; il faut y joindre les facultés, s'y préparer d'avance, avoir des munitions, des ſoldats, de l'argent ſur tout, & la France n'avoit rien de tout cela dans le tems. Votre Seigneurie ſait quel étoit le mauvais état de ſes finances, qui, loin de s'améliorer, ne faiſoit qu'empirer réellement, tandis qu'on ſe perdoit en vaines théories, en réformes imaginaires. Les troupes étoient preſque en auſſi mauvais ordre. On comptoit tout au plus 100 mille hommes effectifs, à cauſe des déſertions innombrables commencées ſous le Duc de Choiſeul, & continuées depuis à raiſon des changemens continuels d'exercice fatiguant, & dégoûtant le ſoldat. L'artillerie étoit dans le plus mauvais état, depuis la diviſion ſurvenue dans ce corps à raiſon des deux ſyſtêmes qui le partageoient & des réformes qu'avoit occaſionnées le nouveau ſyſtême, avidemment & aveuglement adopté ſuivant le génie François. Les variations du Miniſtre à l'égard des vivres &

approviſionnemens concernant les troupes, avoient mis cette partie en ſouffrance & empêché de prendre des précautions que la prévoyance exige & exigeoient mieux encore, en cas de mouvemens extraordinaires.

La marine, département le plus eſſentiel, puiſque cette guerre eſt ſurtout une guerre maritime, n'étoit pas dans un meilleur état. En 1771 il y avoit dans les ports 64 vaiſſeaux de ligne aſſez bien conditionnés. En 1776. ils étoient preſque tous pourris (*), ou avoient beſoin d'être refondus, ou d'un radoub conſidérable: les magaſins étoient ſans fourniture, les arſenaux ſans munitions: on commençoit ſeulement à s'en occuper. Il y avoit ordre à Breſt & à l'Orient d'armer des batimens pour aller chercher dans le Nord des mâts, des chanvres, du goudron: M. de Sartine ſollicitoit vivement des fonds pour ces fournitures extraordinaires.

Jugez, My Lord, s'il y avoit là de quoi nous

(*) Il y a dans la rade de Breſt de vers qui piquent les vaiſſeaux & les minent ſourdement, ſans qu'on puiſſe y remédier autrement qu'en les faiſant naviguer.

faire trembler beaucoup alors, & ſi un certain Lord n'avoit pas raiſon d'avancer dans le Parlement qu'on n'avoit rien à redouter de la France, d'après ce qu'il avoit remarqué du génie d'inquiétude, d'inſtabilité, de puſillanimité, qui ſe caractériſoit même dans les efforts qu'elle faiſoit.

Indépendamment de ces faits, quels adverſaires euſſions-nous eu à combattre en cas de rupture, My Lord ? de pauvres ſires, vraiment. Votre Seigneurie en jugera par l'échantillon que je lui tranſmets.

A le tête, de la marine de France ſe trouvoient deux Vice-Amiraux, le Maréchal de Conflans & le Comte d'Aché. Le premier, perſonnage vain, emporté, foible, capricieux, ſe laiſſoit conduire par de jeunes cerveaux. Le ſecond avoit beaucoup d'acquit, de courage, d'ambition, mais n'étoit pas heureux. Tous deux nous avoient été encore plus utiles que l'Amiral Bing ne l'avoit été à la France. Au premier, nous devions la perte entière de la marine Françoiſe, & au ſecond nos prodigieux ſuccès dans l'Inde, la proſpérité de

nos établissemens, la destruction de ceux de nos ennemis.

Qui comptoit-on après eux, My Lord? le Comte d'Estaing; homme d'un grand nom à la vérité, mais entaché de ce péché originel que rien ne peut effacer, parce qu'il est *intrus*. Odieux à tous les marins pour avoir passé sur le corps à nombre d'Officiers de distinction, & les avoir reculés de leurs rang.

Qui comptoit-on après lui? un M. de Beaufremont, Prince de Listenois, personnage qui n'a jamais étudié son métier, d'une ignorance crasse. Il commandoit une division dans l'escadre de M. de Conflans, & prenant pour signal de chasse celui de ralliement, il se mit à fuir à pleines voiles, jusqu'à ce qu'il eût atteint la rade de l'île d'Aix.

Qui comptoit-on encore? un Comte d'Aubigny, homme sans tête; un Comte de Roquefeuil homme sans principes de l'art, sans expérience; un Marquis de St. Aignan, pauvre homme, n'ayant que son nom pour lui;

un Comte de Coufage-la-Rochefoucauld, de même ; un Prince de Montbazon, franc étourdi, fort libertin, en un mot, comme on a dit, grand Seigneur dans toute la force du terme, en ayant les travers & les vices ; un Vicomte de Morogues, appellé dans les ports par dérifion le Vicomte de Morgue, bon artilleur, mais encore plus grand intriguant : c'étoit un des Confeillers de Boyne (*) ; il étoit de fes parties fines, & lui faifoit faire tout ce qu'il vouloit, c'eft-à-dire, bien des fottifes ; du refte ayant été peu à la mer ; ne s'y étant nullement fignalé ; n'ayant par devers lui aucune action, aucune campagne mémorable ou connüe.

En voici un autre, My Lord, qui n'a pas inventé la poudre, mais qui prouve que dans le métier de la guerre, le cœur eft la partie effentielle ; qu'il peut fuppléer à la tête. Si tous fes camarades avoient comme lui payé de leurs perfonnes dans la derniere guerre, nous n'euffions pas eu tant de vaiffeaux aux François & tant d'autres chofes vraifembla-

(*) Miniftre de la marine avant M. de Sartine.

blement. Il a perdu un bras dans un commandement (*). Ceſt M. de Maurville.

Voilà, My Lord, tous les Lieutenants-Généraux qui, à les apprécier à leur juſte valeur, ſe réduiſoient à un, digne à tous points de remplir les fonctions d'un grade auſſi ſupérieur. Mais M. de Sartine en a fait de ſa façon, & on a pu juger de ſon choix.

Les François étoient-ils mieux en Chefs d'Eſcadre, My Lord? Vous l'allez voir. Le premier qui ſe préſente ſur la ligne, c'eſt le Bailly

(*) Relation du combat de *l'Aquilon*, du 20 Mai 1756... grand courage de M. de Maurville, qui, le Chirurgien voulant lui couper le bras, s'écroit: *il eſt inutile; coupez ce qui reſte, mettez l'appareil & qu'on me monte ſur le gaillard.* . . . Il ne pût monter, mais il s'écria de nouveau: *Courage, grand feu! je déſens d'amener.* . . . Il ajoutoit qu'*avec de l'intrépidité on vaincroit.* . . . On ne connoiſſoit plus de ſabords à *l'Aquilon*. . . . Notre Commandant Anglois avoit fini par envoyer ces cuillers & fourchettes, faute de munitions. . . . *L'Aquilon* avoit tiré 1, 100 & plus de boulets de 12. . . . On prétend qu'on n'a jamais vu de vaiſſeau dans l'état où étoit le notre, My Lord. On doutoit qu'il pût gagner nos côtes.

Bailly de Raimond d'Eaux, excellent Officier en tems de paix. Vient ensuite le Comte d'Orvilliers, dévot & point hypocrite, conséquemment faisant bien son métier qu'il a toujours mis au rang de ses devoirs ; borné du reste, & sans aucune action d'éclat qui annonce des talens supérieurs. Suit le Comte Du Chaffault, Officier de distinction, très expérimenté, prudent, réfléchi, bien capable de défendre l'honneur de son pavillon. Vient M. Mercier, bon à accoupler au Bailly de Raimond d'Eaux ; le Comte de Breugnon, de piètre mine, peu imposant dans le commandement, ayant beaucoup servi dans la dernière guerre & même depuis, mais sans que cela veüille dire grand chose ; de la Touche, un homme au quel nous devons des actions de graces, My Lord. Oui, ce personnage figure dans les tableaux de notre Wauxhall. C'est à lui que nous sommes redevables de la conquête de la Martinique.

Le Sieur Dabon, un des meilleurs marins du département de Toulon, peu fertile en habiles gens. —— Chevalier Fouquet, Vicomte de Roquefeuil, ces deux gens n'ont encore point

figuré en chef. — La Jonquière Taffanel, grand pacotilleur, comme presque tous les Officiers du départemnt de Rochefort. — Voutron, *idem*. — De Broves, parvenu là par rang d'ancienneté, n'a jamais fait parler de lui, n'a jamais commandé. On ignore absolument son mérite.

Ainsi, My Lord, votre Seigneurie voit que tous les chefs d'escadre François, du tems dont je vous parle, se réduisoient à 1 M. Du Chaffault, mais qui ne vaut pas le plus mince de nos Lieutenans-Généraux.

Au nombre de ceux qui prétendoient à l'honneur de la cornette, on comptoit M. de Guichen, le rival de notre Rodney, My Lord; la Touche-Treville, annoncant beaucoup de choses, & en ayant fait peu de bien; — le Chevalier du Dresney-des-Roches, l'homme le plus fin, c'est-à-dire, le plus fourbe de la marine. Il a été Gouverneur de l'île de France, & ne s'y est fait connoître que par des tracasseries & des querelles, dont l'astuce & la faveur l'ont tiré, sans qu'il soit justifié véritablement aux yeux des honnêtes

gens; — le Chevalier de Fabry s'étoit emparé du Miniſtre, avoit de grandes prétentions, mais n'a pas été loin, par ce qu'il n'a aucun mérite perſonnel; — le Vicomte de Rochechouart, n'ayant guère qu'un beau nom pour lui (*); — Le Chevalier de Ternay eſt l'Officier qui s'eſt ſignalé le dernier dans la guerre de 1757, & a conſervé l'honneur du pavillon, lorſque tout étoit perdu.

Entre la foule des autres qui n'étoient pas ſi près d'être Officiers-Généraux, on remarquoit, My Lord, un Riouffe, ſorti du port, parvenu, par ſon mérite. On diſoit qu'il n'iroit pas loin, & ſes talens mêmes étoient circonſcrits dans des miſſions particulières. — On remarquoit encore un Comte de Graſſe, qui a beaucoup ſervi, plus pour exiſter que pour acquérir de la gloire; bon ſubalterne, parcequ'il eſt ſouple; incapable de commander, parcequ'il eſt inſolent & n'a point de tê-

(*) C'eſt un homme vain, parcequ'il s'occupe trop de ce qu'il eſt; exceſſivement froid & timide. Son malheur eſt d'avoir été élevé dans le fond de la Gaſcogne, de n'avoir pas connu de bonne heure le monde & la Cour, & d'avoir pris l'un & l'autre à rebours.

te. Le nom de cet homme eſt connu de tout tems de la marine, mais ſur les liſtes ſeulement. Aucun de ſes ancêtres ne s'y eſt ſignalé par des faits mémorables dignes de paſſer à la poſtérité. L'amour de l'argent lui a fait épouſer la fille d'un premier Commis & faire une méſalliance, plus rare en ſa Province que dans les autres.

On remarquoit de plus, My Lord, un Hector, plus digne de deſcendre du *valet* de *Carreau* que du héros de Troye; Chevalier de Monteil qui a beaucoup commandé, mais qui a fait des ſottiſes; —— Bougainville, fils d'un Notaire; pourvu d'un grand fond d'audace & d'impudence, grand voyageur, grand menteur conſéquemment, étourdi, ſans principes, dévoré d'ambition, *intrus*, ayant fait beaucoup de métiers, ne répugnant à aucun moyen de parvenir; —— Bigot, mal vu, comme frère de l'Intendant du Canada, déshonoré; n'ayant pas d'ailleurs un de ces mérites tranſcendans qui effacent toutes les tâches; —— Marquis de Vaudreuil, d'un nom reſpecté dans la marine, fait pour parvenir à tout, mais n'ayant aucune des grandes actions pas devers

lui ; Tronjoly, celui-là, My Lord, Officier de mérite, eſt plein d'ardeur, d'imagination, & ſans ceſſe occupé de ſon métier; —— La Poype-Vertrieux eſt connu par une mauvaiſe brochure ſur la marine; —— le Marquis de Chabert, de l'Aadémie des Sciences, eſt bon la plume à la main; —— Comte Dumaitz de Goimpy, celui-là, My Lord, peut aller loin; — Comte d'Amblimont, le plus bête de la marine, & c'eſt beaucoup dire! —— Saulx de Rosnevet, celui-ci s'occupe de ſon métier, a du talent pour le conſtruction, de l'imagination, & brûle de ſe faire connoître. . . . .

Reſtent, My Lord, les Lieutenans & Enſeignes de vaiſſeau, Keredern de Trobriant, de Fleurieu, Cornic, de Borda, de Marguery, de la Coudraye, d'Asnieres, de Flotte, de Roſilly, de Rochegude, de Bonnaventure; &c. &c. &c. tous ces Meſſieurs trop jeunes & trop peu expérimentés pour s'annoncer autrement qu'en donnant des eſpérances, ne peuvent, My Lord, que menacer nos deſcendans. C'eſt au tems & aux circonſtances à développer leurs talens.

Voilà le tableau au naturel de tous ces petits Messieurs de la marine Françoise, My Lord; je les connois surement mieux que votre Seigneurie, car moi Thomas, Cordonnier Royal, dans mon tour de France, ai eu l'honneur de chausser le plus grand nombre d'entr'eux. Je me suis trouvé, il y a dix ans, dans une belle passe; j'ai été à portée, mieux qu'aucun Espion Salarié de votre Seigneurie, de connoître à fonds la trempe d'ame, le génie, les talens de tous les Officiers, non bleus & bleus, de la marine Marchande & Royale du Roi *Très-Chrétien.* J'ai connu de même le Signor Dono Antonio-Raimondo-Jeannot-Gualberto-Gabrielo-del-Sartino. C'est un joli petit homme, bien frisé, bien musqué, portant au doigt une superbe bague, jettant des feux prodigieux, un diamant merveilleux, estimé 100000 livres Tournois; sur sa tête une perruque; oh dam! la belle perruque! c'est une perruque à *la Sartine:* c'est tout dire. . .

Ce petit homme, My Lord, comme je vous l'ai déja dit, rouloit en lui-même de grandes choses. Il ne visoit à rien moins, si on l'eut laissé faire, qu'à partager la Grande-Bretagne

entre la France, l'Eſpagne & le Congrès de l'Amérique. Jamais le cerveau de Richelieu enfanta-t-il un tel projet? . . *Partager l'Angleterre entre le Roi de France, celui d'Eſpagne & le Congrès Américain!* ce projet peut-il tomber en la tête d'un homme, direz-vous peut-être, My Lord? —— Oui bien... Voici comme on devoit s'y prendre.

A l'aide quelques mille mille de bateaux plats, on eut débarqué à la ſourdine dans les trois Royaumes quatre-à-cinq-cent mille hommes, bien montés, bien armés, bien équipés; après s'être emparé de toute la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puiſſance ſi formidable ſur mer, on l'eut diviſée en trois parties; le Roi de France eut eu l'Angleterre proprement dite, l'Eſpagne eut eu l'Irlande, & l'Ecoſſe eut été le lot de Meſſieurs du Congrès.

Après s'être aſſurés du Roi, de la Reine, & de toute la famille Royale, on eut conduit leurs Majeſtés, avec tous les honneurs dus à leur ancienne dignité, à St. Germain en Laye, où ils euſſent eu une Cour telle que leurs re-

venus l'euſſent permis. Il n'eut tenu qu'à eux d'être amis du Roi *Très-Chrétien*, & de venir le voir à Verſailles & dans ſes autres châteaux.

Le Roi leur eut accordé de ſa pure bonté trois millions de rente, qui euſſent été payés très exactement, tous les trois mois.

Le Roi George ſe fut déſiſté de ſon côté de l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince de Galles ſon fils, à condition 1°. que ce jeune Prince eut renoncé à ſa Principauté de Galles, n'en eut plus porté le nom. 2°. qu'il eut toujours reſté en France où il eut dépenſé les revenus de ſon Electorat.

Les autres enfans mâles du Roi George fuſſent tous entrés dans l'Etat Eccléſiaſtique, après avoir préalablement changé de Religion; on leur eut procuré les meilleurs Archévêchés & les meilleures Abbayes de France; on leur eut fait avoir des chapeaux de Cardinaux.

Les filles ſe fuſſent mariées à des Princes François, ſi elles en euſſent trouvé, & le Roi

de France ſe fut obligé de donner à chacune d'elles une dot d'un million.

Ces arrangemens faits pour éviter toutes ſéditions & révoltes, on eut nommé un VICEROI de l'Angleterre : on eut établi le Gouvernement Monarchique, comme étant le plus convenable au bonheur des peuples.

Pour ſe rendre propice la nation, on eut fait faire le procès à tous les Miniſtres actuels comme CRIMINELS DE LEZE-MAJESTE' du PEUPLE ANGLOIS, & on les eut tous envoyés à *Tiburn*, où ils euſſent été éxécutés aux acclamations & cris de joye de tous les aſſiſtans (*).

Toutes les taxes & impôts actuellement ſubſiſtans en Angleterre euſſent été continués dans leur état actuel, juſqu'à ce que ſa Majeſté eut pu, pour le bien de ſes nouveaux ſujets en di-

(*) Quel impudent article que celui-ci, My Lord! Quoi envoyer à Tiburn un auſſi grand, ſi intégre, ſi vertueux Miniſtre que votre Seigneurie? fi! fi! paſſe pour Stormont, Germaine, & North! ceux-là méritent bien d'y danſer une bonne danſe au ſon d'un bon violon!

minuer le poids; à l'exception des droits d'entrée en Angleterre sur les seuls vins de France, étant naturel que les peuples d'une même domination, jouissent du produit respéctif de leurs terroirs.

On eut fait fortifier la tour de Londres; on y eut construit des casemates, des oubliettes: enfin on l'eut mise à *l'instar* de la Bastille à Paris, le tout pour maintenir plus surement l'autorité du Roi.

Les *lettres-de-cachet* eussent eu lieu en Angleterre comme en France; étant chose la plus essentielle, l'invention la plus utile pour le bonheur & le repos des peuples.

Quant à la Religion, comme les hommes ne croyent plus à toutes les superstitions des derniers siécles, toutes les sectes eussent été tolérées en Angleterre, avec la seule différence que personne n'eut pu éxercer aucun poste public sans être de l'Eglise Romaine, comme la plus juste, la plus tolérante, la plus pacifique de toutes les Eglises du monde.

Il n'y eut plus eu de Parlement d'Angleterre dans la forme de celui d'aujourd'hui ; ce qui eut dû ôter toute idée de révolte & conferver la paix intérieure, en prévenant toutes les diffenfions & les guerres civiles; on eut établi dans les différentes provinces du Royaume, divers Parlemens dont les charges euffent été vénales, & *amovibles* à la difpofition de Sa Majefté.

Tous ces Parlemens euffent jugé feulement les procès des particuliers, & fe fuffent contentés d'enrégiftrer *purement* & *fimplement*, les Edits & Déclarations du Roi, à la première fommation qui leur en eut été faite. S'ils euffent jugé à propos pour le bien des peuples & le contentement de leurs confciences, de faire quelques remontrances, ce n'eut été qu'après l'enrégiftrement. S'ils euffent contrevenu à cet ordre, on les eut fupprimés, leurs charges euffent été confisquées au profit de Sa Majefté, & l'on eut créé d'autres Parlemens qui euffent été plus raifonnables & plus foumis.

Le Roi eut nommé de fon bon plaifir à tou-

tes les charges tant civiles que militaires. — Il eut entretenu habituellement en Angleterre 50000 hommes de troupes réglées, non compris les milices; elles eussent été toujours prêtes à marcher à ses ordres, ou à ceux de ses Ministres.

Enfin, pour qu'il n'y eut plus eu d'antipatie ni d'animosité entre les deux peuples, *Anglois* & *François*, & qu'il n'y eut point de prédilection marquée, dans tous les Actes qui eussent été faits en Angleterre, au nom de sa Majesté *Très-Chrétienne*, elle eut été qualifiée de Roi d'Angleterre, de France & de Navarre, & la Ville de Londres eut été désignée sous le titre de *sa bonne ville*, ainsi que l'est celle de Paris.

Tel est en substance, My Lord, le projet qu'avoit imaginé dans un moment d'Entousiasme, cet homme à belle perruque, qui se croyant un second Albéroni, s'étoit flatté avec de petits talens de donner à l'Angleterre une face nouvelle. Il est intéressant de vous le faire connoître.

Cet homme, d'abord ſimple Conſeiller au Châtelet, moyennant une finance de 125 Louis, étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police, c'eſt-à-dire, de troiſiéme commis du Prévôt de Paris; il eut bien fait de reſter dans ce poſte qu'il rempliſſoit aſſez bien aux dépens des bandits & des filoux. Quoique d'origine Eſpagnole, il n'avoit point la fierté, ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au contraire ſouple, puſillanime, bas & rampant. Il s'étoit enrichi dans ſa place de Lieutenant de Police par toutes ſortes d'intrigues & de malverſations qu'il pouvoit facilement voiler ſous un regne corrompu. Il étoit ſous différens prête-noms, & ſans débourſer un ſoû, aſſocié à des communautés de marchans & de fabricans, à des entrepreneurs, à qui il faiſoit avoir des privileges; & c'eſt par toutes ces voyes ténébreuſes qu'il étoit devenu Seigneur ſuzerain de plus de 400,000 liv. de rente, tandis qu'avant ſa Lieutenance de Police, il ne jouiſſoit pas de 1200 liv. de revenus. Tel eſt le perſonnage qui, ne connoiſſant que les tours des filoux & la manière d'avoir des eſpions, eſt devenu tout-à-coup Miniſtre de la marine, ſans avoir jamais vu d'autres navires que dans

des tableaux & des gravures. Tel eſt l'homme, My Lord, auteur du Projet que je vous tranſmets. . . . . . .

D'après le même plan, My Lord, le Roi d'Eſpagne, maître de l'Irlande, eut publié la Déclaration que voici.

MOI LE ROI,

Art. 1. Il n'y aura que la ſeule Religion Catholique dans toutes les parties du Royaume d'Irlande; tous les Hugenots ſeront tenus dans les huit premiers jours de mon regne de ſe convertir à la Foi de l'Egliſe Romaine, ſinon ſeront chaſſés de tous mes Etats Irlandois, & tous leurs biens ſaiſis & confiſqués.

Art. 2. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainſi qu'un Archevêque dont le ſiége ſera à Dublin.

Art. 3. La SAINTE INQUISITION ſera établie dans les principales villes du Royaume, & le Tribunal ſupérieur ſera dans la Capitale; le

tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats ; car, c'eſt à ce ſaint établiſſement que je dois le repos de mes autres Royaumes qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainſi qu'il y en a eu tant, en France, en Angleterre & ailleurs.

Art. 4. Les Irlandois auront la liberté du commerce dans toute l'Europe, ainſi & de la même maniere qu'en jouiſſent mes autres ſujets des différens Royaumes.

Art. 5. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher neveu & frère le Roi de France, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, ſans aucunes taxes, ni impôts; je les relève dès à préſent de tous les droits établis ſur leurs manufactures & leurs fabriques.

Art. 6. Il n'y aura plus de Parlement en Irlande ; je caſſe dès à préſent celui qui y exiſte. Quand mes ſujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques repréſentations à faire, ils s'adreſſeront directe-

ment à moi, & ma bonté pouvoira à tous leurs besoins.

Art. 7. Je nommerai pour le Gouvernement, un Viceroi. Sitôt son installation, il fera dans tout ce Royaume la recherche la plus exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique, par main de bourreau, dans chaque Ville où ils auront été trouvés. Il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui sont approuvés par la Sainte Inquisition dans tous mes Etats; & pour cet effet, on les traduira sur le champ dans la langue du Pays.

Ce Sartine, My Lord, se croyoit si sur de son coup, il en avoit si bien enfariné le Conseil du Pardo, que les Ministres Castillans avoient déja dressé le Décret de Prise de Possession du Roi d'Espagne. Cette piéce, étant très rare, & surement inconnue à votre Seigneurie, je vous l'envoye, My Lord.

Don Carlos, par la Grace de Dieu, Roi de Castille, de Léon, d'Arragon, de Jérusalem, de Gibraltar, de Minorque, (*ici le nom de* 50 *au-*

autres Royaumes) &c. &c. —— A ceux de mon Conſeil, au Préſident, & aux Auditeurs de mes Audiances & Chancelleries, aux Alcades & Alguaſils de mes maiſon & Cour, aux Corrégidors, Alcades Majors & Ordinaires tant de mes Couronnes, que des Seigneuries & ordres, & à toutes autres perſonnes de quelque état, qualité & condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux de mes Royaumes & domination; SAVOIR FAISONS que j'ai jugé a propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné de ma main, & conçu en termes:

" Ayant, par la miſéricorde Divine, réuni ſous ma Domination le Royaume d'Irlande avec toutes les cités, villes, forts, châteaux & îles en dépendant: Le premier de mes devoirs eſt de commençer par les mettre ſous la protection immédiate de la Très Sainte Trinité; & le ſecond, de les gouverner en bon pere, ainſi que j'ai fait juſqu'ici pour mes autres ſujets.

" J'ai donc cru, en premier lieu, devoir n'y établir que la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans la quelle nous vivons, & hors de la quelle il n'y a point de

ſalut. —— En Conſéquence, j'ordonne à tous les Infidéles, Hérétiques & Schiſmatiques, qui ſe trouvent actuellement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe couvertir à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours au plûtard à compter de celui de la notification qui y ſera faite du préſent Décret.

" Je déclare tous leurs biens confiſqués à mon profit, & j'ordonne qu'ils feront vendus dans ſix mois, comme ceux des Révérends Peres Jéſuites, pour, les deniers provenant de la vente qui en ſera faite, être ſéqueſtrés, & enſuite employés à l'établiſſement des Couvents, tant d'hommes que de femmes qui voudront, pour la plus grande gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs travaux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs freres.

" J'établis auſſi dans tout ce Royaume la Sainte Inquiſition, ainſi qu'elle exiſte, à la ſatisfaction générale, dans mes autres Etats.

" En ſecond lieu, l'Adminiſtration civile & militaire ſera auſſi de même que dans mes au-

tres Royaumes. Je fupprime le Parlement d'Irlande, comme contraire au Gouvernement Monarchique, & capable de pouvoir fomenter des divifions & des troubles.

“ Il y aura toujours un Vice Roi qui fera fa réfidence à Dublin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, fous mon nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y regner.

“ J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoiffent pour tel en Irlande, & qu'on obéiffe à fes Décrets, comme s'ils étoient émanés de moi-même.

“ J'accorde à tous les Irlandois les mêmes priviléges qu'à mes autres Peuples ; je fupprime dès à préfent tous les droits précédemment établis fur leurs fabriques & manufactures.

“ Le Confeil aura foin d'expédier les ordres & les avis néceffaires pour que tous mes Sujets foient informés de ma préfente réfolution Royale.”

Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande,

Signé, Moi le Roi.

Ne voilà-t-il pas une piece curieuse, My Lord? En voici une autre qui ne l'est pas moins.

Résolutions du Congrès Américain.
En Congrès.

"La justice de notre cause nous ayant relevé du joug sous le quel les Anglois nous vouloient asservir, la Bénédiction Divine s'est répandue sur nous & sur nos armes. Ce lion rugissant qui cherchoit à nous dévorer est terrassé; la mer devenue libre, le commerce de l'Univers entier va se faire d'un bout du monde à l'autre sans trouble, sans craindre aucune supériorité. Les peuples ci devant asservis sous le Gouvernement despotique de la Grande Bretagne s'en sont heureusement retirés. Divisés en trois contrées différentes & trop foibles par se soutenir par eux mêmes, un tiers s'est mis sous la protection du Roi de France, notre Glorieux Allié, un autre tiers s'est

donné à Sa Majeſté Catholique, & le troiſiéme & dernier nous a fait demander à le réunir à nous, à partager nos droits qui ſont ceux des hommes, nos priviléges, nos prérogatives & notre liberté.

“ Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers qu'en accordant à nos freres les Ecoſſois tous les ſecours qu'ils implorent, nous en faiſons des amis qui feront auſſi dans le cas de nous défendre & de nous aider en tems de néceſſité & de détreſſe.

“ En Conſéquence après avoir murement réfléchi ſur une affaire de cette importance, & avoir pris les avis de nos Compatriotes;

Résolu, que nous donnons toute protection aux habitans d'Ecoſſe que nous regardons dès ce moment comme nos frères, & comme faiſant partie de notre République.

Attendu que les Ecoſſois doivent jouir des mêmes privileges que nous,

Réſolu, qu'ils auront dans notre préſent

Congrès autant de Députés que la Province de Penſilvanie ; que ces Députés prendront leurs intérêts dans les affaires d'Etat, de même que ſi l'Ecoſſe faiſoit partie du préſent continent.

Attendu qu'étant incorporés à notre Gouvernement, ils ne peuvent en être ſéparés en aucune circonſtance que ce ſoit, ſurtout dans les occaſions les plus brillantes,

Résolu, 1°. Qu'à tous les feſtins & fêtes publiques, on boira une ſanté de plus en l'honneur de nos nouveaux freres. 2°. Qu'il ſera célébré tous les ans l'anniverſaire de cette glorieuſe réunion par le Congrès aſſemblé.

Attendu que les Ecoſſois n'ont point partagé avec nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de ſoutenir juſqu'à ce jour pour élever notre Gouvernement Républicain, & dont cependant ils vont goûter avec nous les fruits & les avantages,

Résolu, qu'ils ſeront tenus de payer en quatre termes égaux, dans l'eſpace de trois ans, au Congrès, par forme d'incorporation,

la fomme de 4 millions *fterlings* en efpeces, & non en papier.

Attendu que les Ecoffois n'ont point de troupes réglées parmieux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir fe défendre en cas d'hoftillités,

Résolu, que le Congrès aura dans l'Ecoffe conftament 20,000 hommes de troupes reglées, dont 15,000 d'infanterie & 5000 de cavalerie; que CETTE ARMÉE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOSSOIS, & que le Congrès fe refervera de nommer le Général & les Officiers; le quel Général ne rendra compte qu'au Congrès de fa conduite, par le moyen du Protecteur cy-après nommé, & exécutera ponctuellement fes ordres.

Attendu que parmi des hommes raifonnables, il ne doit jamais y avoir aucune difpute pour fait de Religion, & que la liberté de confcience eft un des plus beaux priviléges de l'homme,

Résolu, qu'il n'y aura dans l'Ecoffe aucune

Religion prédominante ; que chaque particulier pourra y exercer librement la Religion qu'il voudra, & qu'il ſera fait défenſe à tous les Ecoſſois, & particulierement aux Presbytériens d'avoir aucune querelle pour fait de Religion, *ſous peine de mort.*

Attendu que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecoſſe ne pourra dans les tems orageux donner les ordres néceſſaires auſſi promptement qu'il le feroit, s'il étoit ſur les lieux,

Résolu, qu'il y aura à Edymbourg un Perſonnage auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs ſuffiſans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume, tant au dehors qu'au dedans; que ce Chef aura le titre de Protecteur de la liberté Ecossoise, & la dénomination d'Altesse Protectorale ; qu'il pourra dans les cas les plus urgens, & lorſqu'il ne ſe trouvera le tems ſuffiſant pour prévenir le Congrès, faire marcher les troupes où il ſera néceſſaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu que le Protecteur de la liberté Ecoſ-

ſoiſe doit auſſi connoître particulierement les divers mouvemens des Cours de l'Europe dont il ſera plus près que nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre ſur ce pays,

Résolu, qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours, qu'il jugera néceſſaires, & en recevoir également de ces Cours, ainſi que cela s'eſt pratiqué auprès de S. A. R. Le Prince Charles, Gouverneur-Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu que, pour l'honneur de l'Ecoſſe, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à ſa dignité, & à la gloire de cette nation,

Résolu, que ſur les premiers deniers provenant des charges & impoſitions publiques, telles qu'elles ſeront par nous arrêtées dans la premiere Aſſemblée où il y aura des Députés Ecoſſois, le Protecteur aura pour ſes dépenſes perſonnelles & celles de ſa maiſon & de ſes Officiers une ſomme annuelle de 500,000 liv. *Sterl.*

Et dès à préſent, nous nommons pour Pro-

TECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSOISE, l'honorable Marquis de Rockingham, à qui nous confions tous les pouvoirs cy-deffus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecoffoife au brave Général Burgoyne qui nous a fi bien fervi dans la derniere guerre, en fe rendant à nous avec toute l'armée Angloife; nous refervant de nommer dans la premiere Affemblée les autres Officiers de l'armée Ecoffoife, après avoir préalablement reçu les avis du dit Marquis de Rockingham, & du dit Général Burgoyne.

Fait en Congrès, le premier jour de la réunion de l'Ecoffe avec nous.

Par ordre du Congrès,

Signé

CHARLES THOMPSON,

Secrétaire.

Tel devoit être le réfultat, My Lord, des vaftes projets formés par le Miniftre de la Ma-

rine de France, pour le partage de nos trois Royaumes.

Avant de terminer cette longue épitre, je crois encore de mon devoir, My Lord, de vous faire part de quelques obſervations que m'a communiquées ſur le Cabinet de St. James dont votre Seigneurie eſt l'un des plus recommandables membres, *William Tranchet*, mon Confrère, maître Cordonnier en la Cité. Il fréquente journellement la taverne; il en a recueilli les réflexions qui ſuivent.

« Ce Cabinet, (dit-il) déſuni dans le fait, agit comme s'il étoit uni, par la raiſon que trois de ſes membres ayant trois têtes dans un bonnet, deux ayant deux têtes qui s'arrangeroient mal dans le même bonnet, les trois autres opinant du bonnet, ſe laiſſent entraîner par la majorité, ... *ergo !* les trois nobles Lords qui ont arrangé leurs têtes dans le même bonnet, manient ſeuls le timon de l'Etat.... *ergo !* leur opinion prévalant toujours, il réſulte de leur union partielle autant de bien ou autant de mal qu'il en pourroit réſulter d'une union générale.

C'eſt d'après ces principes, que mon Confrère Cordonnier, My Lord, tranche & décidé avec raiſon qu'une *union générale* ſeroit préférable à une *union partielle*. Pour y parvenir, il détache du noble triumvirat, Lord G. Germaine ſeul, & il le ſuppoſe délibérant ſur quelques queſtions d'Etat avec Lord Bathurſt & votre Seigneurie.

La premiere des queſtions à agiter, dit mon Confrère *Tranchet*, celle à la quelle on eſt malheureuſement forcé de revenir plus ſouvent qu'on ne le voudroit, eſt celle-ci: faut-il, ou ne faut-il pas continuer la guerre? -— Tout le monde ſait, ou doit ſe douter, obſerve-t-il, que Lord Sandwich, par conſéquent votre Seigneurie, My Lord, ayant le plus pénible des perſonnages à remplir, connoiſſant mieux que perſonne le fort & le foible de ſon département, ayant plus lieu de craindre que qui que ce ſoit que les ſommes qui devroient être employées à rendre la marine formidable, ne ſoient englouties, comme tant d'autres, dans ce que nos patriotes appellent le cloaque de corruption; eſt néceſſairement de tous les ſerviteurs du Roi celui qui, ayant le plus à ris-

quer, le moins à gagner par la guerre, desire plus sincerement la paix: On peut donc supposer raisonnablement que sa réponse à la question ci dessus posée, seroit: *si l'on peut faire une paix honorable, elle est certainement préférable à la guerre.*

—— Ici, Lord Bathurst, ou Lord Chancelier, dit mon Confrère, fera une *distinction.* Il demandera ce qu'on entend par la paix? Si c'est avec les Américains, ou avec les ennemis naturels de la Grande-Bretagne, qu'on la croit praticable.

—— Pour nous réconcilier avec les premiers, ajoutera-t-il, il n'est point de sacrifices compatibles avec l'honneur, que je ne conseille; mais traiter avec les derniers, c'est ce qui n'est proposable que lorsqu'on en aura tiré une vengeance proportionée à l'offense.

—— Lord G. Germaine conviendra que la paix avec l'Amérique est sans doute un objet desirable, mais il prouvera qu'il est *impraticable*, & qu'il n'est même possible de s'en occuper que lorsque les ennemis acharnés de la

Grande Bretagne, les suppôts naturels de la rébellion, cédant à la *vigueur des mesures* qu'il est indispensable de prendre, livreront les Colonies rebelles à la merci de la mere-contrée; il démontrera que c'est en Amérique qu'il faut porter les coups aux quels doit finalement céder la maison de Bourbon: que c'est en Amérique qu'il faut conquérir la France, de même que l'Amérique a été conquise en Allemagne. Il finira si vous voulez par cet cet étrange paradoxe: *la poursuite vigoureuse de la guerre, est un acte d'humanité.*

De trois Conseillers d'Etat, en voilà donc un, poursuit mon Confrère, qui opineroit pour la paix générale; un qui voudroit que l'on fit une paix partielle avec l'Amérique, & que l'on continuat de faire la guerre aux ennemis naturels; le troisiéme veut prouver qu'il n'y a qu'une guerre générale & vigoureuse qui puisse nous conduire à une paix honorable. Comment rapprocher ces trois avis? On dira, en tranchant ce nœud Gordien, & en suivant l'impulsion que donne la majorité à toutes les mesures du Cabinet: —— Cela est à merveille: je conçois que Lord Sandwich & le Lord Chan-

celier finiront par acquiefcer aux mefures déterminées par la majorité; —— il fera décidé qu'il faut prendre des mefures vigoureufes; & c'eft ce qu'on appellera l'*union parfaite du Cabinet.*

Mon Confrère, My Lord, veut prouver que, fi cette union *partielle* étoit générale: de ces trois opinions, il en pourroit réfulter une quatriéme qui entraîneroit toutes les autres. — Je me fuppofe, m'écrit-il, admis en quatriéme, à la délibération dont je viens de tracer la marche. Lorfque mon tour arriveroit, je dirois, à Lord Sandwich: (à votre Seigneurie, My Lord) vous defirez la paix, vous avez bien raifon; au Lord Chancelier: vous accorderiez volontiers la paix que vous refuferiez à la France, à l'Efpagne, à la Hollande; vous avez raifon encore; —— à Lord Germaine: votre avis eft que, pour obtenir une paix générale, il fait pouffer avec vigueur une guerre générale, vous avez raifon auffi; —— tout ce qui manque à chacun de vos avis, c'eft un PLAN! en fondant les trois avis enfemble, ils donnent pour réfultat que, quoique la guerre foit defirable, on ne peut fonger à une paix

partielle; que pour obtenir une paix générale, il faut faire une guerre générale. . . . Eh ! ſans doute générale, mais qu'elle ſoit générale dans toute l'étendue du terme! . . .

Que l'Europe, que le globe entier ſoient embraſés, ce n'eſt que dans un embraſement univerſel que l'Empire Britannique peut ſe ſauver : ne vous amuſez point à manier cet inſtrument rouillé que nos peres appelloient la *balance de l'Europe ;* l'ancien ſyſtême n'exiſte plus : les conſidérations de commerce ont pris la place des rêveries politiques dont ſe berçoient nos ayeux ; l'univers aujoud'hui veut être commerçant : partez de ce principe, & ſans perdre votre tems à calculer quels ſont les peuples qu'il eſt de votre intérêt d'aſſocier à votre commerce, à l'excluſion des autres, commencez par jetter la maſſe du globe dans la confuſion : —— brandiſſez le flambeau ſur le continent, n'importe où tombera la premiere étincelle, pourvu que l'incendie en ſoit la ſuite & qu'il étende au loin ſes ravages : c'eſt dans la confuſion univerſelle que les choſes ſe formeront d'elles-mêmes dans l'ordre que

la

la prudence humaine chercheroit vainement à leur aſſigner.

C'eſt des débris des Empires jaloux, des cendres de leurs forterreſſes que ſe formera la balance naturelle qui, dans les circonſtances actuelles, doit lier par de nouveaux pactes des peuples que jadis aucun intérêt ne rapprochoit.

Tant que vous vous bornerez à parler de *meſures vigoureuſes*, vos ennemis ont calculé vos forces : ils inſulteront à votre impuiſſance; les prétendus Neutres, tranquilles ſpectateurs, vous laiſſeront conſumer en vains efforts, s'enrichiront de vos dépouilles, des pertes de votre commerce ; plus les coups que vous porterez, feront vigoureux, plus vos forces s'affoibliront. Vous finirez par ſuccomber glorieuſement ſous le nombre. Songez que la *Neutralité* ſignifie *nullité*; que vous n'avez point d'amis, point d'alliés; pas une ſeule nation qui veuille, ou oſe faire cauſe commune avec vous; en un mot, la Neutralité eſt votre tombeau. Ne ſouffrez pas qu'elle exiſte, duſſiez vous dans le commencement

ajouter au nombre de vos ennemis ; forcez les Neutres à prendre parti, & pour le reſte, repoſez-vous ſur la jalouſie qui en rangera une grande partie de votre côté.

N'euſſiez-vous pour vous dans le cours d'une campagne qu'une, ou deux, ou trois des Puiſſances de l'Europe, en ſuppoſant le reſte contre vous, votre ſituation ſeroit encore infiniment préférable à votre poſition actuelle; vous partageriez les forces de la France, & ce point ſeul eſt le plus important de tous; auſſi longtems que vous ſouffrirez que cette nation active & aſpirante tourne toute ſon attention du côté de la marine, qu'elle applique à cet objet unique toutes ſes facultés, toutes ſes reſſources, elle ſuffira ſeule pour vous éclipſer ; oui : la prévention nationale ne m'aveugle pas au point de me diſſimuler que les revenus immenſes, illimités de la Couronne de France, conſtamment employés à l'aggrandiſſement de ſa marine, finiront par écraſer la votre : la France ſeule doit être l'objet de votre attention, parce qu'elle eſt à votre égard ce qu'eſt l'Empire à la Pruſſe, ce qu'eſt le Ruſſe au Turc : vous n'avez qu'une rivale

naturelle, & cette rivale eſt la France ! — Auſſi, combien n'a pas été agréable à mes oreilles ce mot mémorable, renouvellé par Lord Lisburne ; combien n'ai-je pas été ravi d'entendre répéter pas tout, ſelon l'invitation qu'en faiſoit S. S. *delenda eſt Carthago!*

Vous parlez de *meſures vigoureuſes*, & le courage ou la fierté ſuppléant en vous au défaut de forces effectives, vous ne conſiderez pas que le plus mauvais jeu que l'on puiſſe jouer eſt celui de quatre contre un, quand on a le malheur de repréſenter l'*unité* dans cette rixe inégale. Au nom de tout ce qui eſt grand, de tout ce qui vous eſt cher, ne vous livrez pas aux illuſions de grandeur qui ont fait la fortune de Chatham; ce grand homme, s'il préſidoit encore à nos Conſeils ſentiroit que les tems étant changés, il faut changer de ſyſtême; que les Empereur & les Rois ont ſubſtitué l'eſprit *mercantille* à l'eſprit de conquête & de domination, & que tous les peuples qui couvrent actuellement la ſurface du globe peuvent être comparés à autant de négociants avanturiers qui, ayant formé la même ſpéculation, ſe diſputent l'avantage d'arriver

les premiers à l'endroit où les profits de cette ſpéculation doivent ſe réaliſer : ſi cette comparaiſon eſt juſte, adoptez l'eſprit qui convient à la ſituation du moment : renoncez à l'orgueil du diadême, à la *Majeſté du peuple Anglois :* penſez & agiſſez, comme penſeroient & agiroient des négociants dont on veut intercepter le commerce, ruiner le crédit, anéantir l'exiſtence.

Delenda eſt Carthago doit certainement être le mot de ralliement ; très certainement, il faut, ſinon détruire, du moins affoiblir la marine de la France, qui exterminera la votre, ſi vous ni prenez garde ; car elle eſt non ſeulement redoutable par le nombre des vaiſſeaux, mais formidable par la valeur de ſes Officiers, de ſes matelots, valeur qui acquiert de l'éclat à meſure qu'elle eſt exercée, & qui en acquerera encore à proportion des revers que vous eſſuyerez, des retraites multipliées aux quelles elle vous forcera, & que l'Europe ſe laſſera de vous voir toujours imputer à la ſupériorité du nombre.

La France étant déja ce que vous la voyez

être, aſſez forte pour vous tenir tête partout, (car vous ne pouvez vous diſſimuler que, juſqu'à préſent, vous n'avez encore eu qu'elle à combattre, & que les avantages ſont tout au moins douteux) que ſera-ce, lorſque l'Eſpagne plus ſérieuſement embarquée dans la guerre, qu'elle ne paroît l'être encore, developpera ſes efforts avec l'énergie dont ſes forces, peu entamées, ſont effectivement ſuſceptibles? Que ſera-ce, lorſque les petites factions que vous avez ſçu créer en Hollande, cédant à l'intérêt général, les Provinces dites *Unies*, s'uniſſant en effet ne formeront qu'un corps de République combattant pour ſon exiſtence politique & phyſique? Vous direz des Etats-Généraux tout ce que vous dictera le reſſentiment: vous n'empêcherez jamais qu'ils n'ayent la plus puiſſante des reſſources, celle d'un capital immenſe.

Tout ce que je vous repréſente, ne doit pas vous décourager, il s'en faut de beaucoup que ce ſoit mon intention: à Dieu ne plaiſe, non; je dis avec vous que l'Angleterre n'a de ſalut que dans les *meſures vigoureuſes*, mais je dis plus encore, je dis dans les meſures déſeſpé-

rées : car enfin, tant que votre vigueur ſera concentrée en vous-mêmes, elle eſt limitée ; celle de vos ennemis ne l'eſt pas, parcequ'elle peut tous les jours s'accroître de l'acceſſion de quelques neutres, & vous n'avez pas cet eſpoir. J'en reviens donc à ce que j'ai dit. Tout le développement de votre vigueur étant impuiſſant, tant que vous ſerez ſeuls contre quatre, tant que vous ſouffrirez que dix autres Puiſſances ſoient froides ſpectatrices de la rixe générale ; parler de meſures vigoureuſes, comme vous l'entendez, c'eſt deceler le deſſein formé de ſuccomber plûtôt. Parler vaguement de pouſſer vigoureuſement la guerre, c'eſt annoncer à l'univers que vous n'avez point de PLAN, parceque ce n'eſt pas avoir un plan que de dire qu'on ſe battera juſqu'à ce qu'il reſte un homme en état de porter le fuſil, à moins que vous n'appelliez *plan* le deſſein formé de vous enſevelir ſous les ruines de l'Empire. —— Or, je prétends, moi, *William Tranchet*, que, s'il faut que l'Empire périſſe, il *faut qu'il entraîne l'univers avec lui*, *que le même gouffre* engloutiſſe l'eſpece humaine.

Brandiſſez, je le répette, brandiſſez la tor-

che que la vengeance a miſe entre vos mains, n'importe où le vent portera ſes étincelles, pourvu qu'elles tombent ſur quelque partie neutre du continent: ſi ce pouvoit être heureuſement à Anvers, toutes les eaux de l'Eſcaut ne ſuffiroient pas pour arrêter les progrès de l'incendie ſalutaire. . . Je vois étinceller dans les yeux de l'Empereur le deſir de ſoulever les maſſes de rochers dépoſées par la cupidité Hollandoiſe dans le ſein de *l'Eſcaut*, pour en interdire la navigation au Brabançon induſtrieux: ſecondez ce deſir, le dernier des Hollandois verſera juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, avant de ſouffrir qu'on détourne le canal des richeſſes dont il s'engraiſſe; la France verra avec inquiétude fléurir, ſi près de la Lorraine, des Etats capables un jour de la faire trembler: —— Croyez-vous que Fredéric portera un œil tranquille ſur ce ſpectacle nouveau? l'Empereur qui a prévu toutes ces ſenſations, n'a pas manqué de pourvoir aux moyens d'en prévenir les ſuites, & la conduite récente de l'auguſte Impératrice de Ruſſie prouve qu'elle s'attend à voir glorieuſement employées les forces navales qu'elles a miſes ſur un pied ſi reſpectable. Ne me demandez

pas ce que fera le Turc, ce que fera Guſtave? je l'ignore: Je ſçais à peu près le parti que prendront le Portugal & le Danemarck; . . . & encore une fois, duſſiez-vous continuer la guerre avec un ou deux alliés, & compter le reſte de l'Europe contre vous, le grand objet eſt gagné, ſi vous partagez l'attention & les finances de la France."

Voilà, My Lord, comme *Maître Tranchet*, mon digne Confrère, parleroit, dit-il, au Conſeil du Roi, s'il avoit l'honneur d'y être admis; voilà prétend-il, comme il ſe flatteroit d'y créer cette unnanimité, cette *union générale* qui malheureuſement ne s'y trouve pas. Il forçeroit les membres qui le compoſent à définir ce qu'ils entendent par ces mots vagues de *meſures vigoureuſes*: il leur prouveroit clair comme le jour qu'ils n'ont point de plan, il leur en fourniroit un, formé de leurs opinions rapprochées &, pour ainſi dire, fondues enſemble.

Je laiſſe à votre Seigneurie à apprécier le mérite de ces ſpéculations, My Lord: Encore deux lignes & je termine.

Delendo eſt Carthago, voilà la queſtion : à moins que nous ne culbutions, que nous ne ruinions de fond en comble la marine de France, point de paix. Nous n'avons pas encore eu le malheur d'être battus, & grace au ciel, ce ne ſera pas encore de ſi tôt le cas. Eh bien! redoublons d'efforts & d'énergie; profitons du moment où une ligue preſque univerſelle formée contre nous, eſt peu conſolidée, pour *haſarder*, comme l'on dit, *le tout pour le tout.* Nos ennemis ont la ſupériorité du nombre : . . Eh bien! combien ſont-ils? Trois contre deux, ou cinq contre trois? . . qu'importe? approchons, abordons, ſacrifions quelques vaiſſeaux; ils ne périront ſurement pas ſans entraîner dans le gouffre qui les abſorbera. Sur cinq que nous perdrons, nous en détruirons, à coup ſur, dix, & nous aurons bientôt rétabli l'égalité. Aux maux violents, il faut de violents rémedes, comme dit le proverbe. Il faut enfin un terme à cette guerre ruineuſe. Tombons à corps perdu ſur nos ennemis. Les efforts qu'il leur faudra faire pour rétablir des marines à demi détruites, l'épuiſement de leurs finances qui ſuivra de près ces efforts, voilà ce qui réuſſira plus ſurement

à les ramener aux diſpoſitions pacifiques d'où dépendent la proſpérité de leurs Etats, le bien être de leurs ſujets. Cherchons, atteignons, combattons, exterminons nos ennemis, My Lord: portons un coup déciſif, & s'il faut que nous ſuccombions, qu'un accès violent nous dérobe à l'horreur de nous voir miner & expirer de langueur. Je vous ſalue, & ſuis

De votre Seigneurie,

MY LORD

Le très humble ſerviteur
THOMAS BOOT.

SEPTIEME LETTRE

DE

Lord SANDWICH A THOMAS BOOT.

Eh! quel génie t'inſpire, Maſter Boot! tu ſondes, tu pénétres, tu perces d'outre en outre le ſecret des Cabinets: tu diſcutes, on ne peut mieux, les intérêts des Puiſſances! A te lire, à t'entendre, on ne te regardroit jamais pour ce que tu es, maſter Thomas. Ta lettre m'a fait grand plaiſir. Surement je ne t'euſſe jamais pris pour un ſi bel eſprit. Combien de génies enfouis dans les ténébres, qui, comme toi, dédaignent de ſe montrer à la lumière? je te remercie bien ſincérement de tes ſpéculations, de tes diſgreſſions, de tes ſavantes obſervations. Pourſuis, l'ami, tu me feras un plaiſir ſenſible. — Quelques lignes; . . . je ne t'en écrirai pas davantage. Je vais faire, dans une heure, une tournée dans nos ports maritimes pour y preſſer l'armement de nos

flottes qui, j'espére, avec la grace de Dieu, batteront, cette année, celles de nos ennemis.

Ah! master Boot, que tu as parfaitement bien saisi l'état des choses:.. l'Amérique, la France, l'Espagne, la Hollande, les Neutres, tous nos ennemis, les Ministres, mes confrères & autres, que tu les as admirablement bien esquissés! Oui, Thomas, je te le répette, je ne t'eusse jamais supposé tans de sagacité, tant de lumières. Je n'ai pas la présomption de me croire digne de tous les coups d'encensoir que tu me donnes, mais je fais de mon mieux pour bien mériter de la patrie, & pour répondre le plus dignement possible à la confiance dont le Roi m'honore. Si je suis traversé dans mes vues, dans mes nobles desseins; si les choses ne vont pas à mon gré; si les Insurgens ne sont pas soumis, nos ennemis vaincus, si la paix n'est pas faite, ce n'est pas ma faute. Je ne suis ni devin, ni sorcier; &, comme tu dis bien, en frappant du pied, il n'est pas en mon pouvoir de faire sortir de la terre, des hommes & des vaisseaux. Pourtant avec le peu que j'ai en mains, on voit comme je tiens tête à tout le monde. Mes Con-

frères, les autres Miniſtres ont fait des ſottiſes, je dois les partager, les boire avec eux.

Du moment que la diviſion s'éleva entre nos Colonies & la Mere-patrie, je cherchai à l'appaiſer. Je prévoyois une rupture ouverte, & comme il eſt arrivé, ou arrivera, une guerre ſanglante. L'eſprit de vertige s'étoit répandu ſur le Conſeil: il s'eſt porté à une extrémité qui a eu pour nous des ſuites les plus funeſtes. Je ſentois que c'étoit en Amérique qu'on alloit forger les fers que nous prépare tôt ou tard le deſpotiſme. Je prévoyois d'avance que les Puiſſances voiſines & rivales ſe prévaudroient des circonſtances pour frapper ſur nous des coups imprévus durant nos querelles inteſtines. Bute, North, Germaine, & conſorts, rejetterent mes inſinuations comme des terreurs paniques: ils pouſſérent l'audace juſqu'à dire que nous étions capables de faire face à tous les événemens. Ils diſoient que nos Colonies ne feroient aucune réſiſtance; qu'au prémier coup de canon, elles ſentiroient la néceſſité de ſe ſoumettre, & de prévenir les horreurs de la guerre. Pour mieux aider ces rumeurs, mes Confrères firent répandre

dans Londres une multitude de carricatures; l'on tourna en dérifion la nouvelle milice des Colonies; on préfenta ces foldats fous toutes fortes de formes ridicules; on les méprifoit, on s'en moquoit, on les traitoit de balourds... Le Roi vint en Parlement, prononça un difcours, ce fut la *fentence de mort.* On fit des menaces: c'étoit une brouille de famille qu'on eut pu racommoder un verre de *Punch* à la main. On en fit une affaire grave: la fciffion éclata & dégénera bientôt en guerre civile. On excita l'émulation de la France: on ouvrit les yeux aux ennemis de la Grande Bretagne; on fixa les regards du monde entier... Des femmes, oui, mon ami, des femmes de la Nouvelles-Jerfey fe formerent aux armes & aux évolutions militaires: elles fe préfentoient au combat, comme elles fe préfentent à la chaffe. Le fexe de Briftol, dans la Penfilvanie ne porta pas l'héroïfme jufqu'à s'enrôler, mais fe cottifa pour acheter des drapeaux, des fifres & des tambours, pour fournir des fufils, des bayonnettes, des fabres à ceux qui n'en auroient pas. Les Vieillards même dont le fang eft glacé, s'enflamma de cette ardeur guerriere. Il fe forma une compagnie de vieux

hommes: le Colonel étoit un vieux garçon de 97 ans: il en avoit paſſé 40 dans le ſervice : il s'étoit trouvé à 17 batailles rangées: le tambour avoit 84 ans. Au lieu de cocarde, ces vieux hommes portoient un crêpe à leurs chapeaux comme une marque expreſſive de leur douleur & de leur dévouement à la mort.

Enfin les Quakers, ces hommes ennemis du ſang, crurent, en faveur d'une ſi belle cauſe, d'un danger auſſi imminent pour leur liberté, devoir déroger à la loi qu'ils ſe ſont faite de ne point prendre les armes, & de ne jamais répandre le ſang humain.

Toutes ces choſes, mon ami, déſolèrent & intriguèrent mes Confreres. Ils s'aveuglèrent au point d'opérer entre nous & nos Colonies une ſciſſion abſolue. Naquit bientôt l'*Acte de Confédération, ou d'union perpétuelle entre les Colonies-Unies de l'Amérique Septentrionale*, qui devoit ſubſiſter juſqu'à ce que tous leurs griefs fuſſent redreſſés.

A force de tergiverſations, de mauvaiſe foi,

d'injuſtices, de cruautés, de barbaries, Ami Boot, mon Confrère North conſomma le funeſte œuvre. Le génie infernal de Choiſeul, comme tu l'as dit fort bien, jetta le premier les ſemences de diviſion.

De ce premier pas fait, on excita nos Inſurgens des Colonies à en faire un ſecond, c'eſt-à-dire, à ſe déclarer *libres & dégagés de toute obéiſſance à la Couronne Britannique.* De là la Déclaration de leur Indépendance, du 4 Juillet 1776;.. De là la guerre actuelle entre nous, la France, l'Eſpagne, la Hollande, les Neutres, &c. &c. &c., — de là tous les maux qui affligent la patrie, ami, Boot. J'en ſuis bien ſincérement affecté. Je regarde la ſituation actuelle de la Grande Bretagne comme très allarmante; mais on ſait combien, en mon particulier, j'ai marqué d'oppoſition aux meſures hoſtiles; avec quelle répugnance de ma part la guerre a été entrepriſe. Je conviens de l'état de détreſſe où nous nous trouvons; mais je ne doute nullement, ami Thomas, que l'Angleterre, ne recouvre bientôt ſon ancienne ſplendeur; ne faſſe rentrer ſous l'allégeance de la mère patrie les Inſurgens de l'Amérique qui,

qui, nouveaux Icares, ont pris un vol ſi hardi; ne réduiſe à nos pieds nos nombreux ennemis, & ne redonne à ſes peuples le ſceptre des mers, un commerce étendu, une paix conſtante & glorieuſe, une félicité aſſurée & durable. . . . .

Adieu, Maſter Boot, je pars en poſte pour nos ports: je ne puis t'écrire plus au long.



HUITIÈME LETTRE.

DE THOMAS BOOT à Lord NORTH.

Au milieu de la foule des ennemis qui écrase votre Seigneurie, craindrai-je, moi Thomas, d'élever la voix, d'être votre Champion, My Lord? Au milieu de la honte & de la confusion dont la multitude de vos antagonistes cherche à vous couvrir chaque jour, appréhendrai-je de rompre avec eux autant de lances qu'il vous plaira, pour défendre votre gloire? Non, My Lord. Je connois la bonté de votre cœur, votre zéle, vos vertus patriotiques; j'apprécie, comme il convient, la sagesse de vos projets, & la pureté des motifs qui font agir votre Seigneurie. J'ose bien dire que la haine universelle de la nation, & les malédictions qu'elle prononce contre vous, ne naissent que d'un mal entendu; que les méchants qui vous déchirent si cruellement ont tort: que les accusations qu'ils sement malicieusement con-

tre votre Seigneurie, font mal fondées; & que, si vous péchez, c'eſt par ignorance, encore plus que par malice, My Lord. Oui certes, votre Seigneurie ne voit pas l'abyme qu'elle creuſe ſous les pas de la Nation; elle ne voit pas le précipice qu'elle lui prépare; elle ne conçoit pas comment en voulant mener l'Empire à une grande fortune, elle finira par le perdre.

Entendez, My Lord: ſi votre Seigneurie eut eû la tête du petit Roi de Pruſſe, Fréderic II. à qui, dans mon tour d'Allemagne, j'ai rappetacé les botes; elle eut ainſi raiſonné: (ne penſez pas qu'il y entre de l'humeur de ma part, My Lord, je vous parle à cœur ouvert) " eſt-il de l'intérêt de la Grande-Bre-
,, tagne de ſe plier aux demandes du Con-
,, grès, ou de les rejetter? En les rejettant,
,, y gagnerons-nous? ou en nous y prêtant,
,, y perdrons-nous? . . . En prenant le pre-
,, mier parti, ne nous attirerons-nous pas une
,, guerre terrible ſur les bras? Aurons-nous,
,, en ce cas, de quoi y faire face? de l'ar-
,, gent, de, l'argent!..." Ah! My Lord, que je regrette pour vous, pour moi, pour la pa-

trie, que votre Seigneurie n'ait pas lû le *teſtament* politique des derniers Miniſtres de la Reine Anne, ſur les dépenſes de l'Angleterre pendant la guerre de 1701. Pour vous éviter la peine de le feuilleter, je vais vous transcrire les paragraphes eſſentiels que V. S. eut dû méditer.

" Les articles de la *Grande-Alliance* ne nous obligeoient point à faire les prodigieuſes dépenſes que nous avons faites juſqu'à préſent...." (les articles propoſés par le Congrès de l'Amérique pour rentrer ſous l'allégeance de la mère Patrie, ne vous contraignoient pas, My, Lord, de faire faire à l'Angleterre des emprunts au de là de ſon *pouvoir* & de celui de la nation. C'étoit aſſez pour nous de différer le payement de nos anciennes dettes, de continuer la taxe ſur les terres & ſur le malt, avec les autres taxes déja impoſées. . . A quelque prix que les rebelles de l'Amérique nous euſſent offert leur réconciliation avec nous, elle ne pouvoit jamais être ſi ruineuſe que l'eſt & le ſera encore la guerre que nous a déclarée la maiſon de Bourbon, j'oſe dire toute la terre. Nos deſcendans auront de la peine à concevoir no-

tre imprudence de nous être épuiſés pendant dix, peut-être, vingt ans, pour ſoutenir une guerre de *paille* qu'on eut pu éteindre avec un *ſçeau d'eau*, & dont la ſuite nous deviendra infailliblement onereuſe; nous, nous, My Lord, qui, pendant une paix de peu de durée, avions vu avec horreur l'excès des dettes dont nous étions accablés; qui déteſtions les pernicieux conſeils de ceux qui nous les avoient fait contracter, & qui cherchions des expédiens pour nous tirer du malheureux état où nous nous trouvions plongés. Nos deſcendans ne pourront concevoir qu'avant que de nous être donné le tems de reſpirer, nous nous ſoyons témérairement engagés dans la guerre la plus opiniatre & la plus affreuſe.

Nos dettes s'accumulent, My Lord: votre Seigneurie peut-elle répondre que nos neveux ſeront en état de les acquitter? Jamais nos ancêtres ne ſe virent réduits à l'extremité où ſe trouve la Nation, My Lord. Ni les Grecs, ni les Romains n'en ont jamais éprouvé une pareille. Je ſuis même perſuadé qu'il n'y a point de nation exiſtante ou à exiſter qui ſe ſoit trouvée ou puiſſe ſe trouver en notre état

actuel, si on excepte l'Espagne qui s'attira un malheur pareil au notre, il y a environ *six-vingt* & tant d'ans, & qui ne s'en est pas encore relevée. Nous apprendrons sans doute, à nos descendans, My Lord, à être sages: mais cette sagesse leur coûtera cher, & je souhaite de bon cœur qu'ils ratifient ce que nous avons fait en leur nom.

Rien de plus aisé que de contracter des dettes & de les laisser payer à nos petits enfans; nous pouvons même espérer qu'ils voudront bien les payer; mais il est bien difficile d'assurer une paix aussi longue qu'il faut pour cela. —— Les hommes n'auront-ils pas toujours les mêmes passions? N'y aura-t-il plus de Princes ambitieux & intéressés qui chercheront l'occasion de faire la guerre? . . . Qu'on ne dise pas que ces Etats, ces Royaumes, ces Empires avec qui nos descendants pourront avoir un jour des démêlés sont dans une condition aussi facheuse que nous. Il est constant que par nos revers, par les conjonctures où nous nous trouvons, nous sommes en beaucoup plus mauvais état qu'eux, j'ose dire que nos ennemis mêmes; & pour peu que l'on

considére la constitution de notre Gouvernement, la corruption de nos mœurs, nos factions domestiques, &c. on comprend qu'il doit être bien difficile de nous rétablir, & à nos arriers neveux de suppléer à nos folies.

Ce sera sans doute une grande consolation pour nos descendans, de voir quelques haillons suspendus dans ls salle de Westminster, achêtés au prix de 100 ou 200 millions *Sterling*, dont ils payeront les intérêts; . . . & de pouvoir se vanter, comme font certains gueux, que leurs ancêtres étoient riches & puissans. . . .

Qu'est-ce qu'on appelle *crédit*? My Lord. . . Est-ce de pouvoir emprunter dix millions?... Je ne puis m'empêcher de dire qu'un tel crédit est dangereux, qu'il est contre les loix Angloises, qu'il ressent même la trahison. Rien n'a tant contribué à miner la nation que ce crédit. Pour moi, lorsqu'au changement du dernier Ministère, je vis que ce prétendu crédit s'étoit évanoui, je le pris pour un bon augure. . . Je m'imaginai voir un jeune héritier, qui ayant changé son premier intendant,

commençoit lui-même à mettre ordre à ses affaires, avant qu'elles fussent désespérées. . . .

Jusqu'ici, nous ne nous sommes soutenus que par art, ce qui ne peut manquer de ruiner, avec le tems, l'Etat le mieux établi. . . . Non, non, il n'y a point de pays en Europe plus fortuné & plus riche que le notre; mais nous avons exténué un corps sain & robuste, en l'accablant de remédes. Bientôt l'art ne servira plus de rien, si la nature ne fait un dernier effort.

Si l'Angleterre s'affoiblit en accumulant ses dettes, My Lord, n'en doit-on pas conclure qu'elle devroit chercher à les éteindre, & par une suite nécessaire, terminer la guerre à tout prix, & cultiver la paix avec soin? Je suppose, comme votre Seigneurie, que l'honneur de la Grande-Bretague & la nécessité d'une défense légitime, l'ont mise dans la nécessité de contracter d'année à année de nouvelles dettes; mais quelle imprudence ne peut-on pas reprocher à ses Ministres, à vous en particulier, My Lord; quand on voit qu'el-

le s'affoiblit par un faux point d'honneur, après s'être épuifée par ambition, & qu'elle pourfuit une guerre difpendieufe, défefpérée, une guerre qu'elle ne terminera qu'avec ignominie. . . . Nous avons fupporté le poids des dépenfes faites fous les Regnes du Roi Guillaume & de la Reine Anne, & celles pour défendre la Pragmatique-Sanction & les intérêts de l'héritière de Charles VI. Nous fommes encore courbés fous le poids de celles que nous a fait contracter, dans la derniere guerre, l'orgueuil de Chatham; —— Et vous, My Lord, dans l'état le plus défefpéré, dans la fituation la plus critique où puiffe fe trouver l'Empire Britannique, vous vous attachez à à confommer fa ruine? Ah! ne tardons pas à mettre bas les armes, à en venir à une paix, coûte qui coûte!

L'Efpagne, difoit, il y a cent ans, un judicieux & profond Miniftre d'Angleterre, qui comme vous, My Lord, étoit affis fur les bancs de la Tréforerie; l'Efpagne eft un exemple frappant des funeftes effets qu'opérent dans un Etat, d'anciennes dettes publiques, ainfi que de l'embarras & de l'impuiffance

même où elles jettent l'administration. Les Principales branches de ce Royaume sont employées à payer les intérêts des sommes empruntées, il y a une centaine d'années; & la subsistance destinée à nourrir le corps politique, se trouvant détournée à d'autres usages, il est devenu foible & incapable de résister aux moindres accidents. Lorsqu'un peuple réduit à cette situation, vient à s'engager dans des guerres étrangères, ou ruineuses, il est évident que ses ennemis doivent peu redouter sa Puissance, & que les alliés ont très peu de secours à en espérer.

Ces vastes anticipations sur les revenus futurs, ont commencé vers l'an 1608, & ont continué d'année à année, sans qu'on ait songé à en diminuer le fardeau. Cette négligence seule a plus contribué à énerver la Monarchie d'Espagne que toutes les autres fautes qu'elle a pu commettre.

Ce peut être l'intérêt de quelques personnes dans une nation, que les finances de l'Etat soient embrouillées & sans ordre; ses revenus sont un champ où il est toujours très

facile de glaner, & le profit n'en eſt jamais ſi conſidérable que dans les urgences publiques. Mais la totalité du peuple eſt Intéreſſée à l'économie du Gouvernement & à la modération des impôts & des charges: cella devient impoſſible, lorſqu'une fois les dettes ſont aſſez conſidérables pour décourager des Miniſtres honêtes, ou pour dégoûter des premieres places ceux qui ſont les plus capables de les remplir. C'eſt préciſément ce qu'on a vu arriver en Eſpagne; l'embarras de ſes affaires a été tel, que quoique ſes revenus ſoient des plus conſidérables, elles a plus d'une fois manqué d'argent pour avoir des flottes & des armées de terre. Telle a été la ſource des négligences & de la foibleſſe, ſi remarquables dans cette Monarchie.

En général par tout où les finances ſont dérangées, les vexations s'accumulent ſur le peuple. A la vérité, l'intérêt de quelques hommes puiſſans eſt de vivre ſous une adminiſtration relâchée, parcequ'alors les revenus publics ſe reſſentent de cette foibleſſe. La grandeur de ces particuliers conciſte à tromper le Prince & l'Etat; & c'eſt alors que les

loix ſe vendent à plus haut prix; que les injuſtices & les préférences odieuſes rapportent de plus grandes ſommes.

En réfléchiſſant ſur les cauſes qui, ſur la fin du dernier ſiécle, ont affoibli la Monarchie d'Eſpagne, quelle leçon importante pour nous, My Lord! au lieu de voir avec ſollicitude que nos guerres d'ambition, nos guerres de folie nous aient obligés de faire des emprunts conſidérables; nous glorifierons-nous du crédit de notre Gouvernement, & regarderons-nous notre immenſe dette nationale comme la preuve de nos richeſſes & de notre puiſſance? . . ah! My Lord, l'exemple de l'Eſpagne nous avertit des malheurs que nous nous préparons en adoptant la même politique; il nous préſage un bien cruel avenir!

Quand le Miniſtre de Madrid, tout fier des richeſſes de l'Amérique, & ne méditant que des conquêtes, commença à faire des emprunts en 1608, il n'auroit pas été ſurprenant qu'on eut refuſé d'entendre un citoyen zélé & éclairé qui auroit prévu les inconvéniens des dettes publiques ou nationales, puiſqu'il n'y avoit

point encore d'expérience qui les eut fait connoître à l'Europe: mais, My Lord, en ce siécle éclairé, en ce siécle philosophe, en ce siécle calculateur, sommes-nous également excusables? Et ne pouvons-nous pas nous plaindre du poids des impôts qui nous accablent?

Puisque, comme votre Seigneurie n'en doute pas, My Lord, l'argent est le nerf de la politique moderne, doit-on être étonné des maux sans nombre que l'accumulation des dettes nationales cause à la Grande-Bretagne? en voyant les mœurs & la discipline militaire se relâcher chez les Romains, on auroit pû prédire leur ruine, parceque leur puissance portoit sur ce double fondement. En voyant le désordre dans les finances d'un Etat de l'Europe, on doit prévoir sa décadence, parceque l'argent est le prix de tout, & que les emprunts tarissent la source des revenus ordinaires. Il n'a fallu que 60 ans de mauvaise administration pour jetter autrefois l'Espagne dans le plus grand affoiblissement; il n'en faut pas *encore* deux, My Lord, avec l'abus & la prodigalité de nos finances pour produire le même effet en Angleterre. Il le produira,

ſoyez en ſûr, malgré les reſſorts d'un Gouvernement qui, par ſa nature, eſt plus attentif à la choſe publique que ne l'étoit celui des Succeſſeurs de Charles V.

De ces réflexion on doit conclure, ſi je ne me trompe, My Lord, que l'Angleterre a agi contre ſes véritables intérêts, lorſqu'elle a commencé la guerre de 1756, pendant qu'elle étoit encore accablée des dettes contractées à l'occaſion de l'héritiere de l'Empereur Charles VI, & ſous le regne de la Reine Anna: c'étoit à un fardeau peſant ajouter encore un fardeau plus peſant, c'étoit faire un pas vers ſa décadence. A cette heure, My Lord, que, comme vos ennemis le diſent, non pas moi au moins, à Dieu ne plaiſe! A cette heure que la ſottiſe, l'impéritie, le reſſentiment de votre Seigneurie aggravent de jour en jour & de plus en plus le poids déja ſi conſidérable de nos dettes anciennes, en ſoutenant opiniatrément une guerre dénaturée, une guerre infame, une guerre qui eſt en horreur aux Dieux & aux hommes; ne devons-nous pas appréhender de voir bientôt l'Empire Britannique crouler ſous ſes fondements?

Ah ! My Lord, la poſtérité verra-t-elle d'un œil froid ces guerres diſpendieuſes & cruelles, ces ſcènes de ſang & d'horreur dans lesquelles vous avez entrainés leurs peres ? Nos Neveux ne vomiront-ils pas ſur la mémoire de votre Seigneurie l'ignominie & l'opprobre ? ne fouleront-ils pas avec exécration ſa cendre à leur pieds, pour leur avoir forgé des fers avec la miſere & l'indigence ? ah ! My Lord, malgré la fierté de caractère du peuple Anglois, malgré l'expérience de ſes Amiraux, malgré l'audace de ſes hommes de mer, malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les ſecouſſes qu'elle éprouve, comment pouvoir eſpérer de ne pas ſuccomber ? . . . ah ! ah ! détournons nos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome ! . . . .

Excuſez, My Lord, mais, j'ai entendu dire que tant qu'on ne meneroit pas à Tyburn un mauvais Souverain, ou du moins un mauvais Miniſtre, avec auſſi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de ſurpriſe qu'on y conduit le plus obſcur des malfaiteurs, la nation Angloiſe n'auroit de ſes droits, ni la juſ-

te idée, ni la pleine jouiſſance qui convient à un peuple qui oſe ſe croire & s'appeller libre; que tant qu'elle laiſſeroit l'adminiſtration entre des mains ignorantes, corrompues, audacieuſes, elle ſe laiſſeroit précipiter impérieuſement & impunément dans les abymes les plus profonds.

Ah! My Lord, on noircit votre Seigneurie des accuſations les plus graves: on lui reproche des forfaits: on accumule tous les anathêmes ſur ſa tête: la majeure partie de la Nation la dévoüe au Tartare. . . hélas! qu'on a bien tort! moi, My Lord, votre admirateur, votre proneur en tout ſens; tandis que vous paroiſſez plus noir aux yeux du peuple, que ne le fut jamais *Aſcalaphe*, quand Proſerpine indignée l'eut changé en un très vilain corbeau; vous me paroiſſez plus blanc que le cygne qui ſort en battant des aîles du canal tranſparent dans le quel il s'eſt plongé. Mais à la place de votre Seigneurie, My Lord, *indolent & ami du repos*, comme vous dites; au lieu de paſſer ma vie dans le fatras des affaires, comme vous faites, eſſuyer de jour en jour la fatigue déſagréable d'une guerre poli-

ti-

tique, & ſubir l'épreuve des attaques Parlementaires, des provocations, des injures; à votre place, oui à votre place, j'aimerois mieux m'aſſeoir comme l'indolent Indien ſous le *machenelier*, & y rendre l'eſprit en ſommeillant!

Adieu, My Lord,

Votre Serviteur bien humble
THOMAS BOOT.

NEUVIÉME LETTRE

De Lord NORTH à THOMAS BOOT.

Je n'ignore nullement, ami Boot, qu'on me noircit des couleurs les plus odieuſes. Mais quels ſont ces peintres injurieux, dont le pinceau téméraire trace mon tableau? quelles ſont ces ames viles qui me diffament à la face de l'univers? des Richmonds, des Shelburnes, des Rockinghams, des Burkes, des Fox, des Wilkes; —— & la canaille eſt leur écho! Un tas de gens qui envient ma place, & qui ne cherchent qu'à me culbuter, maſter Thomas. Ah! tu vois qu'il n'eſt pas beſoin de chercher bien loin les motifs qui délient leurs langues, & qui leur font tenir tous les propos indécens qu'ils ſement malignement ſur mon compte. Ils diſent que je ne m'attache, par reſſentiment, qu'à forger des foudres pour écraſer l'Empire, qu'à eriger *le Roi en tyran*, tandiſque je ne cherche qu'à emporter d'aſſaut les remparts derriere les quels ſe cachent

les bêtes féroces qui veulent dévorer la patrie. Les perſonnages les plus intégres des trois Royaumes ne peuvent s'empêcher d'honorer mes vertus, de reſpecter mon intégrité, de priſer mes talens, de m'accorder la plus haute eſtime, ami Boot. A l'exception de quelques jaloux, tous mal famés, Maſter Thomas, tout le monde déclare qu'il me trouve bien digne d'être non ſeulement le chef Lord de la Tréſorerie, mais auſſi le premier Miniſtre de l'Empire.

On dit de moi que j'accable la nation ſous le poids odieux & inſupportable d'une foule d'impôts, qui, de l'Etat le plus riche & le plus floriſſant, ont fait de l'Angleterre un hôpital, où il n'y a que les adminiſtrateurs & ceux qui les touchent, qui vivent dans l'abondance & les délices, tandis que les dettes de l'Etat ont abſorbé plus de vingt-cinq années de ſes revenus; tandis que je ſuis forcé ſans ceſſe à recourir à des expédiens ruineux, dont nous ne tirons jamais qu'un ſecours momentané, ſecours perfide qui nous plonge dans de nouveaux embarras, dans une miſere encore plus profonde.

On m'impute, je le ſais, ami Boot, mille détours, mille ruſes, une nuée de myſteres d'iniquité, des crimes, des forfaits, Dieu ſait combien! je ſuis l'auteur du ſang innocemment répandu: je forge des fers à la patrie: mon Miniſtère n'eſt qu'un enchaînement d'inſultes, de vexations & d'entrepriſes, qui toutes ne viſent qu'à façonner la Grande Bretagne au joug d'une obeiſſance paſſive ſous les ordres tyranniqnes d'un deſpotiſme abſolu; je ne cherche, ami Boot, qu'à conſommer les œuvres de mort, de déſolation & de tyrannie, que j'ai déja commencées dès mon entrée dans la carrière Miniſtèrielle par des actions d'une autorité & d'une perfidie, dont on trouveroit à peine des exemples dans les ſiécles les plus barbares: en un mot, ami Thomas, je ſuis un ſcélerat, un monſtre: dans l'autre vie, dévoué au Tartare, comme tu dis; & dans celle-ci, point aſſez de potences, de roues, de bûchers pour compenſer mes mérites! juſte Ciel!...

Ah! Maſter Boot, que l'audace ſe déchaîne! la médiſance & la calomnie ne peuvent obſcurcir la vertu que pour un tems. La vengeance de ma patrie que je cherche, &

fon falut affuré; . . . voilà l'objet de mes travaux, de mes veilles, de ma follicitude! . . Ah! que ne fuis-je le maître du tonnerre! que ne puis-je le lancer à mon gré! il produiroit pour la Grande Bretagne les effets les plus prompts & les plus falutaires!

Ami Thomas, je brave hautement & les huées & les fots difcours de l'Oppofition, & les infultes d'une Nation peu éclairée fur fes intérêts. La fin couronnera l'œuvre, j'efpère. Le préjugé, le malheur des circonftances, l'envie, tout eft contre moi, je le fais: mais, avec l'aide de Dieu, je me promets bien d'en tryompher avec honneur & gloire.

Fidele à mon Roi, fidele à ma patrie, fidele à remplir tous les devoirs de citoyen zélé, de Miniftre intégre, de pere fage, d'époux tendre, d'ami fincere, je me vois au deffus des atteintes de la médifance, & je défie la calomnie de pouvoir réuffir mieux qu'elle. La tranquillité regne dans mon cœur, la franchife remue mes levres, la candeur conduit ma plume, la modeftie eft fur mon front, la férénité dans mes regards, & la noble af-

ſurance dans toute ma conduite, dans toutes mes démarches. Le peuple m'accable de malédictions, le Parlement d'injures; mais mon innocence diſſipera les brigues de mes ennemis. Les traits dont ils veulent me perçer feront impuiſſans : on ſera forçé tôt ou tard à rendre hommage aux vaſtes reſſources de mon génie, à la ſainteté de mes mœurs, à la ſageſſe de mes deſſeins. La poſtérité ſe glorifiera de mon Miniſtère : elle arguera d'ingratitude ſes peres. Elle dira de moi : que j'ai été *l'homme fort*, *l'homme incomparable*. . . .

Ami Thomas, crois-moi, notre patrie malheureuſe ne gémira plus longtems ſous l'eſclavage de ſes tyrans, de ſes ennemis, de ſes rivaux. De mon ſouffle, j'acheverai bientôt de les anéantir ſans eſpérance de retour : la gloire du Roi, celle de la Grande-Bretagne accrüe ſous mon Miniſtère, volera de bouche en bouche & d'âge en âge, pour ne finir qu'avec la Monarchie, dont je m'étudie ſi bien à conſolider les reſſorts & raffermir les fondements. . . .

Adieu, BOOT.



DIXIÉME LETTRE

De THOMAS BOOT à Lord GERMAINE.

Il faut que le Diable s'en mêle ! Oui, il faut que le Diable s'en mêle, My Lord ! Quoi ? toujours battus, jamais battant ! Avec votre expérience militaire, toujours de malheureuſes campagnes ! Ah ! il faut bien que Satan ſoit à nos trouſſes, & que le divin génie d'Albion nous ait fait banqueroute. Ne penſez pas, My Lord, que, par pure malice, je veuille rapeller ici vos malheureuſes journées en Allemagne ! Dieu m'en garde ! mais pourtant, voilà ſix, ſept années que nous bataillons ſans ſuccès : ... Que dis-je ? Voilà ſix, ſept années que nous n'éprouvons que déſaſtres, humiliations, revers. Quand je me rappelle que Burgoigne a honteuſement lâché le pied, a ignominieuſement dépoſé les armes Angloiſes à Saratoga, avec ſix mille ſoldats des mieux diſciplinés, devant une troupe de poltrons & de lâches, je frémis de tous mes membres, My Lord. Je

fuis bien loin d'en imputer la faute à votre Seigneurie ; mais pourtant, à dire vrai, il paroit qu'elle s'eſt plus d'une fois caſſé le nez dans cette pitoyable guerre. Pardonnez, My Lord, ſi j'ai certain louche ſur la ſageſſe de vos projets & ſur leur exécution. Les plus grands hommes font des fautes : *humanum eſt peccare*, dit St. Auguſtin.... Votre Seigneurie connoit-elle ce Lord de la Légende Romaine ? Cet axiome fait mieux votre apologie, que ne la pourroient faire toutes les ſentences de Bolingbroke, toutes les mathématiques de Newton. Vous étes honnête homme, mais malheureux, My Lord : on ne peut que s'en prendre à votre mauvais deſtin. Dites lui donc qu'il a tort : que cent années de combats, de dévaſtations, de maſſacres, ne rétabliront jamais nos affaires, ne nous feront pas recouvrer l'Amérique ; que prétendre ſubjuguer nos Colonies, c'eſt le comble de la folice ! . . .

Combien de fois, My Lord, votre Seigneurie ne nous a-t-elle pas aſſuré que les Rebelles étoient ſans habits, ſans armes, ſans diſcipline, réduits à la beſace, & à la lettre, à périr de faim ? Ces Rebelles pourtant n'ont pas

laiſſé de faire échouer les efforts ſucceſſifs des plus habiles de nos Officiers & de nos meilleures troupes? Rien ne nous manquoit. Cependant qu'avons nous fait? *de la bouillie pour les chats.* Après bien du tems perdu, nous avons vu nos Officiers disgraciés, l'armée ſe conſumer inſenſiblement; la nation aggraver le poids de ſa dette, & par tout une augmentation de calamités.

J'oſe avançer, My Lord, que je connois parfaitement l'Amérique, & mieux que vous, ſurement, n'en déplaiſe à votre Seigneurie. J'ai auſſi voyagé là, comme ailleurs. J'ai fait autrefois des ſouliers à Philadelphie, à Boſton, en Canada, comme j'en fais actuellement à Londres. J'oſe dire, d'après la connoiſſance que j'ai de ce pays, que quand même la France, l'Eſpagne, la Hollande, ſans en excepter les Pandours de l'Empereur & les Huſſards du Roy de Pruſſe, ſe ligueroient avec nous contre l'Amérique, nous ne ferions jamais en état de la conquérir.

Actuellement que la France & l'Eſpagne ſont cauſe commune avec les Inſurgens, qu'a-

vons-nous à efpérer ? il faut être aveuglé par les préjugés les plus abfurdes pour n'en pas voir les conféquences... Eh! Cette confédération formée autour de nous, & connue fous le nom de *Neutralité-armée*, oferais-je demander quelle opinion vous en avez, My Lord?

Les Anglois ont longtems reclamé l'empire de la mer. Ils l'ont même exercé, & pour dire la vérité, avec un despotifme tyrannique & révoltant. Nous pouvions infulter, outrager impunément toutes les nations; aucune n'ofoit s'oppofer à nos prétentions. Nous les obligions partout à baiffer pavillon. Nous faifions des recherches, nous confisquions leurs vaiffeaux, d'après des loix que nous avions nous-mêmes établies. Aucun peuple n'étoit affez hardi pour fe plaindre; ils s'imaginoient tous n'avoir d'autre parti à prendre que de fe foumettre aveuglément à notre code maritime.

Quand les Puiffance de l'Europe nous ont vus embarraffés dans les troubles actuels, nos Colonies réfiftant à tous nos efforts, & affiftées par de puiffans alliés, elles ont jugé l'occafion favorable pour recouvrer leurs droits.

Fatiguées de tant d'outrages révoltans, & profitant habilement de notre embarras, elles ont cru devoir former un code de loix qui serviroit de régle constante, en tems de paix ou de guerre ; & au cas que nous refusions d'y accéder, d'employer contre nous cette *Neutralité-armée.*

Si telle chose arrive jamais, My Lord, qu'en doit-il résulter ? Qu'il nous faudra recevoir dorénavant les loix sur mer de ceux à qui nous étions accoutumés d'en donner. Il n'y a rien là que de juste ; mais cela n'en est pas moins douloureux pour un peuple brave & courageux qui a joui longtems de cette souveraineté. Si nous refusons de souscrire aux Réglemens qu'on nous présente, cette *Neutralité-armée* se joindra dès-lors à la France & à l'Espagne pour nous y forcer.

A notre guerre avec l'Amérique qui suffit assez pour nous tenir en échec, paroissent devoir se joindre bientôt les efforts armés de toutes les Puissances maritimes de l'Europe. S'il nous est si difficile de poursuivre la guerre avec les premiers, comment pourrons-nous tenir tête à tous les autres réunis ?

Il y a certaines chofes à confidérer rélativement aux Puiffances Neutres, My Lord. Ou je me trompe fort, ou nous les verrons faifir la premiere occafion favorable pour nous faire le même compliment que nous avons reçu de la France. L'Amérique a déclaré fon indépendance. La France & l'Efpagne l'ont reconnue; les fujets de ces deux Etats jouiffen du bénéfice du commerce du nouveau-monde; les autres nations foupirent pour les mêmes avantages. Que feront-elles ? Elles imiteront le même exemple, elles reconnoitront l'indépendance de l'Amérique, & nous enverront dire : *fi vous ofez nous molefter, nous faurons nous défendre...* Eh bien! My Lord, vous croyez-vous en état de faire la guerre contre l'Univers entier?

Ah! fi nous ne voulons pas, My Lord, éprouver une ruine totale au dedans, & recevoir au dehors la loi de nos voifins, ne tardons pas à faire la paix avec l'Amérique. Il eft encore tems avant que nos fuccès foient balancés par des revers, avant que l'aigreur de la vengeance ait éteint les derniers reftes de l'amitié naturelle entre deux nations, dont

l'origine, le langage, la Religion & la conformation physique sont les mêmes. L'indépendance des Colonies, la Grande-Bretagne tôt ou tard devra l'accorder. Renonçons aux possessions que nous ne saurions garder, ou à celles que nous ne pouvons plus recouvrer.

Mais direz-vous, peut-être, My Lord, la France ne permettra jamais aux Américains de faire avec nous une paix qu'aux conditions les plus humiliantes. Il faut bien peu connoître la France, pour avançer une pareille erreur. La base de leur alliance est, que ni la France ni l'Amérique ne traiteront avec la Grande-Bretagne sans la stipulation expresse de l'indépendance Américaine. Ainsi la paix dépend de nous.

En vain, My Lord, nous flaterions-nous d'avoir la paix auparavant. C'est l'intérêt de la France; c'est l'intérêt de l'Espagne; c'est l'intérêt de l'Europe que cette clause serve de base au traité. Il faut qu'il y ait une éternelle barrière entre l'Angleterre & l'Amérique. Autrement la guerre n'a point de terme.

Nous précipiterons-nous donc dans des calamités nouvelles & inévitables ſur l'unique eſpoir de rencontrer des hazards heureux ? Nous expoſerons-nous à recevoir la loi de Puiſſances que nous faiſions trembler d'un ſeul regard ? Ou plûtôt dépoſant les ſentiments d'orgueil & de vengeance qui ne ſont plus de ſaiſon, ne chercherons-nous pas, en gens ſages, à tirer le meilleur parti des circonſtances, à tâcher de nous garantir du mépris & de la détreſſe ?

On demandera, peut-être, quel eſt le but de la France, en faiſant de ſi grandes dépenſes, ſi elle ne cherche pas à acquérir des poſſeſſions territoriales en Amérique ? Mais ne lui ſuffit-il pas d'acquérir la prépondérance en Europe ? Quelle Puiſſance oſeroit l'attaquer, ſi jamais l'Amérique eſt irrévocablement détachée de nous ?

J'avoue, My Lord, que nous aurions des motifs ſuffiſants de continuer la guerre, ſi nous avions quelque probabilité de ſuccès ; ſi nous avions quelque eſpoir de maintenir notre autorité ſur les Colonies d'après vos plans.

Mais c'eſt une folie d'entreprendre ce qu'on ne ſauroit raiſonnablement eſpérer d'obtenir; & ce qu'on ne peut entreprendre ſans s'expoſer à une ruine totale.

Si donc, My Lord, nous pouvons, une bonne fois, nous perſuader que toutes nos calamités ſont des ſuites de la guerre Américaine, & que nous devons en attendre de plus terribles encore ; s'il eſt certain que nos ſuccès dans ce pays-là ſont loin de balancer nos malheurs; s'il eſt vrai que la puiſſance de nos ennemis augmente à meſure que la notre diminüe ; s'il eſt vrai que nous n'avons pas un ami ſur le ſecours du quel nous puiſſions compter; s'il eſt vrai que toute l'Europe nous regarde d'un œil froid & d'un air d'étonnement, prêts à ſuccomber ſous les efforts d'une ligue générale; ne devons-nous pas, tous tant que nous ſommes, demander la paix à cors & à cris, avant que nous ſoyons contraints à la recevoir à des conditions *intolérables.*

Les Américains échappés de nos mains, il ne nous reſte plus qu'à regagner leur amitié; avec elle nous recouvrerons & notre commer-

ce & ſon ſupport. Ne nous expoſons pas à perdre un avantage auſſi précieux. Prenons garde de ne pas ſacrifier ce qui nous reſte de notre ancien pouvoir, à la folie, à l'orgueil, à la vengeance.

Comment autrement, My Lord, ſortir du pas dangereux où nous ſommes engagés, que par une paix avec l'Amérique? C'eſt le cri populaire, le cri univerſel, c'eſt le vœu de la nation entiere. Le Souverain qui héſite d'y déférer, expoſe au plus terrible des malheurs ſon peuple, ſa famille, & lui même; & le Miniſtre qui conſeille le contraire, mérite mille roues, milles buchers, toutes les potences du monde.

Vos ennemis reprochent à votre Seigneurie bien des forfanteries & des ſottiſes, My Lord: mais, je termine; l'enumération me meneroit trop loin: votre apologie eſt une tâche trop au deſſus de mes forces: j'en laiſſe l'entrepriſe à un plus heureux génie. Mais en finiſſant, je ne puis en honneur m'empêcher de remarquer qui ſi votre Seigneurie eut bien réfléchi ſur les ſuites d'une guerre dénaturée & barbare,

bare, ſur les calamités qu'elle entraînera infailliblement ſur nos têtes, elle n'eut pas, ſans doute, *ſi à la légere deſcendu dans ce puits de difficultés*, dont j'ai peur qu'elle ne puiſſe pas ſe tirer à l'aide même des cornes de tous ſes confreres. Je ſuis avec eſtime,

De votre Seigneurie,

My Lord,

Le très obéiſſant ſerviteur

THOMAS BOOT.

ONZIÉME LETTRE

De Lord GERMAINE à THOMAS BOOT.

Je fors d'un comité qui a duré douze heures d'horloge, ami Boot. Il y a été agité des affaires bien importantes. Je fuis vraiment bien las de la guerre, bien las des avanies qu'elle m'attire; je defire fincerement la paix, mais je ne la confeillerai au Roi, je te jure, tant qu'il reftera un homme, un affut, un canon dans les trois Royaumes. C'eft nos droits, nos intérêts les plus importans, que je confidére que nous avons à venger, la gloire du nom Breton que nous avons à défendre. L'étendart de la révolte a été levé par l'audace, il faut qu'il foit déchiré par la force. Que le fer & la flamme tombent fur les mains qui l'ont déployé!

Le glaive eft tiré, ami Thomas, il ne doit plus s'arrêter que par la foumiffion entière des Colonies. Nous détruirons leurs villes; nous ravagerons leurs campagnes; leurs familles tomberont fous le fer Anglois; & fi nous fufpen-

dons nos coups & désarmons nos bras, ce ne sera qu'à la lueur des incendies, sur la tombe de leurs peres, de leurs femmes, & de leus enfans...

Ah! ami Boot, l'affaire de Saratoga me tient bien tant à cœur, que la malheureuse journée d'Oueſſant à Sandwich. J'en aurai vengeance: laiſſe faire! J'uſerai de toute la ſévérité des armes; point du tout de ménagement. Les Americains répondront au ciel & à la terre de leurs propres malheurs.

Ce ſont des rébelles, des ingrats... La terre qu'ils occupent eſt la nôtre; nous ſommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenſeurs; nous nous ſommes endettés pour eux; notre honneur eſt engagé; nous ſommes la mère-patrie; ils ne veulent ni obeir à la Grande-Bretagne, ni adopter nos conſtitutions; ils veulent être indépendans de nous. Depuis quand des enfans rébelles ont ils le droit de s'armer contre leur mère, de lui ravir ſon héritage, de déchirer ſon ſein?...

Nous nous armerons, ami Boot, s'il le faut,

contre la terre, le ciel, l'enfer même, pour venger nos droits offenfés, notre grandeur trahie. Nous déployerons cette puiffance qui s'eft faite redouter, à la fois, dans l'Europe, dans l'Afrique & dans l'Inde, qui a fi fouvent étonné l'Amérique elle-même; & puis qu'entre un peuple fouverain & le fujet qui fe révolte, il n'y a plus déformais d'autre traité que la force; la force en décidera. Malgré vent & marée, nous conferverons, nous reprendrons cet univers qui nous appartient, & que l'ingratitude & l'audace veulent nous ravir.

La paix au prix de l'indépendance de l'Amérique! Jamais, jamais! Ami Thomas : nous avons des milliers de bouches de feu toutes prêtes qui vont vomir la défolation & la mort fur l'univers. Que nous fubjuguyons ou non les Colonies par la force des armes dans le cours de cette campagne : elles n'en rentreront pas moins fous la domination de la Grande-Bretagne avant que douze mois foient révolus.

Quoi qu'on en dife dans tous les libelles politiques, périodiques, &c. l'Amérique ne peut être, ne fera pas indépendante.

La Hollande que nous avons attaquée; l'Efpagne qui nous a provoquée, Ami Boot, n'ont pas encore eu la hardieffe de reconnoître cette indépendance : la France vit pourtant d'affez bonne intelligence avec ces Puiffances, (puisqu'elle fait caufe commune avec elles) pour ne pas ignorer les motifs qui les ont empêchées de l'imiter; & les approuvant, elle n'attend que l'occafion de rétrograder décemment.

Toutes les Puiffances *neutres* connoiffent ces motifs, les goûtent, & fentent les dangers dans les quels l'indépendance de l'Amérique plongeroit l'Europe entiere.

Si, dans deux mois, Ami Boot, la France, l'Efpagne, la Hollande, ne viennent nous demander pardon à St. James, & fe jetter humblement à nos pieds, pour que nous leur accordions le coup de grace; ah! Que nous faurons bien leur faire mordre les pouces!...

Moque-toi, mon ami, de nos *Sonneurs d'alarme.* Nous ne fommes pas, grace au ciel! réduits encore à fubir la loi. Nous favons parfaitement bien qu'en nous relâchant un peu de

nos prétentions ſur l'Amérique, nous rendrions d'un ſeul mot la paix à l'Europe: —— mais peins-toi à l'idée l'étendue de nos reſſources, calcule les millions *Sterling* que nous avons encore au ſervice de l'Etat, le nombre de vaiſſeaux qui doivent égaler nos forces navales à celles de l'ennemi; repreſente-toi ſur tout que Germaine, Stormont, Sandwich & North ſont dans le Conſeil du Roi & dirigent ſes armes! —— Ah! tu ne ſais pas que nous avons cinquante millions *Sterling* DORMANTS pour le ſervice de l'année prochaine! Oh le trembleur! le trembleur! ...

A propos, Maſter Thomas, je te charge d'une commiſſion de 25400 paires de ſouliers pour nos *enfans perdus* de l'Amérique: Clinton & Cornwallis me marquent, par leurs dernieres dépêches, qu'ils ſont nuds pieds: ... les pauvres gens! je les plains de tout mon cœur. Adieu, Thomas,

Ton bon ami

G. GERMAINE.

F I N.

